
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





8º Nº ~~192~~ 1597.

ANON?

Novel

2 vols

Not in Barbier, etc

528

LA BELLE BERRUYERE,

OU

AVENTURES

DE

LA MARQUISE DE FIERVAL.

Omnia vincit amor.

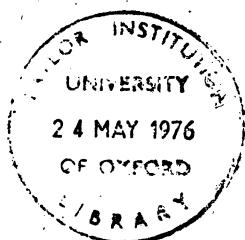
Virg. Eclog. x. v. 69.

PREMIERE PARTIE.

Où? Chez le grand Editeur JEAN NOURSE,

A LONDRES.

M. DCC. LXV.



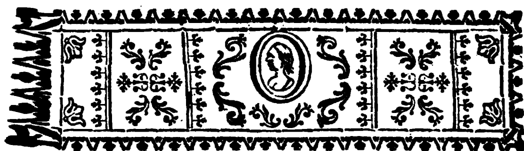
UNIVERSITY
24 MAY 1976
OF OXFORD

PRÉFACE.

PUisqu'on n'en lit plus, on me ſaura gré de n'en pas faire. Quelques Rhéteurs qui aiment à perorer, ſaiſiſſent avec feu l'occaſion d'étaler un exorde pompeux, & croyent faire plaiſir en donnant l'Analyſe de leur Ouvrage ; ils ſont les maîtres : je n'annonce rien, je ne promets rien, on trouvera. J'écris des Aventures que la Marquiſe de Fierval m'a pluſieurs fois racontées ; la Vie de cette Femme extraordinaire n'étonnera que ceux qui ne trouvent poſſible que ce qui leur eſt arrivé, & qui, circonſcrits dans un cercle étroit, ne pouvant en ſortir, ne jugent que d'après leurs foibles lumieres. Vainement ai-je perſuadé à la Marquiſe qu'elle ſeule rendroit avec ſuccès les caprices de ſa bonne ou mauvaiſe fortune ; l'aſſiduité du travail l'a effrayée. Mon Ami, me dit-elle, je parle tant qu'on veut, je n'é-

crîs pas de même; les devoirs de votre état & vos occupations vous ont laiſſé des inſtants que vous avez conſacrés à nos amuſements : le Public a plus d'une fois reçu vos eſſais avec plaiſir; la paix vous rend à vous-même, jouiſſez du calme heureux qu'elle donne à la Patrie, & venez dans ma Terre rédiger mes Mémoires. Je conſentis, nous partîmes, j'écrivis.

L'illuſtre Citoyen de Geneve décide que tout honnête-homme doit avouer les Livres qu'il publie, non pour ſe les approprier, mais pour en répondre; conſéquemment il ſe nomme : il a raiſon, parce que ſes Ouvrages ſont faits pour inſtruire; mais les miens ne l'étant que pour amuſer, je garde l'anonyme.



LA BELLE BERRUYERE.

PREMIERE PARTIE.

LE Comte & la Comtesse de Longueil se promenoient un soir dans leur parc, lorsqu'ils apperçurent un homme venant du côté de Bourges, qui conduisoit à pied un cheval chargé de paniers : la Comtesse lui demanda s'il avoit quelques marchandises à vendre ; son Mari, s'il vouloit se défaire de son cheval : le Voyageur répondit qu'il avoit de quoi les satisfaire tous deux, & qu'il alloit entrer. Il fit le tour du Château ; mais en ayant trouvé la porte ouverte, au-lieu de pénétrer, il donna un coup de fouet à l'animal, qui s'arrêta au

milieu de la cour : pour lui, il s'enfonça dans un bois voisin, & disparut à la faveur de la nuit.

Les gens du Comte arrêterent le cheval; leur Maître étant arrivé, demanda où en étoit le conducteur : on l'appella, on l'attendit, personne ne vint. Longueil donna ordre qu'on enlevât les paniers, & les fit porter dans son appartement : ils n'étoient point fermés de serrures ni de cadenats; il crut donc, en les ouvrant, sa curiosité permise : mais quelle ne fut pas sa surprise de trouver dans le premier un enfant endormi, & dans le second des habillements à son usage! Le bruit que la charniere d'osier avoit fait, m'éveilla; l'éclat des bougies me frappa, & j'ouvris des yeux, dont les regards affecterent ceux qui m'entouroient. Le Comte étoit humain, bienfaisant, généreux; il s'applaudit du hasard ou du dessein qui lui procuroient le moyen de faire une bonne action : la Comtesse me reçut dans ses bras, & me donna à une de ses femmes qui méritoit sa confiance. Pendant qu'on faisoit l'inventaire de mes possessions, Mr. de Lon-

gueil fit monter tous ſes Domeſtiques à cheval, avec des torches, pour ſe porter ſur les differentes routes qui ſe rendoient au Village, & commanda cinquante Payſans pour traquer le bois avant le lever de l'aurore : il comptoit retrouver le *quidam* qui s'étoit préſenté à lui ; ſes ſoins furent infructueux, il échappa.

Après avoir ſcrupuleuſement examiné mes habits, la Comteſſe apperçut une boîte d'or, dans laquelle étoit cette Lettre, adreſſée à Mr. de Longueil.

Vous êtes le Gentilhomme de la Province ſur qui je compte le plus, Monſieur; auſſi vous fais-je dépoſitaire du ſeul bien qui me reſte d'une Epouſe adorée, qui vient de perdre la lumiere en la donnant à l'enfant que je vous confie. Des raiſons de la derniere importance me forcent à me cacher: élevez ma Suſanne, ſeul nom que je puis lui donner aujourd'hui, & ſoyez aſſuré d'une éternelle reconnoiſſance; j'irai vous la prouver dès que je pourrai paroître.

Madame, dit Longueil à ſa femme, je garde cet enfant : qu'importe qu'il ſoit le

fruit d'un amour illégitime, d'une tendresse combattue par le caprice de parents cruels ou prévenus, ou d'une union secrete; c'est un être précieux. Que des barbares s'applaudissent du funeste talent de détruire, je bénis le Ciel de me donner l'occasion de conserver. Mais, que vois-je? j'apperçois une agraffe qui attache le collier de Susanne; en vérité elle est d'une grande beauté: effectivement, le brillant du milieu valoit cinq cents louis. Je serois très-piqué, poursuivit-il, si on avoit envoyé ce bijou pour dédommagement de mes soins; mais s'il ne doit servir qu'à une reconnoissance, je le conserverai. Pendant qu'il refermoit la boîte, l'agraffe & la Lettre de mon Pere, une Nourrice arriva; je fus remise entre ses mains.

Vainement le Comte ordonna-t-il le secret; trop de gens étoient témoins de l'aventure, pour enchaîner leur loquacité: elle devint publique; les plaisants s'en amuserent, les méchants murmurerent, les bons applaudirent.

Deux ou trois ans se passerent en perquisitions de la part de mes bienfaicteurs,

qui n'éclaircirent point mon état & leurs doutes : je croiſſois, & faiſois partie de leurs plaiſirs; dès qu'il fut poſſible de haſarder quelques principes d'éducation, on prévint le développement de ma raiſon, dont quelques éclairs laiſſoient entrevoir les germes. Plus avancée en âge, Monſieur & Madame de Longueil, qui me nommoient leur Fille, & que j'appellerai ſouvent du doux nom de Pere, me donnerent d'excellentes leçons; ils m'inſtruiſirent de ce que je devois ſavoir de la Religion, m'offrirent des exemples plutôt que des maximes, & remplirent mon ame des plus hautes idées de l'honneur. Le Comte étoit perſuadé que cette vertu eſt une pour les deux ſexes; il prétendoit que ce qui étoit toléré chez l'un, n'étoit pas moins condamnable que chez l'autre: delà, il s'indignoit que la fidélité fût une loi pour les femmes, & une miſere pour les hommes; que ceux-ci fuſſent perdus manquants à leur parole, & que les autres n'en ſouffriſſent point; qu'une fripponnerie au jeu fût entre hommes un crime, & entre femmes un tour d'adreſſe.

A la culture des ſentiments ſuccéda celle des talents, on me donna tous ceux qui pouvoient me convenir. J'avois treize ans, ma taille étoit élevée ; n'ayant pas connu la molleſſe dans ma premiere éducation, j'avois des forces & de la légéreté ; j'employois ces dons de la nature à mettre de la préciſion, de la juſteſſe, de la grace dans mes mouvements, & à ſuivre mon Pere à la chaſſe & dans ſes petits voyages. La Nobleſſe des environs, depuis longtemps accoutumée à me voir au Château de Longueil, ne penſoit plus à l'incertitude de ma naiſſance ; elle avoit pour moi des égards, dont mes Protecteurs lui tenoient compte. Pluſieurs jeunes Gentilshommes parurent touchés de mes graces naiſſantes, elles firent même impreſſion ſur des gens graves ; ma figure ſéduiſoit les premiers, ma douceur plaiſoit aux ſeconds. J'eus bientôt une Cour compoſée de ce qu'il y avoit de mieux dans la Province ; l'aſſiduité de mes Adorateurs démaſquant leur objet, j'en fus affligée, & ne le cachai pas à Madame de Longueil. Je paſſai dans ſon cabinet, & lui dis : vous me faites la grace

d'être persuadée, ma Mere, du désespoir où je serois d'éloigner quelqu'un de vos Amis; vos voisins ne tarderont pas à vous déclarer leurs intentions, je connois trop les vôtres pour ne pas vous apprendre les miennes. J'ignore le nom & le rang de ceux à qui je dois le jour, je tiens tout de vos bontés; & loin de chercher à en augmenter le nombre, je me plains de leur excès. Je suis résolue à ne former aucun engagement, jusqu'à ce qu'un jour plus heureux éclaire mon existence; trouvez donc bon, je vous prie, que je ne reçoive les soins d'aucun de ces Messieurs, parmi lesquels je m'apperçois que vous ne seriez pas fâchée que je fisse un choix. Tu as raison, ma Fille, interrompit la Comtesse; tu es jeune, mais ta bonne constitution, & la maturité de tes sentiments, nous ont fait penser à te donner incessamment un Epoux, dont tes parents, tels qu'ils soient, n'ayent point à se plaindre. Quand je parle de ton Pere, je ne puis te dissimuler combien je suis surprise de son silence; depuis quatorze ans n'eût-il pas dû donner de ses nouvelles, & se faire annoncer à

les affaires n'ont-elles point changé de fa-ce? Mais peut-être a-t-il été tué pendant la guerre. Nous n'avons point d'enfans; nous pouvons te faire un ſort heureux &, ſi tu m'en crois, tu n'oppoſéras pas de vaines allégations à mes juſtes projets. Le Baron de St. Alban nous a priés de paſſer quelques jours chez lui; nous partons de-main: il ſera peut-être queſtion de ſon Fils; il eſt aimable, je voudrois bien qu'il fût aimé.

Elle n'en dit pas davantage, &, me laiſſant livrée à une incertitude ſinguliere, elle paſſa dans le ſallon, où une compagnie choiſie l'attendoit. Lorſque j'avois aſſuré mon éloi-gnement pour toute liaiſon de cœur, j'a-vois altéré la vérité; je ſentois déja que perſonne n'avoit plus de penchant que moi pour les plaiſirs dont peut jouir une ame ſenſible, mais un ſecret orgueil m'en im-poſoit; je ne voulois pas devoir mon état à la violence de la paſſion d'un Amant, ni à celle de la tendreſſe de Madame de Longueil: je voulois que la raiſon & les préjugés fuſſent pour moi, & que, Phi-loſophe ou homme inconſéquent, mon

Epoux n'eût point à rougir de ſon choix.

Nous partîmes pour la Terre du Baron de St. Alban; j'y fus reçue avec des prévenances trop décidées pour ne pas expliquer l'eſpece d'énigme de ma mere. On y donna des fêtes, dont j'étois l'objet; j'ordonnois les chaſſes, je dirigeois les concerts, qui, pour n'être pas nombreux, n'en étoient pas moins bons: les repas n'étoient arrangés que par moi; le Baron aimoit la table, il en avoit l'intelligence; on mangeoit chez lui avec l'élégance de Paris, & l'aiſance de la campagne; il aſſortiſſoit à merveille ſes Convives, leurs propos agréables étoient ennemis de la fadeur, encore plus de cette politeſſe aſſommante de certains Provinciaux; on buvoit avec diſcrétion, on chantoit de même; on fuyoit la prodigalité Allemande, la parcimonie Italienne, la ſobriété Hollandoiſe, on étoit François. Je fus inſtallée Maîtreſſe de maiſon : il étoit aſſez ſingulier que j'euſſe été choiſie; mais St. Alban l'avoit voulu, de concert, ſans doute, avec la Comteſſe.

Depuis long-temps le Baron étoit veuf; un fils, dans ſa vingtieme année, faiſoit

l'eſpérance de ſa maiſon ; il avoit de la figure, des talents, je lui croyois des mœurs. Le Chevalier de St. Alban me trouva à ſon gré ; autoriſé de l'amitié de ſon Pere & de la parole de Madame de Longueil, qui lui avoit promis de me décider en ſa faveur, il ne tarda pas à chercher les moyens de me plaire. Je l'écoutois ſans être touchée : je ſentois qu'il étoit fait pour attacher une femme, mais en même-temps mon cœur ſe refuſoit ; j'eſſayois ſur lui le pouvoir de mes charmes, ſans craindre d'être vaincue, ſauf à avouer ma défaite s'il en arrivoit autrement.

Pour varier nos amuſements, le Chevalier propoſa une partie de pêche dans le Cher, on l'accepta : les Dames ſe placerent ſur un pont ; il entra dans une nacelle avec quelques Domeſtiques, & jetta ſes filets. Nous nous intéreſſions à le voir s'animer de ſon ſuccès, & nous l'encouragions à de nouvelles tentatives, lorſqu'un de ſes filets s'étant engagé dans des branches d'arbriſſeaux, mécontent de l'intelligence de ſes gens, il voulut l'arracher, &, faiſant un effort mal-adroit, il tomba dans la ri-

viere. On connoît l'inconſtance du Cher, qui, roulant ſes eaux ſur un ſable mouvant, offre aujourd'hui un abyme où on avoit hier un gué. Des cris nous avertirent de l'accident, nous regardions ailleurs dans ce moment fatal; je tourne la tête, & vois le Chevalier luttant contre la mort. Frappée de cet effroyable ſpectacle, je ne conſulte rien, je ne réfléchis point, je m'élance dans l'eau, & vais à lui; je le joins, il me reconnoît malgré ſon trouble, il ſaiſit ma robe, rappelle ſes forces, & nous gagnons le rivage, où ſes parents & nos amis étoient éplorés. Les airs retentiſſent de bénédictions; le vieux Baron leve au Ciel des mains jointes par l'expreſſion du ſentiment; la Comteſſe vole à moi, Mr. de Longueil appelle du ſecours; on ne ſait à qui le donner. Le Chevalier, aſſis ſur le ſable, ne veut point quitter ma main, il doute s'il exiſte, ſes yeux s'ouvrent avec inquiétude, il les attache ſur moi; ſe penche ſur mon ſein, l'arroſe de ſes larmes, reprend l'uſage de ſes ſens, & devient éperdument amoureux.

Je paroiſſois avoir couru le plus grand

danger, les habits de femme ſont embaraſſants; mais ayant pluſieurs fois nagé en me baignant dans le canal de Longueil, j'avois cet avantage ſur le Chevalier, de qui les mouvements n'étoient conduits par aucune expérience : nous regagnâmes le Château, & fûmes en état de paroître au ſouper. La Comteſſe me fit mettre au lit pour me repoſer, & peut-être pour me donner le temps de réfléchir. Je ne fus pas plutôt ſeule, que j'examinai quelles inductions on alloit tirer de ma conduite; j'étois bien aſſurée que l'humanité & la pitié m'avoient décidée : mais rien ne reſſembloit mieux à un tranſport amoureux que ma démarche; je m'attendois qu'elle en produiroit une certitude chez Monſieur & Madame de Longueil : je ne ſavois qu'alléguer, d'autant plus que leurs intentions devoient être des ordres pour moi.

La Comteſſe vint me voir, & me dit en entrant : l'amour eſt donc vainqueur, ma Fille, vous voilà publiquement déclarée, & peut-être en dépit de vos petites réſolutions; mais il nous manque un éclairciſſement, que vous pouvez ſeule nous

donner. Nous disputions tout-à-l'heure avec le Baron sur la fortune de son Fils ; il prétend que vous aviez du goût pour le Chevalier, & qu'avant peu de jours vous seriez entrée dans nos vues : votre Amant assure qu'il falloit qu'il se noyât pour vous décider en sa faveur ; n'importe qui de nous a raison, pourvu que vous ne nous fassiez plus mystere de votre attachement. Madame, répondis-je, n'est-il plus permis à une femme d'être sensible à la mort d'un honnête homme, sans qu'on l'accuse de foiblesse dans l'instant où elle marque de la force ? J'ai vu St. Alban prêt à périr, j'ai cru pouvoir le sauver ; j'ai réussi, je suis payée par l'avantage de lui avoir rendu la vie, & d'être devenue nécessaire au bonheur d'un de vos Amis : connoissez mieux votre Susanne, & soyez persuadée qu'elle n'aura jamais de secrets pour vous ; j'estime le Chevalier, mais je ne l'aime point ; je sens même que si vous m'ordonniez de le faire, j'aurois besoin de toute l'obéissance que je vous dois pour y travailler.

Ceci me surprend, interrompit Madame

de Longueil; nous eussions desiré combler les vœux du Pere & du Fils, & nous donner à tous le gage d'une amitié éternelle: je ne me charge point d'un refus; consultez-vous; & s'il ne vous est pas possible de vous déterminer en faveur du Chevalier, tâchez au moins de le guérir.

Les assiduités de St. Alban continuerent, j'étois obsédée; le Baron me faisoit la cour pour lui, & gagnoit plus que son Fils; mes Protecteurs me montroient, sans me presser, combien ils me tiendroient compte de ma complaisance: cette façon de parler à un cœur reconnoissant, est bien puissante; aussi la crainte de leur déplaire étoit la seule qui suspendoit ma résolution; j'étois entraînée par une puissance irrésistible, je ne pus céder. Mon Amant cherchoit à m'entretenir avec autant de soin que je l'évitois, il y parvint cependant: m'ayant trouvée dans le cabinet de toilette de la Comtesse, qui fut donner quelques ordres, & nous y laissa, il se jetta à mes genoux; &, passant rapidement sur les obligations qu'il m'avoit, il ne s'arrêta qu'à me prouver que ma sensibilité

pour son malheur, la combinaison de l'événement, le consentement unanime de son Pere & de mes Amis, étoient autant de marques décisives de la volonté du Ciel. Puis se levant tout-à-coup : oui, belle Susanne, me dit-il, vous ne pouvez ni ne devez me haïr, vous ne le pouvez sans être injuste; vous ne le devez pas, puisque mon Pere vous offre sa fortune, & que je vous consacre des jours que vous m'avez rendus. Recevez les prémices d'un cœur qui n'a point encore obéi aux loix de l'amour; je l'abandonne à sa puissance, je le livre à tous ses traits : si vous êtes sensible à mes feux, je suis le plus fortuné des hommes; si vous vous y refusez, au moins, laissez-moi la triste consolation de n'être pas témoin du succès d'un rival. Oui, je jure, par la sincérité de ma flamme, de vous adorer jusques au tombeau, de vous obéir, de respecter jusques à votre indifférence; mais je jure aussi de ne pas survivre au mépris de ma tendresse, & d'entraîner dans ma ruine l'heureux mortel qui vous aura fixé.

J'ai tout entendu, nous dit la Comtesse

en ouvrant la porte ; Susanne, j'ai envie de faire réponse : ne vouliez-vous pas dire à Monsieur que vous n'êtes point encore déterminée à prendre un Maître, que des raisons puissantes vous forcent à balancer, que vous êtes trop jeune pour remplir les devoirs de mere de famille ? excuses frivoles ; le Chevalier vous rendra heureuse : au-dessus de tous les préjugés, il ne veut de vous que vous-même ; votre éducation est son garant de votre conduite : Mr. de Longueil, le Baron & moi attendons, pour prix de notre amitié, que vous connoissiez vos véritables intérêts.

Laissez-moi de grace, ma chere Mere, lui répondis-je, en m'élançant dans ses bras, je puis résister à l'amour, & non pas à votre tendresse ; obéir à vos desirs, sera toujours ma premiere loi : mais aujourd'hui vous m'offrez un Epoux qui mérite plus que je ne pourrois lui donner ; l'ardeur qui l'anime seroit-elle satisfaite du calme qui regne dans mon cœur ? vainement croira-t-il y exciter un feu égal au sien : je sais que les soins, les bons procédés, les vertus découvertes amenent la reconnoissance,

connoissance, l'estime, l'amitié, mais il faut de l'amour à Mr. de St. Alban; je ne connois point ce sentiment: peut-être l'instant d'aimer n'est-*il pas* encore venu pour moi, peut-être sera-t-il en sa faveur. Qu'il travaille à l'accélérer, j'y consens; si sa patience lui permet de l'attendre, je lui apprendrai, avec la même franchise, le moment où je me trouverai sensible, comme celui de mon indifférence.

Personne ne fut content de moi; la Comtesse, feignant de louer ma bonne foi, travailla constamment à m'amener à son but; le Chevalier joua le désespoir; Mr. de Longueil, qui nous avoit joints, parla avec un ton de Pere. Le Baron ne revenoit pas de son étonnement; prévenu en faveur de son Fils, qu'il croyoit fait pour subjuguer toutes les femmes, il me trouvoit si étrange, qu'il ne put me le cacher; après avoir débité ce qu'il crut le plus fait pour m'engager, il finit par me dire: je suis décidé à vous voir maîtresse de toutes mes possessions, charmante Susanne, & si, par un hasard assez rare, vous ne refusiez la main de mon Fils que parce qu'il est jeune, &

que vous donnassiez la préférence à un homme de mon âge, je m'offre d'assurer votre fortune en faisant celle de ma maison. Le Chevalier connoît trop ma tendresse pour me soupçonner d'être son rival; ce que je propose, n'est qu'un second moyen, sur lequel je compte peu, de vous attacher; car nous avons résolu de ne pas échapper un trésor dont nous connoissons le prix. Puis adressant la parole à Mr. de Longueil: au nom de notre ancienne amitié, lui dit-il, des dangers que nous avons courus ensemble dans plusieurs combats, de cette suite d'années remplies par l'amitié la plus vraie, employez tout pour notre bonheur commun: que Susanne soit à mon Fils ou à moi; pourvu qu'elle préside à nos jeux, à nos travaux, à notre existence, nous sommes heureux.

Je fus continuellement attaquée pendant notre séjour chez le Baron; Mr. de Longueil, rappellé par des affaires, partit, je le suivis avec joye: le Chevalier devoit rester; mais ne pouvant se vaincre, il fut des nôtres, & vint nous trouver: sa démarche plut à la Comtesse, &, pour la premiere

fois, me toucha; je me reprochai trop de rigueur, & ne pus m'empêcher de le plaindre de son obstination à m'aimer.

Mes Protecteurs n'oublierent rien pour me décider; un mois s'étoit déja écoulé en efforts inutiles, lorsque Madame de Longueil fit part de ses desseins à Dufour, cette femme intelligente & fidelle, à qui elle m'avoit confiée depuis mon enfance: du bon sens, une longue expérience, des malheurs particuliers lui avoient donné un discernement sûr; je l'avois toujours écoutée avec plaisir, je voulois me servir d'elle pour engager la Comtesse à ne me plus presser, je n'osois me livrer, je la connoissois mal. Mademoiselle, me dit-elle un jour, je ne vous ai point encore parlé de mes découvertes, j'en ai peut-être fait plus que vous-même; le Chevalier de St. Alban vous adore, vous ne l'aimez point, vous ignorez si vous l'aimerez; ce que vous savez seulement, c'est que vous ne voulez pas vous unir à lui. Je ne vous cacherai pas plus les desseins de Madame, à qui je dois obéir, que les miens que je veux suivre, s'ils sont indispensables à vo-

tre bonheur ; pour qui je me ſacrifierai. J'ai ordre de pénétrer votre derniere réſolution ; vous connoiſſez mon attachement, le temps preſſe : ſi les inſtances ne réuſſiſſent pas, on aura recours à l'autorité, vous ſerez ſubjuguée ſans avoir lieu de vous plaindre, parce que l'unique objet de mes Maîtres eſt de vous rendre heureuſe.

Je ne crois pas, répondis-je, ma chere Dufour, que Monſieur & Madame de Longueil veulent me vendre leurs bienfaits, & me les faire payer d'une obéiſſance aveugle ; les droits de la généroſité ſeroient bleſſés ; ils ne ſeroient plus eux-mêmes. Cependant la certitude que je ne réſiſte que par caprice, ſert de raiſon pour me vaincre ; la pureté de leurs intentions fait leur excuſe. Quel parti dois-je prendre, au moins pour gagner du temps ? Je ne ſais, reprit Dufour, nous en aurons peu ; en vain voudrez-vous attendre la reconnoiſſance de vos parents pour les conſulter, on ne vous accordera pas ce délai : d'ailleurs, le prétexte eſt frivole ; on vous donne à un homme

de qualité, riche, jeune, aimable; on vous assure une dot considérable; sans avoir de fortune connue, vous devenez héritiere de deux maisons : qui peut rompre des projets si flatteurs, si ce n'est quelqu'incident que je ne prévois pas ? Je vous conseille donc, Mademoiselle, de ne plus vous opposer à votre félicité, & d'épouser le Chevalier, qui, jusqu'ici, s'est bien conduit : si par hasard il cessoit de mériter votre estime, & qu'il justifiât, par de mauvais procédés, ce dégoût inné que vous avez pour lui, soyez assurée que j'abandonne alors ses intérêts, & que rien ne pourra me détacher de vous.

Je retombois dans mon éternelle incertitude, les raisons de Dufour paroissoient convainquantes, & le devenoient d'autant plus que ma fermeté commençoit à m'abandonner, lorsque je me trouvai forcée à ne plus balancer. Je réfléchissois pour la derniere fois, quand ma porte, subitement ouverte, me laissa voir mon ancienne Gouvernante, inquiete, agitée, presque hors d'elle-même. Ah, ma chere Susanne, s'écria-t-elle, se jettant dans mes

bras, qu'ai-je appris ? Ferrand, Valet-de-chambre du Chevalier, déjeûne avec notre Maître-d'Hôtel, le vin ou le zele l'ont échauffé, il parle avec feu ; je m'approche, & j'entends.... « Ma foi, mon Ami,
„ je ne vois rien à cela que de louable:
„ Mademoiselle Susanne veut qu'on lui
„ fasse du bien par force, eh bien elle
„ sera servie ; si elle ne se décide pas ce
„ matin, nous l'enlevons du consente-
„ ment de son Maître, & la menons à
„ St. Alban. Elle aime sa réputation, on
„ n'a garde de l'offenser ; mais elle sen-
„ tira, qu'après une telle aventure, elle est
„ obligée d'épouser Mr. le Chevalier ; elle
„ aura de l'humeur, elle nous en voudra,
„ & finira par nous pardonner. Quant à
„ moi, mon cher La Motte, ma conscience
„ ne me reproche rien, cet enlevement ne
„ l'effraye point. „ Assez instruite, j'ai craint d'être surprise, & de vous devenir inutile; car si on me savoit de moitié dans ce fatal secret, on enchaîneroit ma bonne volonté; je me suis retirée pour vous offrir ce qui dépend de moi.

Que faut-il que je fasse, lui dis-je ? l'é-

loignement me paroît le ſeul remede, mais où fuir? Ne ſerai-je pas ingrate, & ne paſſerai-je pas pour inconſidérée? Attendons, ma chere Dufour, qu'il ne nous reſte point d'autre parti à prendre; ſi vôtre amitié eſt auſſi ſincere que je la crois, ne me quittez pas, vous ſeule pouvez autoriſer ma fuite: cependant, prenant des précautions, & nous tenant en garde contre l'adreſſe, voyons ſi la Comteſſe ne fera pas un dernier effort pour me décider.

Madame de Longueil me parut plus gaye que jamais; le Comte ne me parloit plus de mes irréſolutions; le Chevalier plus tranquille, ſans être moins amoureux, me faiſoit ſa cour de façon à me ſéduire, ſi je n'avois pas été prévenue: tout étoit calme, cependant l'orage menaçoit; & j'ai ſu depuis, que St. Alban devoit, le jour même, enchaîner ma liberté, & me conduire chez lui, ſans le contre-temps que je vais rapporter.

Tout ſe préparoit, j'avois lieu d'en juger par les mots à double ſens, les ſignes, les regards de mes Protecteurs & de leur protégé, lorſqu'on vit entrer un carroſſe à

ſix chevaux. On reconnut la Marquiſe de Fierval & ſon Fils; on fut au-devant d'eux, ils furent reçus avec diſtinction. Leur viſite ſuſpendit tout arrangement; la Marquiſe étoit liée à la Comteſſe depuis l'enfance, elles avoient mêmes goûts, mêmes plaiſirs, même caractere, ſi on en excepte une ſorte de deſpotiſme qui faiſoit partie de celui de Madame de Fierval; à cela près elle étoit charmante : il n'étoit pas poſſible de connoître l'ennui avec elle, encore moins avec ſon Fils, qui n'ouvroit la bouche que pour dire des choſes agréables, & faire briller tout l'eſprit du monde ſans la plus légere prétention. Le Chevalier de St. Alban avoit connu Fierval à l'Académie de Vandeuil, il fut charmé de le retrouver, ils s'embraſſerent ſans le moindre preſſentiment de la haine immortelle qu'ils devoient ſe jurer un jour. Le Château, que la Marquiſe habitoit depuis la perte de ſon Epoux, tué, ſous les yeux du meilleur des Souverains, aux Champs de Fontenoi, étoit à vingt lieues de celui de Longueil, où elle venoit tous les ans voir ſon Amie; elle y reſtoit au moins un mois. St. Alban aida

le Comte à faire les honneurs de sa maison, & se chargea de montrer au Marquis ce que je valois; il lui parla de moi comme d'un bien dont il étoit possesseur; mais Fierval lut dans mes regards qu'il étoit encore éloigné de la jouissance; & je crus voir dans les siens, qu'il jalousoit la prétendue félicité de son Ami. J'étois plus heureuse que je ne devois l'espérer, j'étois aimée, il ne tenoit qu'à moi de me créer un état brillant; je pouvois combler les vœux d'un Amant & d'un Pere, & payer, par cette seule complaisance, celle de mes Bienfaicteurs; mais une Puissance inconnue parloit à mon cœur, & le forçoit de se rendre à sa voix.

Depuis dix ans Fierval n'avoit fait qu'un voyage en Berry, & n'étoit point venu à Longueil, où j'avois vu plusieurs fois sa mere, qui ne cessoit de rendre graces au Ciel de lui avoir donné un Fils de qui elle n'apprenoit que des choses flatteuses. Il avoit d'abord servi dans les Mousquetaires; passant ensuite à une Compagnie de Dragons, tantôt il s'étoit distingué à la tête de sa Troupe, lorsqu'elle

avoit chargé, & tantôt comme Volontaire, lorſque ſon Régiment ne donnoit pas. Uniſſant la vivacité du jeune homme à la tranquillité du Guerrier conſommé, il mérita les regards du Prince de Soubiſe, qui connoît ſi bien ce que vaut un Sujet. Aſſez heureux pour combattre ſous les yeux du Maréchal de Broglie à Bergen, il eut l'avantage de contribuer à la gloire d'un Général qu'il aime, & que les Troupes adorent; il vit cet illuſtre Chef braver les haſards, arracher la victoire à ſon redoutable émule, & aſſurer le ſalut de Francfort : le ſuivant, pour s'inſtruire ſous lui du grand Art de la Guerre, il apprit avec quelle fermeté on attaque à Velling-Hauſen, & comment on ſe retire en bon ordre devant l'habile Ferdinand. Moins attaché à l'Héritier du nom & des talents du Grand Condé, comme ſorti du Sang des Bourbons, que comme Guerrier heureux, en qui la Nation trouve un Héros, & le Soldat un Pere, il marcha ſous ſes ordres à cette journée déciſive, qui força les Alliés à deſirer la paix.

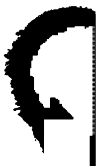
Fierval étoit dans l'âge heureux, où les

conquêtes de tout genre ſont faciles; la fortune & l'amour ne ſont fixés que par la jeuneſſe. Il uniſſoit à la plus belle taille une de ces phyſionomies qui préviennent en faveur d'un homme ordinaire, & raviſſent lorſqu'elles appartiennent à un homme d'eſprit; il ſavoit beaucoup, & ſembloit ne pas ignorer l'art de ſoumettre un cœur. Avec tant de qualités, diſtraction faite des lauriers qu'il venoit de cueillir, il ne lui étoit pas difficile de prétendre à la préférence ſur St. Alban. Quoi qu'il en ſoit, j'ignorois encore ſi je ne devois pas au ſeul uſage du monde les attentions qu'il avoit pour moi, quand, revenant après trois jours d'abſence d'une partie de chaſſe qu'il avoit faite dans les forêts du Marquis de l'Hôpital, il m'aborda ſur une terraſſe, & me dit: l'heureux St. Alban eſt pardonnable, Mademoiſelle, il eſt indiſcret, moi ſeul pourrois me taire ſi j'étois aimé; ſa fortune eſt au-deſſus des puiſſances de ſon ame; ſon cœur, trop plein de ſa félicité, a beſoin d'un Confident; qui a-t-il choiſi pour partager ſes plaiſirs? moi, dont il a dé-

chiré le ſein, moi, qui donnerois ma vie pour qu'il ne m'eût pas confié ſon funeſte ſecret, moi, qui vous adore. Oui, charmante Suſanne, occupé juſques à ce jour à l'étude des ſciences néceſſaires à mon état, diſtrait par les opérations de la guerre & par les réflexions qui les ſuivent, je n'ai point eu le temps de me livrer à ce penchant enchanteur, qui ſéduit tous les êtres; j'ai vu les femmes ſans deſſein, je n'en ai point trouvé qui ayent pu me ravir cette liberté dont je faiſois parade; il falloit venir dans ces retraites, & vous y voir : mon deſtin m'y a conduit, c'eſt à lui de déterminer l'inſtant où mes malheurs ou mes plaiſirs doivent commencer. Je ſais que vous n'avez rien promis à St. Alban, je ſais qu'il y a plus que de la déférence pour Madame de Longueil, dans le choix que vous en faites; la Comteſſe vous aime, & ne vous l'a propoſé que pour vous mettre à l'abri des caprices de la fortune; ſi vous vous décidez pour quelqu'un qui puiſſe vous faire les mêmes avantages, elle ceſſera de contraindre votre inclination : vous connoiſ-

ſez ma naiſſance, mon bien; puiſſiez-vous connoître la force de l'amour que vous m'inſpirez! Le temps eſt précieux, nous avons peu de jours à reſter ici, je ſuis perdu ſi ma mere part avant que vous m'ayiez permis de me déclarer; il ne me reſtera qu'un déſeſpoir éternel, peut-être ne vivrez-vous pas ſans quelques regrets. Je ſens combien je dois vous paroître téméraire d'exiger avant d'avoir mérité, mais la circonſtance l'ordonne : vous me pardonneriez, raviſſante Suſanne, ſi vous étiez perſuadée qu'aucun homme ne peut vous aimer pour vous-même auſſi entiérement que moi.

Peu de gens *s'aviſent*, *lui répondis-je* en ſouriant, Monſieur, d'attendre la confidence d'un Rival pour ſe déclarer : je vois que St. Alban eût mieux fait de ſe taire; mais ne penſons qu'à nous. Nous ne ſommes, ni l'un ni l'autre, maîtres de notre ſort : Madame votre Mere conſentira-t-elle à partager ſon nom & ſon état avec une Fille qui n'a que des ſoupçons ſur ſa naiſſance, qui peut être illuſtre, mais qui n'a d'autres preuves que des indices aſſez va-



gues? L'exemple du Baron de St. Alban, qui me donne son Fils, ne la séduira pas; ma figure, mon caractere, si vous le voulez, ne la toucheront pas plus; elle ne verra, dans votre recherche, que le feu d'une premiere passion, & moi-même je le crains; elle y donnera le change, en vous offrant une Demoiselle qui aura tout ce qui vous convient; la triste Susanne sera oubliée, & peut-être méprisée. Je connois Madame de Fierval, elle ne fléchira point, elle disparoîtra, vous forcera de la suivre, & éclatera si vous refusez; je serai cause des chagrins que vous lui donnerez, d'autant plus cuisants qu'ils seront les premiers; & de tous les biens que vous m'offrez, il ne me restera que celui de rompre avec le Chevalier, qui ne voudra pas sans doute être un pis-aller. De plus, si Madame de Longueil m'ordonne de le recevoir, si cet Amant employe des moyens violents, seule & sans appui, quelle résistance puis-je rendre, que dois-je faire? Vous consulter avec moi, interrompit Fierval, voilà ce qui est aisé; m'aimer ensuite, Susanne, cela est-il si difficile? Ne craignez rien après cet effort;

je gagnerai ma Mere, & mon Rival ſaura vous reſpecter. Eh bien, lui *dis-je*, puiſque tout concourt à accélérer l'intelligence de nos cœurs, apprenez, Marquis, que je ne vous ai point vu ſans intérêt, que je me ſuis plus d'une fois allarmée des ſentiments que vous avez fait naître, & que je n'ai deſiré des éclairciſſements ſur le rang de mon Pere que pour être moins indigne des vœux qu'un ſecret preſſentiment m'annonçoit que vous m'offririez. A peine avois-je fini, que Fierval ſe précipita à mes genoux; je voulus le relever, il ſe ſaiſit de la main que je lui préſentois, & je la ſentis, avec un raviſſement infini, arroſée des premieres larmes que ſes yeux euſſent verſées.

Quelqu'un parut, il fallut ſe ſéparer; nous nous rendîmes au ſallon, où je trouvai Fierval agréable au poſſible; il parla avec aiſance, je l'écoutai avec avidité : je ne ſais ſi Madame de Longueil s'apperçut de mon attention, mais elle me regarda pluſieurs fois, peut-être pour m'avertir de me tenir ſur mes gardes. Le Chevalier fut content de lui : il attendoit le départ de la Marquiſe avec autant d'im-

patience que moi de crainte, il devoit décider de notre ſort commun; nous en avions des idées bien différentes.

Un Courier expédié par l'homme d'affaires de Madame de Fierval, lui apprit qu'un incendie opiniâtre avoit conſûmé ſa baſſe-cour entiere, & une aîle de ſon Château, que la perte étoit conſidérable, & qu'elle exigeoit ſa préſence. Quel coup de foudre pour mon nouvel Amant, quelle circonſtance pour l'aveu qu'il avoit à faire! il falloit cependant le riſquer.

Fierval trouva ſa mere dans ſon appartement, aſſez peu touchée de l'accident qui lui étoit arrivé: cette Femme prenoit facilement ſon parti ſur les événements auxquels elle ne pouvoit s'oppoſer; mais elle ſe roidiſſoit contre ceux qu'elle pouvoit ou éloigner ou forcer au gré de ſes deſirs. Si vous n'avez pitié d'un malheureux, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, vous aurez une perte plus ſenſible à ſoutenir, Madame, vous n'aurez plus de Fils. Vous ſavez ſi dès mes plus jeunes ans je fus docile à vos ordres, ſi dans un âge plus avancé j'oſai y déſobéir, ſi actuellement

ment je les respecte; je ne me pare de ces devoirs remplis, que pour vous engager à m'être favorable. Depuis quelque-temps vous avez dessein de former un établissement pour moi, sans doute vous ne voulez que mon bonheur : j'ai assez vécu pour être persuadé qu'on ne le trouve ni au milieu des richesses, ni au sein des grandes dignités: de la vertu, de l'honneur, voilà la vraie noblesse; de la fidélité, des mœurs, voilà les biens solides. J'aime, Madame, j'adore la charmante Susanne; vous la connoissez assez pour ne pas improuver mon choix : mon cœur m'a-t-il séduit? daignez l'éclairer; mais, non, vous rendrez justice à cette belle Fille, dont vous faites le cas qu'elle mérite. Ne parlons point de l'incertitude du rang où le Ciel l'a fait naître, elle me semble éclaircie par la Lettre de son Pere, & ce qui l'accompagnoit; de plus, le Baron de St. Alban s'empresse à l'unir à son Fils, sa Maison est aussi ancienne que la nôtre, il n'y a donc rien de messéant dans cette alliance. Vous exigez une dot considérable, on me l'offre encore; le Comte de Longueil fait de gros

avantages à celle qu'il regarde comme ſa Fille : il ne veut que ſon bonheur, il s'eſt mépris ſur ſon objet; il a cru que le Chevalier lui plairoit, il s'eſt trompé; le ſort l'a décidée en ma faveur, il ne ſera pas moins généreux à mon égard qu'envers le Fils de ſon Ami. J'attends, à vos genoux, l'arrêt qui doit décider de mon ſort, je le révere, perſuadé que vous ne préférez pas de vains préjugés au bonheur de mes jours & au calme des vôtres.

La Marquiſe ne s'attendoit pas à cette propoſition, elle en fut outrée; mais, réſolue à diſſimuler, elle releva ſon Fils, en lui diſant : tu connois trop mon cœur pour ignorer qu'il ne veut que tes avantages; ton union avec Suſanne mérite des réflexions, nous n'avons pas le temps d'en faire; rien n'eſt preſſé, partons pour Beauvoir, donner les ordres néceſſaires, après quoi nous reviendrons ici. Rien n'eſt preſſé, s'écria Fierval! vous ignorez qu'on n'attend que notre départ pour conclure le mariage de St. Alban? Nous l'avons retardé; Monſieur & Madame de Longueil ne ſont point inſtruits de mon amour; & ſi

je ne les préviens.... Je m'en charge, interrompit ſa Mere, confiez-vous à mes ſoins.

Mon Amant donna dans le piege, & fut enchanté du ſuccès de ſon ouverture; il vint m'en faire confidence, & ne m'en trouva pas auſſi perſuadée. Il avoit quitté la Marquiſe dans le temps où il eût pu connoître ſon caractere; je l'avois aſſez vue pour l'étudier : je me méfiai de ce calme apparent, j'aurois préféré la fureur de Madame de Fierval à cette tranquillité factice. Cependant, pour dégager ſa parole, elle fut trouver la Comteſſe, & lui rendit le diſcours de ſon Fils. Madame de Longueil lui ſauta au cou, & lui dit : vous m'éclairez, mon Amie, je vois que Suſanne n'a point de goût pour le Chevalier; elle lui eût donné ſa foi par déférence pour nous, nous devenions reſponſables du malheur de ſes jours; réparons notre erreur, donnons-lui un homme à ſon choix; je cours avertir mon Mari de ce changement. Attendez, reprit la Marquiſe, rien n'eſt encore fort avancé; je ne viens que vous prévenir de prendre des meſures avec moi

pour éloigner mon Fils, car je ne consentirai jamais à cette affaire. Pressez la conclusion du mariage de St. Alban; je pars avec Fierval, j'exige seulement que vous lui disiez que votre parole étoit donnée, & qu'il s'est offert trop tard. Je n'en ferai rien, répondit Madame de Longueil; j'aurois, pour ainsi dire, forcé Susanne à terminer avec le Chevalier, parce que je croyois son refus un enfantillage; mais, depuis que je sais qu'elle aime ailleurs, & sur-tout qu'elle aime un homme de mérite, j'oublie tous les Saints-Albans du monde, & je lui rends sa liberté : vous êtes maîtresse de votre Fils, Madame, je ne la suis point de Susanne, & n'ai d'autre droit que celui de régler ses inclinations.

Le Comte entra, & fut bientôt au fait de la conversation; il s'apperçut que ces Dames s'animoient, il éleva la voix, & leur dit : vous disputez peut-être sans vous entendre; examinons, si Madame le veut bien, l'objet de son refus. Puis-je savoir si elle a formé des projets d'établissement pour son Fils, & si, au cas que cela soit, elle aime assez peu celle qu'elle lui a destinée

pour la donner à un homme attaché ailleurs, qui pourroit lui faire payer cher de s'être unie à lui? Voyons si Mr. de Fierval, quoiqu'il ne *soit* pas encore autorisé par la force des Loix à disposer de lui, ne peut pas au moins engager sa foi en attendant le moment déterminé. Quand on a par devers soi une jeunesse passée sans remords, & autant d'actions brillantes, on mérite des exceptions. Croyez-vous qu'un homme de son âge, à qui rien n'a encore résisté, se *laisse* facilement subjuguer? Vous le rameneriez aisément s'il avoit à se reprocher un caprice honteux, mais il aime une Fille vertueuse, qui peut choisir parmi nous, à qui le Baron de St. Alban veut s'allier, avec qui, enfin, nous partagerons volontiers notre fortune. On ne sait qui elle est? Solide objection! Susanne inconnne, sage, instruite, riche, puisqu'il le faut, est-elle au-dessous de la Fille d'un Parvenu, dont la naissance, souvent avilie par les crimes de ses Peres, ne l'empêche pas de s'unir aux Grands. Secouez ce préjugé, Madame, ou plutôt suivez-le, car il ne peut être qu'en faveur de notre aimable enfant: oui,

j'attesterois qu'elle est d'une illustre origine; son Pere ne m'écrit point en homme obscur; les bijoux qu'on m'a remis, prouvent au moins que ses Parents étoient aisés, s'ils ne prouvent davantage: la décence de sa conduite, son amour pour la bonne compagnie, son goût pour les choses honnêtes, sa pitié pour le pauvre, sa tendresse pour le malheureux, sa complaisance pour ses inférieurs, tout porte en elle le caractere de la vraie Noblesse. Consultez-vous, Marquise, ce moment est important; songez que, pouvant assurer l'état de Susanne, & la félicité de votre Fils, vous détruisez l'un & l'autre; n'imputez qu'à vous-même les incidents funestes qui naîtront de vos refus: vous aimez Fierval, cédez-lui sa conquête; vous aimez l'honneur, il n'est point offensé: si je pouvois reconnoître sa Maîtresse pour ma Fille, je le ferois authentiquement; vous aimez la fortune, vous savez ce que j'ai offert.

Je vois, mon cher Longueil, répondit la Marquise, jusqu'où on peut être amoureux de son ouvrage; vous ferez tout pour Susanne, soit, mais n'exigez pas le sacri-

fice de la réputation de vos Amis. Mr. de St. Alban a une façon de penser unique, j'en ai une générale ; ma famille & moi n'aurons pas la complaisance de prêter un nom connu à une Fille qui n'en a point. Je ne lui reproche rien, je sais ce qu'elle vaut, on devroit lui pardonner le malheur que je plains, mais nous vivons avec des esclaves du préjugé : si le Royaume étoit peuplé de Philosophes, je donnerois les mains à ce mariage ; je n'ai pas la force de résister au torrent, je céderai ; n'espérez donc pas qu'aucune circonstance me fasse varier. Je compte que notre ancienne amitié ne souffrira pas de ma résolution.

On se quitta ; la Comtesse fut préparer St. Alban à moins penser à moi, sans lui apprendre son infortune, prétextant qu'il étoit de son intérêt de différer, & de soumettre, par ses soins, un cœur qu'il ne pouvoit forcer, à se rendre. La Marquise donna des ordres pour son départ, bien résolue de ne pas revenir de long-temps. Fierval, ayant rencontré Mr. de Longueil dans la galerie, fut instruit de ce qui s'é-

toit passé, & lui jura que puisqu'il approuvoit ses feux, rien ne pourroit le séparer de moi. Il vint me faire le même serment; je lui promis un attachement éternel.

Le Marquis & sa Mere monterent en carrosse, je les suivis des yeux autant que je le pus; &, les ayant perdus de vue, je m'enfonçai dans un cabinet de verdure, où le Chevalier étoit venu réfléchir. Il ne m'apperçut pas; mais le bruit de ma robe l'ayant tiré de sa méditation, il vint à moi, & me dit avec feu : que le Comte, charmante Susanne, est un cruel ami! il m'avoit flatté de passer avec vous des jours que j'aurois consacrés à vous plaire, j'attendois l'instant où, cédant à ses volontés & à mon ardeur, vous daigneriez la couronner; il balance aujourd'hui, il me démontre que, pour mon avantage, il est indispensable de différer notre union : je ne le soupçonne pas d'avoir voulu m'en imposer, mais je crains qu'il n'ait fait quelque funeste découverte, ou que, pressée par ses sollicitations, vous ne lui ayiez avoué qu'un autre plus heureux a su vous toucher.

Je lui répondis que j'ignorois ce qui s'étoit passé entre Mr. de Longueil & lui, que je n'avois point fait de confidence, & que si mon Pere exigeoit un délai, c'est qu'il le croyoit nécessaire. J'ajoutai que le temps pouvoit beaucoup, sur moi pour former mon inclination, sur lui pour l'éloigner, si je ne me rendois pas à sa constance; que je le priois de ne me plus parler de son amour, & de me plaindre plutôt que me haïr. Vous haïr, s'écria-t-il, & le puis-je, cruelle! dans l'instant même où vous m'annoncez, avec le froid mortel dont votre ame est pénétrée, l'excès de mon malheur, je vous aime plus que jamais : il faut vous obéir, & vous adorer en silence. Satisfaite de ce changement, je généralisai la conversation; nous sortîmes du bosquet, & marchâmes du côté du parterre, où nous trouvâmes le Baron de St. Alban.

Inquiet de ne point recevoir de nouvelles concluantes, il venoit d'arriver, & montroit l'empressement qu'il avoit de voir mon Fils mon Epoux. On avoit été dans son appartement, & ne m'y ayant

pas plus trouvée que le Chevalier dans le ſien, on nous cherchoit par-tout, on vint au jardin, où on ne fut pas peu ſurpris de nous rencontrer tête-à-tête. A merveille, s'écria le Baron à ſon Fils, dès qu'il nous apperçut, je vous y ſurprends; je viens vous gronder de ne pas m'inſtruire du ſuccès de votre amour, je vois que je ſerai forcé de vous pardonner : quand on eſt avec Mademoiſelle, on oublie l'Univers. Mais, quoi, vous êtes rêveur, triſte, conſterné, que veut dire ceci ? Notre préſence vous en impoſe-t-elle? ne trouvez-vous plus en moi un Pere qui vous aime ? vos Amis ne penſent-ils pas toujours de même? ne gagnez-vous rien auprès de votre Maîtreſſe ? Si j'en crois le rendez-vous.... Hélas! ils ne ſont pas faits pour moi, interrompit le Chevalier: le haſard a conduit Suſanne, fatiguée de mes recherches, dans un lieu ſolitaire, où j'étois abſorbé dans mes triſtes réflexions; je lui ai parlé de mon amour, elle m'a écouté avec pitié; ſa douceur a ſuſpendu ma vivacité; elle veut m'éprouver, j'y conſens, & je vous ſupplie de ralentir vos ſollicitations.

Je ne ſuis point de cet avis-là, pourſuivit le Baron, un bien eſt toujours un bien, l'inſtant où il arrive ne peut changer ſon eſſence; vous êtes jeune, riche, vous aimez, voilà aſſurément ce qui ne conviendra pas plus à Mademoiſelle dans un an qu'aujourd'hui: vous pouvez attendre, mais je ſuis vieux, je dois profiter de mes inſtants, & former des nœuds d'où dépendront le repos de mes jours avancés. Comte, dit-il à ſon Ami, mettons-nous à table, nous y conſulterons les moyens de vaincre cette ſuperbe rébelle.

Il ne fut queſtion de rien en préſence des gens; on les congédia au deſſert, on remit la converſation du jardin ſur le tapis, & on diſcuta long-temps ſans rien conclure. Le Baron enfin échauffé par la route & par le vin, peut-être plus encore par les objections qu'on lui faiſoit, qui n'étoient pas pour lui d'un grand poids, demanda au Comte s'il s'étoit moqué de lui de l'avoir amené où il en étoit ſans terminer. Celui-ci répondit qu'il avoit tout fait pour le mieux; que de même qu'il ne voudroit pas forcer le Chevalier à pren-

dre une Femme contre ſon gré, de même il ne vouloit pas m'obliger à l'épouſer malgré moi, ayant encore moins de droits que lui; que tant qu'il nous avoit crus d'intelligence il s'étoit livré, qu'il voyoit qu'il s'étoit trompé, qu'il falloit attendre, ou rompre plutôt que d'aller en avant. C'eſt donc à-dire, reprit St. Alban, que mon Fils aura le démenti dans cette affaire, & que, pour conſulter le goût frivole d'une étourdie, qui s'eſt peut-être laiſſée ſubjuguer par un homme de ſon eſpece, vous manquerez à votre parole, & que vous afficherez une bonhommie déplacée lorſqu'il faudroit de la fermeté? Doucement, interrompit Mr. de Longueil, vous vous oubliez; je ſerai toujours ce que je dois, & c'eſt pour vous le prouver que je vous refuſe Suſanne. Peut-être avez-vous raiſon, peut-être eſt-elle épriſe d'un homme de ſon eſpece, c'eſt-à-dire d'un homme de beaucoup de mérite; quoi qu'il en ſoit, ſachez que je ne ſouffrirai jamais qu'on improuve auſſi durement ma conduite. Voilà bien du bruit, s'écria la Baron, pour une petite bâtarde, pour une orphe-

line, comme vous voudrez; partons, mon Fils, il ne nous reste qu'à nous repentir de notre imprudence : de grace, mon Pere, lui dit le Chevalier, modérez votre zele, & songez qu'il ne dépend plus de moi de renoncer à la charmante Susanne; voyez couler ses larmes, & laissez-moi la fléchir. Le Comte, furieux de l'audace du Baron, lui dit des choses vives, celui-ci en répondit d'assez dures; ils se leverent, & couroient à leurs épées, lorsque St. Alban s'étant saisi de son Pere, l'entraîna; Madame de Longueil s'élança dans les bras de son Mari, & désarma sa colere; sa tendresse pour moi fit le reste.

J'étois désespérée de ce qui venoit d'arriver; je me serois cent fois immolée, plutôt que de causer la scene dont je venois d'être témoin, & qui pouvoit avoir des suites dangereuses; mais comment la prévoir? Nous nous occupâmes à adoucir Mr. de Longueil, qui nous promit de rester tranquille si son Adversaire le demeuroit.

Saint-Alban avoit fait mettre ses chevaux, & emmené son Fils malgré lui, ré-

ſolu de retourner à ſa Terre, y méditer des projets de vengeance; mais s'étant arrêté à St. Florent, ils y prirent de différentes réſolutions. Le Baron, pouſſé à bout par le Chevalier, décida que puiſqu'il ne pouvoit vivre ſans moi, il falloit me ſouſtraire à la puiſſance du Comte, & m'enlever ſecrétement; que ſi ſes tentatives ne réuſſiſſoient pas, il reparoîtroit au Château de Longueil, comme s'étant échappé, pour rentrer en grace, & lui permit de faire ſa paix, s'il étoit néceſſaire; il fut attendre chez lui le ſuccès de l'entrepriſe. Le Chevalier, ravi de trouver ſon Pere d'accord avec ſes deſirs, le quitta, ne prit avec lui que Ferrand, & un autre Domeſtique, dont il avoit éprouvé la fidélité, & vint s'embuſquer à une demi-lieue de nous, dans un bois, où il paſſa pluſieurs jours.

Pendant qu'il attendoit l'occaſion de me ſurprendre ſeule, ou foiblement défendue, dans le parc ou ſes environs, Ferrand, fourbe du premier ordre, ſe préſenta chez le Comte; il s'adreſſa d'abord à La Motte, il lui dit qu'il venoit récla-

mer son amitié, & le prier de lui trouver une maison : il lui montra en même-temps le congé qu'il avoit reçu du Baron, qui l'avoit renvoyé, parce que, par zele pour son Maître, il s'étoit avisé de dire quelque chose en ma faveur ; ce qui l'avoit si fort irrité, qu'il n'avoit plus voulu le voir. La Motte le crut, & m'en parla : Mr. de Longueil le fit appeller, il soutint sa fable à merveille ; & la Comtesse, touchée du sort de ce malheureux, lui dit qu'elle travailleroit en sa faveur, & qu'en attendant qu'elle le plaçât, il pouvoit demeurer chez elle : le voilà donc installé dans la maison, mais ce ne fut pas pour longtemps.

Dufour se souvenoit trop bien de l'enlévement autrefois projetté, dont il devoit être un des principaux Acteurs, pour ne pas avoir les yeux ouverts sur sa conduite ; elle s'apperçut qu'il étudioit mes démarches, & bientôt éclairant les siennes, elle sut qu'il se rendoit tous les soirs dans la forêt voisine ; elle soupçonna quelques embûches, & résolut de s'éclaircir. Elle chargea La Motte de le sonder, & de

tâcher, s'il découvroit quelques indices d'y joindre des preuves. Ferrand étoit un Valet de Comédie, dont la discrétion n'étoit à l'épreuve ni de l'argent, ni du vin. St. Alban, ne l'ayant point encore employé dans des occasions importantes, ne connoissoit pas ses défauts. Notre Maître-d'Hôtel le régala, & lui fit boire de bon vin; puis lui présentant une meilleure bouteille, d'une qualité à une supérieure, il le mena au point où il le vouloit; il le fit jaser plus qu'il ne comptoit, puisqu'il en apprit que le Chevalier & son Laquais étoient depuis huit jours dans une caverne, où ils avoient fait entrer leurs chevaux, qu'il s'étoit chargé de lui livrer sa Maîtresse par adresse ou par force; qu'en cas qu'il ne réussît pas, & qu'il fût reconnu, il lui avoit donné quarante louis, & un passeport pour se retirer en Suisse. La Motte lui promit un secret inviolable, feignit d'entrer dans ses vues, & improuva ma conduite, au point de gagner sa confiance. Cet aveu ne lui suffisoit pas, il acheva de l'enivrer; & pendant son sommeil, il le fouilla, & lui trouva des pis-

tolets

tolets de poche à deux coups, une bourſe avec de l'or, un poignard, & une inſtruction ſur ce qu'il avoit à faire.

Armé de ces pieces, La Motte vint trouver Dufour, & les lui remit. L'embarras de cette Fille étoit inexprimable; inſtuire Mr. de Longueil, c'étoit livrer le Chevalier à une perte aſſurée, que la violence de ſon amour ne méritoit pas, & Ferrand au ſupplice prononcé par les Loix; c'étoit, ce qu'elle redoutoit plus encore, allumer le flambeau de la haine entre deux puiſſantes maiſons, dont les Chefs ſe ſeroient portés à des excès condamnables: ſe taire, c'étoit m'expoſer à devenir la victime d'une paſſion mal aſſortie. Dans cette étrange perplexité, elle entra dans ma chambre, & m'ayant fait connoître le danger où j'étois, elle me demanda à quoi j'étois réſolue. Je réfléchiſſois ſur ce qui me reſtoit à faire, je décidois que je ſerois indigne des bontés dont Monſieur & Madame de Longueil m'avoient comblée, ſi j'expoſois leur repos aux ſuites funeſtes que leur tendreſſe leur préparoit, & je formois la réſolution de

me retirer dans un Couvent, jusques à ce que Fierval eût vaincu sa Mere, lorsqu'il se fit annoncer. Il fut reçu avec plaisir; je ne le vis pas sans émotion; je craignois sa présence, il pouvoit découvrir le projet de son Rival; je savois que sa fureur égaleroit son amour. J'ai ordre, me dit-il, adorable Susanne, de joindre mon Régiment; j'ai profité de ce moment de liberté pour vous voir, & sommer le Comte de sa parole. Dans un an, je pourrai disposer de ma fortune : que cet instant est encore éloigné! On peut charmer les rigueurs de l'absence, interrompit la Comtesse; Marquis, je veux être votre Confidente, écrivez à Susanne sous mon enveloppe, & comptez sur moi. Fierval, enchanté de cette permission, lui fit des remerciements convenables.

Mon Amant devoit passer deux jours avec nous; que faire de Ferrand, qui pouvoit être découvert? Que faire de moi-même? Je m'enfermai avec Dufour; je résolus ma fuite pour la nuit prochaine, & laissai à Madame de Longueil le soin de prendre un parti. Depuis quelque temps

e Comte m'avoit remis l'agraffe de diamants, la boîte & la Lettre de mon Pere; e trouvois dans ce trésor de quoi subsister, & de quoi prouver qui j'étois à celui à qui je devois la vie, si le hasard me le faisoit trouver. Dufour prit des chevaux chez son Frere, homme sûr, qui s'offrit de nous conduire; & tout fut ordonné pour minuit.

J'eus beaucoup de peine à faire bonne contenance, cette démarche hardie m'allarmoit malgré la pureté du motif; je me reprochois de manquer de confiance en mes Protecteurs, je me peignois la douleur que leur causeroit ma perte; mais la combinant avec les maux que les passions, que j'avois allumées, alloient causer, si je restois chez eux, je m'affermis dans mon projet. Je me retirai dans ma chambre, après souper, plutôt qu'à l'ordinaire, prétextant une légere indisposition, pour avoir le temps d'écrire cette Lettre, que je mis sur ma toilette.

Pour ne laisser aucun soupçon sur ma conduite, Madame, je dois la justifier, & vous

peindre mon état; jugez s'il eſt cruel, puiſ-que je ſuis forcée de quitter ce que j'ai le plus cher, de me ſéparer de vous, & de votre généreux Epoux, qui, depuis mon enfance, me tient lieu de Pere : mais telle eſt la voix du devoir, il m'ordonne de fuir. Recevez ceci ſous le ſceau du ſecret, & plaignez-moi. Le Chevalier de St. Alban n'eſt point avec ſon Pere, il n'a point renoncé à l'empire tyrannique qu'il veut exercer ſur moi; le Baron oublie ce qui s'eſt paſſé chez vous, Madame, en faveur de l'amour de ſon Fils, & l'autoriſe à m'enlever. Cet Amant redoutable eſt embuſqué depuis pluſieurs jours dans la forêt voiſine, il y tient des chevaux prêts pour me conduire où ſa paſſion le guide. Ferrand eſt un monſtre, que vous nourriſſez; La Motte lui a arraché ſon fatal ſecret, & lui a ôté les inſtruments de ſon crime; faites ſauver ce malheureux; que votre Maître-d'Hôtel vous remette ſes armes, & le reſte, pour ſervir de preuves s'il en eſt beſoin un jour; cachez ce que je vous apprends à Mr. de Longueil & au Marquis. Je n'abandonne l'aſyle heureux que le Ciel m'a donné, que pour n'en pas trou-

bler la paix. Le Baron ſeroit outré d'un ſecond refus du Comte : ſi mon Pere connoiſſoit les deſſeins du Chevalier, il ſe croiroit perſonnellement offenſé; s'il ſavoit ſa retraite, il ne reſpireroit que vengeance. Fierval n'eſt pas moins dangereux, on lui ravit un bien dont il fait quelque cas ; il eſt ardent : que de malheurs mon obſtination à reſter chez vous, n'auroit-elle pas cauſés? j'aurois porté le deuil dans trois illuſtres maiſons.

Je vais m'enfermer dans une ſolitude que Dufour veut partager avec moi ; vous lui pardonnerez ſon attachement : cette bonne Fille croit ne pouvoir mieux vous prouver celui qu'elle a pour vous, qu'en me rendant des ſoins. J'aurai l'honneur de vous donner de mes nouvelles ; quelle félicité, ſi St. Alban revient de ſes erreurs, ſi vous & mon Pere m'aimez encore, & ſi Fierval ne m'oublie pas !

Quelqu'aſſurée que je ſois de votre généroſité, je n'emporte rien de ce que je tiens d'elle ; vous trouverez dans mon appartement ce que vous m'avez donné, mon Ecrit me ſuffit.

L'heure fatale va sonner; recevez les tristes adieux de la reconnoissante

SUSANNE.

P. S. *Sur-tout ne me faites point suivre & retenez le Marquis.*

Dufour m'avertit que tout étoit prêt; je descendis par un escalier dérobé, & gagnai avec elle l'avenue, d'où nous arrivâmes au grand chemin : notre dessein étoit d'aller en Bourgogne, dans un Couvent où elle avoit une Sœur; mais, pour mieux dérober notre marche, nous convînmes de nous arrêter quelques jours à Issoudun. Il y avoit, depuis quelques années, dans cette Ville, un homme respectable, que j'avois vu souvent à Longueil, pieux sans art, protecteur de l'opprimé, appui du malheureux, pere du pauvre, ami de l'humanité; je choisis sa maison, elle me parut le séjour des bonnes mœurs, & le temple de la vertu; j'y fus reçue avec l'aisance & l'urbanité moderne, unies à cette ancienne hospitalité si vantée dans les vieilles chroniques : je lui confiai mes chagrins, il me

donna d'excellents avis, & m'offrit ses services.

J'en pris congé lorsque je crus pouvoir me mettre en route, & partis pour suivre mon objet : j'eus la précaution de ne marcher que la nuit jusques à ce que j'eusse passé la Loire; mais elle n'évita pas l'aventure que je vais raconter.

Je n'étois pas à deux cents pas du Village de Maubranche, au-delà de Bourges, que trois Cavaliers masqués vinrent fondre *sur* nous; la Lune, cette nuit trop brillante, pensa éclairer ma perte. Le Frere de Dufour, vieux Dragon, qui n'avoit jamais connu la supériorité du nombre, nous mit derriere lui, & attaqua si rudement ses adversaires, que du premier revers de sabre il abattit un bras. Il alloit continuer, quand on lui lâcha un coup de pistolet, qui ne le toucha pas; la balle vint percer l'oreille de mon cheval, la douleur l'excita, je n'en fus plus maîtresse, il se mit au galop malgré moi, & me porta, comme un éclair, dans une Ferme voisine. La Valeur, nom de guerre du Dragon Dufour, quitta les assaillants pour courir à moi; mais j'étois l'objet du

combat, ils me poursuivirent aussi. J'avois perdu la respiration quand mon cheval, entré dans la basse-cour, s'empêtra dans un fumier, & s'abattit. Un homme, promptement sorti d'une écurie voisine, s'avance, & me releve. Dieux! c'étoit Fierval; nous nous reconnoissons, nos yeux expriment notre joye, nous n'avons pas le temps de parler. Le Chevalier de St. Alban & son Laquais, car c'étoient eux, entrent à toute course pour se saisir de moi; le Marquis l'arrête, & lui crie, descends, malheureux, & défends tes jours. St. Alban met pied à terre, les Rivaux s'attaquent, mon Ravisseur est puni; trois coups d'épée le mettent sur le carreau, il lave son crime dans des ruisseaux de sang. La Valeur ne put rester désœuvré; ne trouvant pas le Domestique du Chevalier digne d'un combat en regle, il prit un bâton, & le laissa pour mort sur la place.

Fierval, qui n'avoit qu'une légere blessure au bras, me dit: il est dangereux, ma chere Susanne, de rester ici; malgré la bonté de notre cause nous pourrions être inquiétés; le Ciel nous réunit, ne nous séparons

plus : ce n'eſt pas le temps de vous reprocher votre fuite & le peu de confiance que vous avez eu en moi, je ſais à peu près votre deſſein, partons, nous y ferons peut-être quelques corrections. Comme il falloit repaſſer par le même endroit où j'avois été attaquée, nous apperçumes de loin le bleſſé que nous y avions laiſſé, qui cherchoit à nous échapper à la faveur des hayes; La Valeur courut à lui, & lui cria : ôte ton maſque, ou je te tue comme ton Camarade, que je viens d'expédier. Il ne ſe le fit pas dire davantage, & nous reconnûmes Ferrand, qui nous demanda quartier; nous lui apprîmes le ſort de ſon Maître.

Nous ne nous arrêtâmes qu'à la Charité; le Marquis y acheta une chaiſe, qu'un Prieur de Bénédictins, qui ſe douta du beſoin que nous en avions, lui vendit fort cher. Je récompenſai le Frere de Dufour, de qui nous n'avions plus beſoin, lui ordonnai de retourner chez lui, paſſant par Nevers, & de nous donner des nouvelles de ce qui ſe paſſeroit à Lyon, chez un Négociant que nous lui indiquâmes. Rien ne pouvoit venir à nous que par le pont,



nous y mîmes une Vedette, & nos chevaux resterent sellés jusqu'à l'heure du départ, crainte de surprise. Je me mis dans la chaise avec Dufour; Fierval, & son Valet-de-chambre, homme intrépide, de qui j'aurai lieu de parler plus d'une fois, gardoient mes portieres, & son Laquais couroit vingt pas en avant du Postillon. Ses gens d'écurie conduisirent ses chevaux à son Régiment; mais au-lieu de suivre comme nous la route de Lyon par Rouane, ils se jetterent sur la gauche, & furent gagner Châlons, pour ne pas marcher sur la même direction.

Fierval m'instruisit de l'effet que ma Lettre avoit produit au Château de Longueil, & de ce qu'on y avoit fait. Dufour, me dit-il, qui se levoit matin, ne paroissant point, donna peu d'inquiétude; mais l'heure de votre lever étant arrivée sans vous voir descendre, Madame de Longueil monta pour s'informer de ce qui vous retenoit; elle craignoit que l'indisposition, dont vous vous étiez plaint la veille, ne fût devenue sérieuse: je lui donnai la main; mais quel fut notre désespoir de ne trou-

ver perſonne! Mon avide curioſité me fit regarder par-tout, j'apperçus votre Lettre; je la donnai à votre Amie, & m'écriai, de grace, ne me cachez pas ce qu'elle vous écrit. La Comteſſe fut long-temps ſans pouvoir lire; ſes yeux, inondés de larmes, ne pouvoient ſe fixer ſur ce triſte papier; enfin, preſſée par mes inſtances, elle lut. Je la vis pâlir; puis ſéchant ſes pleurs, la colere & l'indignation ſuccéderent au premier ſentiment de douleur. J'étois dans un état affreux; étoit-ce votre conduite qui l'irritoit, vous trouvoit-elle coupable? Je craignois de l'entendre, lorſqu'elle me dit, en me préſentant la main: la pauvre Suſanne nous fuit, qu'elle eſt à plaindre de l'avoir cru indiſpenſable! Nous ſommes tous deux cauſe de ſes malheurs. Ne me demandez pas où elle eſt, je n'ai que des ſoupçons. Ne la ſuivez pas: ſans les raiſons que j'ai de vous en prier, ſi vous la retrouviez, on ne manqueroit pas de mettre ſon enlévement ſur votre compte, & Madame votre Mere donneroit elle-même crédit au bruit public. Nous deſcendîmes apprendre à Mr. de Longueil notre fatale nouvelle.

& le pénétrâmes du déſeſpoir le plus ſenſible. La Comteſſe s'enferma avec lui, & lui donna votre Lettre, dont on m'a toujours fait myſtere. Tout ce que je vis, c'eſt qu'on chercha Ferrand avec ſoin, il avoit diſparu; j'entendis des mots qui me donnerent lieu de ſoupçonner. Mr. de Longueil voulut détacher, à la pourſuite de Ferrand, le Frere de Dufour, & l'envoya chercher; ſa Femme répondit qu'elle étoit ſurpriſe qu'on vînt le demander de la part du Comte, puiſqu'il avoit pris, la veille, trois chevaux pour ſon ſervice: cette réponſe nous fit voir que vous l'aviez pour guide; nous en fûmes ravis.

J'eus beau preſſer Madame de Longueil, de me dire quel pouvoit être votre deſſein: je ne vous croyois pas aſſez d'indifférence pour me fuir; j'étois aſſuré qu'on ne vous forçoit plus de recevoir le Chevalier; je ne pus rien apprendre, & je ne ſavois ſur quoi appuyer mes conjectures, quand Duſaule, mon Valet-de-chambre, me décida. Je le trouvai qui chargeoit mes armes avec précaution. Que fais-tu là, lui demandai-je? Je penſe à notre ſû-

reté, Monſieur; je ne ſuis point tranquille : on ne ſait où eſt Mademoiſelle Suſanne; La Motte répond mal à mes queſtions; j'ai appris que Ferrand, que je connois depuis long-temps pour un mauvais Sujet, étoit ici l'eſpion de ſon Maître : nous partons demain, je ne ſais, il me paſſe mille idées par la tête, & toutes me paroiſſent exiger que nous nous tenions ſur nos gardes. Je n'approuvai ni ne blâmai ſes conjectures; je lui ordonnai ſeulement d'employer le reſte de la journée à faire quelques découvertes au-dehors, pendant que j'employerois tout pour en faire auprès des Maîtres & des Domeſtiques du Château; les premiers ne m'apprirent rien, parce qu'ils ne voulurent rien m'apprendre; les ſeconds, parce qu'ils ne ſavoient rien.

Je voulus au moins ſavoir à-peu-près ſur quel point vous aviez marché; il avoit beaucoup plu, je jugeai que je verrois vos traces imprimées ſur la terre. Je fis autour du Château un ſcrupuleux examen, je trouvai les pas de trois ou quatre chevaux, qui commençoient à marquer leur marche à la

tête de l'avenue, où je vis qu'ils avoient attendu. Je suivis cette indication, elle me conduisit à une prairie, où je perdis mes renseignements; mais je jugeai que vous aviez pris le grand chemin qui est au-delà. Je revins, pénétré de n'être pas mieux instruit, & rencontrai Dusaule, qui me cherchoit. As-tu appris quelque chose, lui demandai-je? Monsieur, me répondit-il, je sors de chez la Femme de Dufour, qui n'est point du secret de son Mari; & c'est précisément parce qu'elle ne sait rien, qu'elle m'a donné quelques indices: s'il lui eût fait part de son expédition, elle auroit pu se taire. Dufour a une Sœur Religieuse à Mâcon; il a de plus aux environs son ancien Capitaine, qui l'estime, chez qui il va de temps en temps, & dont la Femme passe, dans la Province, pour la Dame la plus respectable, & qui fait le plus de bien. Il me paroît clair que Mademoiselle Susanne est allée se jetter, avec sa Gouvernante, dans un Couvent, ou se retirer chez la Dame dont je parle: quant aux motifs qui l'y engagent, je n'en sais rien. Je vais prendre un cheval, & pousser jusqu'à quelques lieues,

m'informer de nos Voyageurs à tout le monde ; je prendrai la Poste si je le juge nécessaire pour les atteindre ; & si je les joins, l'Ami Dufour me mettra de la confidence, ou nous aurons querelle. Je donnai carte-blanche à Dusaule, il partit.

Il revint vers le soir, & me dit qu'après avoir battu les Villages & les Hameaux, s'être informé à tous les Ouvriers de la campagne, & à des gens qui avoient fait toute pendant la nuit, il n'avoit rien de consolant à m'apprendre. Non, lui répondis-je ; Susanne n'est point allée en Bourgogne, j'ai découvert les pas de ses chevaux sur le chemin opposé ; son projet n'est pas connu. Je fis partir mon équipage, j'ordonnai à mes Gens de m'attendre à Bourges, & me déterminai à partir à la chûte du jour : je pris congé de Monsieur & de Madame de Longueil, à qui je recommandai mes intérêts, gardant avec eux le même secret qu'ils observoient avec moi ; je suivis la traverse qui mene à Issoudun.

Nous avions une forêt à passer, nous y trouvâmes des Fendeurs qui exploitoient

des bois ; je les approchai, & leur demandai si, la nuit derniere, ils n'avoient point entendu des chevaux, ou s'ils n'avoient pas vu, de grand matin, deux Femmes & un Homme à cheval. Ils me répondirent qu'ils n'avoient vu que trois Cavaliers, dont deux faisoient patrouille depuis huit jours sur la lisiere du bois, dès le coucher du soleil jusques à nuit close, & qui s'avançoient souvent dans la plaine de Longueil. Mes soupçons semblerent se changer en certitude ; je me crus assuré que St. Alban s'étoit apposté pour vous surprendre, & qu'instruit par Ferrand de votre évasion, il vous avoit attaqué avec succès. Je continuai mes questions ; je trouvai plus loin un Fermier de Castelnau, qui me dit avoir apperçu ce que je demandois, & qu'il étoit persuadé que vous étiez entrée à Issoudun. Je m'y rendis ; je descendis dans un Fauxbourg, m'enveloppai d'un manteau, & fus avec Dusaule prendre des informations qui furent infructueuses. Pénétré de douleur, ignorant si vous étiez cachée dans la Ville, & chez qui, n'osant me découvrir, de peur que ma Mere ne

: fût instruite, je n'eus d'autre parti à tendre que de retourner sur mes pas.

J'arrivai à Bourges, je ne fis que passer; nuit étoit belle, j'en profitai; mes cheaux, qui s'étoient reposés, ne demanoient qu'à marcher; mais ceux que je iontois ayant besoin de rafraîchir, je i'arrêtai dans la Ferme où j'ai eu le boneur de vous trouver. Voilà, charmante ısanne, ce que je sais; c'est à vous à i'apprendre par quelle fatalité vous avez té forcée de quitter des Amis & un mant aussi vrais que fideles.

Je lui fis un détail plus circonstancié, ue n'étoit ma Lettre à la Comtesse; je ii appris mes craintes de tomber au pouoir du Chevalier, les découvertes de La Iotte, & la résolution que j'avois forıée de m'enfermer dans le Monastere e***, en attendant notre meilleure forıne; je finis, en l'assurant que j'avois insımment prié Madame de Longueil de e lui rien révéler, & sur-tout de le renir.

Je n'avois point encore voyagé; mais : que je savois de Géographie, me fit

appercevoir, que, prêtant le flanc à la Bourgogne, nous entrions dans le Bourbonnois. Où me menez-vous donc? demandai-je à Fierval; n'êtes-vous qu'un raviſſeur, plus dangereux que St. Alban? Calmez votre inquiétude, me répondit-il, vous ſerez toujours Maîtreſſe de vous-même; mais lorſque votre ſûreté exigera que je prononce, je ne connoîtrai rien qui m'arrête : nous allons à Avignon, où vous n'aurez rien à craindre. St. Alban reſpire peut-être encore; de l'amour il aura paſſé à la haine : s'il n'exiſte plus, ſon Pere & ſa Famille vont s'armer pour vous perdre; vos Protecteurs ne pourront, dans les premiers moments, parer aux décrets portés contre vous; quoique cauſe innocente de notre combat, on ne vous rendroit pas moins reſponſable des ſuites. Attendez dans une Ville Etrangere que l'orage ſe diſſipe; ſi je n'ai rien à redouter pour moi-même, je vous rejoindrai inceſſamment: mes Amis m'inſtruiront de ce qui ſe fait; & quoique ma Mere ſoit mon Juge le plus ſévere, elle n'épargnera pas ſes ſollicitations en ma faveur.

: me laissai persuader, nous suivîmes
e route sans être inquiétés ; Dufour
:oit sur ma retraite à Mâcon, comme
décente ; la sûreté prévalut, il ne fut
question que d'arriver au Comtat.
ous voulions nous rendre à Lyon sans
èr ; mais Fierval ayant trouvé à Rouane
Régiment de Dragons, dans lequel il
t dês Amis, il ne fut pas possible de
:er à leurs instances : il me présenta
me une parente, qu'il s'étoit chargé
onduire en Languedoc, chez une Da-
qui m'appelloit à sa succession ; je re-
l'accueil le plus gracieux. Rouane est
petite Ville sur la Loire, dont le sé-
est enchanteur ; on y jouit de tous les
tages unis, ceux de la Ville & de la
pagne ; on y trouve d'excellente com-
ie, & la meilleure Noblesse du Forez
ssemble l'Hyver. Les maisons en sont
gnées les unes des autres, & parois-
autant de petits Châteaux, qui, se
iant par leurs jardins, forment un
d'œil très-agréable : on y aime la
nse & le plaisir. Le jour que nous y
mes, le Colonel & les Officiers du

Régiment d'O*** donnoient une fête au Comte d'Alban, qui commande dans la Province, & qui, dans des jours avancés, a l'heureux talent de plaire à la jeunesse, de partager ses amusements, & d'être adoré de tout le monde. Je fus engagée à me rendre au Camp qu'on avoit formé sous les arbres épais d'un bosquet qu'on appelle le Bois d'Amour, sans doute pour des raisons analogues à son nom; les Dames y étoient assemblées, elles danserent & se mêlerent aux jeux Militaires qui furent célébrés. Une collation champêtre suivit; la nuit vint, on soupa chez le Comte, qui donna Bal, précédé d'un feu d'artifice. J'aurois desiré que Rouane eût été le terme de mon voyage; mais la crainte triomphant du plaisir, nous partîmes enchantés de la réception qu'on nous avoit faite.

Nous descendîmes à Lyon, chez le Négociant dont nous avions donné l'adresse à Dufour pour y attendre de ses nouvelles; il nous manda que le Chevalier n'étoit point mort de ses blessures, qu'il y avoit même lieu de croire qu'il en revien-

droit; que ſon Pere, inſtruit de ſon danger, l'étoit venu trouver, & avoit fait dreſſer des informations qui étoient contre Fierval. Les témoins, diſoit-il, dépoſoient qu'il avoit provoqué St. Alban au combat, & qu'après l'avoir mis hors de défenſe, il avoit pris la fuite avec une femme qui leur étoit inconnue; le Baron, ajoutoit-il, a inſéré dans ſon Procès-Verbal que le Marquis m'avoit enlevé, & que ſa querelle avec ſon Fils n'avoit d'autre levain qu'une jalouſie mal-entendue; il finiſſoit par nous dire que St. Alban Pere devoit ſe rendre à la Cour pour y demander juſtice, dès que l'état du Chevalier le lui permettroit. D'autre part, Madame de Fierval avoit appris que ſon Fils n'étoit point parti pour ſon Corps auſſi promptement qu'elle l'avoit cru; elle ſavoit qu'il étoit venu à Longueil, le croyoit auteur de l'enlévement, & ne ſe donnoit aucuns mouvements pour rompre les meſures du Baron.

Cette ouverture n'avoit rien de conſolant; nous ne prîmes que le temps néceſſaire pour écrire une Lettre détaillée à

Mr. de Longueil, & nous envoyâmes chercher des chevaux. Le lendemain nous arrivâmes ſur les Terres du Pape, & ayant apperçu les clefs en ſautoir ſur les portes de ſes Villes, nous reſpirâmes à l'ombre de la Tiare; nous découvrîmes enfin Avignon. Je fus frappée de ſes dehors; un cordon de murailles à l'antique, flanquées de tours ſymmétriques, fait un coup d'œil impoſant; le Rhône, qui les baigne du côté où j'entrai, forme un immenſe foſſé, dont les eaux rapides & majeſtueuſes ſe diviſent ſous les ruines d'un pont, jadis d'une grande hardieſſe: un rocher eſcarpé interrompt l'architecture militaire; & ſervant de Citadelle, il porte ſur ſa tête orgueilleuſe le Palais Apoſtolique & la Cathédrale.

Un Soldat ſexagénaire nous arrêta à la porte, & nous demanda nos qualités; nous lui donnâmes des noms controuvés. Nous entrâmes, & deſcendîmes à St. Omer, Hôtel le moins mauvais de la Ville. Fierval ne vouloit pas me laiſſer à l'Auberge; il fut queſtion de prendre un appartement, de faire quelques connoiſſances, &, plus en-

core, de prendre la protection du Vice-Légat. Le lendemain il trouva un Gentilhomme de ses Amis, qui, le croyant seul, lui offrit de le présenter, & de lui faire voir ce qu'il y avoit de curieux : le Marquis accepta ; son Introducteur lui dit que le jour même le Prince faisoit la revue de ses Soldats, & lui proposa de s'y trouver : la chose fut décidée ; mais quelle idée mon Amant conçut-il de la grandeur de l'Etat, lorsqu'il vit son Armée se mettre en bataille dans la Salle qui précede l'antichambre du Vice-Légat, qui, en qualité de Capitaine-Général, en faisoit l'inspection dans son appartement ? O trois fois heureuses, s'écria-t-il, les Troupes du Saint-Pere, qui ne connoissent ni les fatigues des marches, ni les travaux des Camps, ni l'austérité de la discipline militaire ! La revue de l'Infanterie finie, il fut question de voir la Garde à cheval, jadis composée, dit-on, de Gens de condition, aujourd'hui d'Ouvriers de toute espece. Cette Compagnie, sous le nom de Chevaux-légers, montée sur des chevaux de louage, n'osa risquer une évolution, de peur de

ſe caſſer le cou ; & chaque Maître, ayant reçu ſa paye, reprit le chemin de ſon écurie, d'où il rapporta ſon équipage ſur ſes épaules. J'ai plus d'une fois vu cette Troupe; ſon uniforme n'eſt pas mal, mais elle n'a ni hommes ni chevaux.

Je devois me faire inſcrire ſur le Livre fatal qui contient les noms de deux cents François, réfugiés pour différentes cauſes. J'avois à craindre la fureur du Baron, qui m'accuſeroit du malheur de ſon Fils; j'étois aſſurée que le crédit du Comte feroit contre-poids, mais il ne falloit qu'un inſtant pour me faire arrêter : & à quel titre Madame de Longueil auroit-elle pu me réclamer, ne lui tenant que par les liens de la commiſération & de l'amitié? L'impétueux Aquaviva n'exiſtoit plus; un Seigneur de la Maiſon de Salviati, avoit ſuccédé à l'aimable Paſſionei; c'étoit ſon appui que je devois implorer : je m'informai à quelques Patriotes, des ſoins qu'il falloit prendre pour jouir des immunités eccléſiaſtiques; ils m'adreſſerent au Maître-d'Hôtel du Prince, qui me fit expédier un ſauf-conduit. Je n'avois rien à faire dans l'in-

tervalle d'un ordinaire à l'autre, je m'occupai à obſerver les Avignonois, comme les premiers Etrangers que je voyois. Je fus au Concert, qui eſt médiocre, & à la Comédie accidentelle, qui y étoit alors détestable au poſſible, où, pendant vingt repréſentations, je ne vis que les mêmes femmes, parmi leſquelles trois étoient jolies, dont deux ſont mortes depuis; trois paſſables, trois mal, les autres moins que cela. Le Vice-Légat donna pluſieurs Bals, très-beaux pour lui, parce qu'ils étoient nombreux; il eut le ſort qui attend ceux qui donnent des fêtes publiques, il fit des mécontents.

Avignon a peu de ſociétés particulieres; on s'y aſſemble avec appareil chez la Ducheſſe de Crillon, qui fait les honneurs de chez elle avec la plus haute généroſité, & qui partage avec le Duc l'amitié de ſes égaux & les reſpects du Peuple, ou dans quelques autres maiſons ſérieuſes. Il eſt encore une femme aimable, qui depuis long-temps raſſemble ſes Amis, & les Etrangers qu'ils lui préſentent, leur donne à manger, leur permet de vivre chez elle

comme chez eux, & se charge pour ainsi dire de faire les honneurs de la Ville. Quand on est aussi nécessaire au plaisir de tous les honnêtes gens, on devroit être immortel.

Tout est étiquette jusques aux promenades; visites, cérémonies urbaines ou de Religion, tout est composé. Certains jours on fait des processions bien ordonnées, d'autres le Prince se rend en habits Pontificaux dans les Eglises où il y a fête; il est alors dans des carrosses magnifiques, précédés de ses Chevaux-légers, & de ses Suisses portant de longues hallebardes, & vêtus à l'antique; sa livrée & le reste de sa Maison ferme le cortege. Quelquefois des Confrairies de Pénitents de toutes couleurs, affichent dans les rues une dévotion, qui se termine toujours par un bon repas.

Fierval écrivit à son Colonel, pour lui demander un congé d'un mois; le Duc de.... le lui envoya, & lui dit qu'il savoit son affaire, qui prenoit un assez bon tour; en effet nous reçûmes des Lettres de Madame de Longueil, remplies de cette même tendresse dont elle m'avoit comblé sans

ceſſe, qui nous apprirent que le Comte étoit parti pour Verſailles, s'oppoſer aux efforts du Baron, qui avoit été mal reçu du Miniſtre; elle ajoutoit qu'elle me conſeilloit de revenir chez elle lorſqu'il en ſeroit temps, & qu'elle comptoit que la leçon que le Chevalier avoit eue, le corrigeroit.

Nous vivions déſœuvrés; nous étions jeunes, nous nous aimions, & malgré la tentation nous étions ſages : mon Amant me propoſa plus d'une fois de nous marier, je ne voulus pas y conſentir, perſuadée que dans quelques mois nous n'aurions plus d'obſtacles à vaincre. Si la jouiſſance éteint le flambeau de l'amour, la privation entretient ſon feu. Notre ardeur ſembloit s'accroître de jour à autre; & malgré mes belles réſolutions de fermeté, peut-être euſſé-je ſuccombé, ſans les regards ſéveres de Dufour, qui me ſervoit de bouclier.

Madame de Fierval écrivit à ſon Fils une Lettre fulminante, accompagnée de menaces trop fortes pour effrayer : elle lui ordonnoit de ne plus penſer à moi, ou de ne plus compter ſur elle. L'alternative

étoit cruelle, le Marquis ne fit aucun parti, & fit bien; il répondit en termes généraux, mais respectueux, & lui fit un récit de ce qui lui étoit arrivé, tout-à-fait attendrissant.

Nous étions en garde contre les sociétés nouvelles; nous ne voulions ni nous communiquer beaucoup, ni vivre seuls; notre tendresse suffisoit pour chasser l'ennui, mais le tête-à-tête devenoit dangereux; nous fûmes circonspects sur le choix de nos connoissances. Mon Amant aimoit à lire, les nouveautés étoient fort de mon goût; nous demandâmes à un vieux Bibliomane de nous adresser à la source: il mena Fierval chez Garrigan, émule de la veuve Oudot, sans être son égal, qui lui avoua de bonne foi qu'il n'avoit un bon Livre que par hasard, & qu'il ne travailloit qu'à la Bibliotheque bleue; mais qui l'envoya chez Chambeau, où il trouva sous presse des contre-façons d'Helvétius & de Rousseau: comme il avoit les bonnes Editions de ces Ouvrages célebres, il passa dans le Magasin, où il n'acheta qu'un Don Quichotte, dont l'exécution le

flatta; il alloit lui en faire compliment, quand il vit qu'il sortoit des mains de l'Editeur de Carraccioli. Il fut un autre jour chez Delaire, où il prit quelques Brochures envoyées par Duchêne lorsque Paris en est fatigué; & finit ses emplettes chez Giroux, d'où il m'apporta la souscription du Courier, fait par l'Historiographe Mornas, dont le style plait à force d'être singulier.

Nous cherchions des amusements; l'amour occupe trop sérieusement si on ne lui oppose des distractions: nous fîmes recrue d'un tiers, avec qui il n'est pas possible de connoître l'ennui. Nous promenant un soir dans cette agréable allée qui joint les portes St. Michel & St. Roch, Fierval rencontra un de ses anciens camarades. Quoi, c'est vous, mon cher Bu**, lui dit-il en l'embrassant, quel caprice de la fortune vous conduit ici? je vous ai vu la traiter en despote; se seroit-elle vengée? Au-moins a-t-elle tenté de le faire, répondit Bu***, mais *à tout événement le Sage est préparé.* Elle m'échappe un instant, je la fixerai, ou toutes les regles de l'Art sont mensongeres; quoi qu'il en soit, mon Ami, tu vois

un homme brouillé avec les Consuls, mais toujours bien avec les femmes. Je dois, je payerai, on attendra, cela est dans l'ordre ; mon goût pour le plaisir n'en sera point altéré. Toi donc, qui n'as jamais joui à Paris de cette haute réputation de prodigue qui faisoit mon caractere, qui t'amene en ces lieux ? parbleu, tu me donneras une brochure de tes aventures, je t'offre un *in-folio* des miennes. Il me paroît que Madame, parlant de moi, est Françoise, je lui sais gré d'avoir quitté le Royaume ; je m'en suis exilé, je ne veux plus qu'on s'y amuse.

Nous vîmes Bu* * * presque tous les jours ; il nous avoit promis de nous distraire, il tint parole : il a un fond d'anecdotes, d'histoires secretes, de chansons, de traits de toute espece, inépuisable. Comme il ne prétend pas à l'austérité des mœurs, il trouvera bon que je le définisse le plus aimable libertin que je connoisse. Des raisons de prudence ou d'intérêt lui firent quitter Avignon ; il passa à Genes, où, toujours garçon à projets, il offrit au Sénat de lever un Régiment de Troupes lé-

geres pour marcher contre les Rebelles conduits par Paoli.

Madame de Fierval écrivit à ſon Fils que tout étoit appaiſé, que le Chevalier de St. Alban avoit déſavoué les procédures faites ſans ſa participation; & que ſon Pere les ayant ſuſpendues, lui avoit donné parole qu'il ne ſeroit plus queſtion de rien. Elle ajoutoit qu'il lui étoit facile de retrouver le chemin de ſon cœur, qu'il ſuffiſoit de m'abandonner comme la cauſe du malheur qu'il venoit d'éviter; elle finiſſoit par l'engager à rejoindre ſes étendards.

Mon Amant, ſans me lire cette Lettre, m'en dit aſſez pour me laiſſer deviner le reſte; je fus enchantée du ſuccès de notre affaire, mais je vis avec chagrin que je ne pouvois ſans injuſtice m'oppoſer à ſon départ, & avec déſeſpoir combien il ſeroit difficile d'arracher le conſentement de ſa Mere pour notre union. Un noir preſſentiment annonçoit à mon cœur une ſuite d'infortunes; je banniſſois ces préſages ſiniſtres, preſque toujours enfants d'une imagination inquiete, lorſque Fierval, réſolu d'obéir à la voix du devoir, m'an-

nonça notre séparation momentanée. Il devoit passer deux mois à sa Troupe, & revenir en Berry, où je comptois me rendre dès que je n'aurois plus rien à y redouter : mais cet espace de temps me paroissoit immense ; je m'étois fait la douce habitude de le voir, comme un Epoux à qui je devois m'unir par des nœuds éternels. Nos adieux eurent toute l'expression que nous pûmes y mettre ; ils auroient été trop passionnés sans les moralités que Dufour nous débita, & que le Marquis souffrit pour la premiere fois.

J'avois besoin de m'occuper pendant l'absence de mon Amant ; je pris la plume, & fis, pour ma propre instruction, un petit recueil de pensées semées au hasard, sous le titre de Conseils à moi-même : je m'attachai plus à penser juste qu'à écrire avec élégance, & je préférai la netteté de l'expression au brillant du style, que je n'aurois peut-être pu atteindre. Malgré ce genre d'application, il me restoit des moments vuides, que le zele de Dufour ne pouvoit remplir ; il me falloit des nouvelles de ma bienfaictrice, son silence m'affligeoit depuis

puis plusieurs jours, lorsque je fus consolée par cette Lettre, que j'en reçus.

Conçois-tu bien, ma chere Susanne, les tourments d'une Mere qui perd un enfant chéri? ton ame est-elle pénétrée des chagrins de l'absence? sens-tu quelles sont les sollicitudes d'une Amie qui craint pour la fortune, la liberté, la vie, de ce qui fait l'objet de ses complaisances? Eh bien, si tu conçois ces sentiments, tu connois mon état, Mr. de Longueil s'est donné, pour l'affaire de Fierval, les soins qui ont dépendu de lui; le Dieu vengeur de l'innocence persécutée, a défendu ta cause; le Baron, ton oppresseur, a écouté la voix de la justice, qui lui parloit par mes organes; il me fuyoit, je l'ai joint; il ne vouloit pas m'entendre, je lui ai parlé & l'ai convaincu de ses torts. St. Alban aime l'honneur; il ne t'a manqué, à nous & aux Loix du Souverain, que par l'excès d'un amour aveugle, qui légitime les erreurs de son Fils: malgré son inconduite, il ne vouloit que ton bonheur; il ne réfléchissoit pas qu'il faisoit le supplice de ce qu'il aime le plus au monde, en unissant deux cœurs si peu assortis. Il vient d'ordonner au Chevalier de

ne plus penser à toi que pour te respecter, & te plaindre des maux qu'il t'a faits ; & m'a donné sa parole, qu'en cas que, malgré sa défense, il formât encore des projets sur toi, il s'opposeroit à leur exécution.

Je crois la conversion du Chevalier moins sincere que celle du Baron; quoi qu'il sorte des bras de la mort, je ne le trouve pas assez tranquille ; sa bouche prononce des actes de repentir, il semble que son cœur les démenté; cependant je ne vois rien à redouter, nous prendrons nos mesures pour n'être plus surprises : il lui seroit trop dangereux, après ce qui s'est passé, de tenter un nouvel éclat, pour oser le risquer.

Je compte incessamment, après le retour de Mr. de Longueil, que j'attends, déterminer l'instant qui, j'espere, te rejoindra pour jamais à une Femme qui t'aime comme eût fait ta Mere. Suis, en attendant mes conseils, les avis de Dufour, & amuse-toi, si toutefois on peut le faire, éloignée d'un Amant aimé, & de deux Amis à qui on doit quelque gratitude. Adieu, mon Enfant, puisse-tu être bientôt dans les bras de la Comtesse de

LONGUEIL.

P. S. *Je t'envoye une rescription de vingt-cinq louis sur le Receveur des Fermes, tu dois en avoir besoin.*

Je fus sensible, autant que je le devois, aux bontés continues de ma Protectrice, & lui en marquai ma reconnoissance dans les termes que la plus vive expression me dicta. Fierval, qui n'étoit qu'à trente lieues de moi, m'écrivoit aussi souvent qu'il le pouvoit, & me parloit avec impatience du moment où il seroit maître de me joindre; il entretenoit un commerce réglé avec Madame de Longueil, au moyen duquel il fut instruit que je pourrois incessamment la revoir sans sujets de crainte: il me pressa d'obéir à cette respectable Dame dès qu'elle parleroit, avec priere cependant de ne point partir sans lui en donner avis, parce qu'il feroit ses efforts pour retourner avec moi.

Je ne voyois presque personne depuis le départ de mon Amant; cette retraite subite, l'air triste que j'avois sans affectation, le négligé de ma parure, firent croire à un homme riche que ma fortune avoit besoin

de ſecours ; il trouva qu'il étoit honnête d'en offrir à une jolie femme, & penſa que ſeule, & éloignée de ma Patrie, je devois être accoutumée aux aventures. Fierval, qui étoit parti ſans rendre compte de ſa conduite, paſſa dans l'eſprit de tout le monde pour un Amant fatigué, qui reprenoit ſa liberté en me rendant la mienne. Rien dans ma conduite n'avoit pu donner lieu aux ſoupçons, c'eſt pourquoi mon nouvel Amant crut me devoir des ménagements. Après m'avoir ſuivi aux Egliſes, chez quelques Marchands, & par-tout où il avoit pu, après m'avoir fait les politeſſes préliminaires qui entament une connoiſſance, & m'avoir demandé permiſſion de me venir voir, attribuant toujours mon refus à un ſecret orgueil qui m'empêchoit de me communiquer, il prit le parti de me détacher un homme de confiance.

Rentrant chez moi, je fus ſurpriſe d'y trouver un émiſſaire qui m'attendoit : Mademoiſelle, me dit-il, puis-je vous parler ſans témoins ? je n'ai que deux mots à vous dire. Je paſſai dans mon cabinet,

dont je laissai la porte ouverte ; il me dit alors : on vous a volé un effet assez précieux, je suis chargé d'une partie de la restitution, dont on doit me remettre l'autre; recevez, je vous prie, ces vingt louis, & pardonnez à celui qui les envoye. Je ne sais ce que vous voulez dire, répondis-je ; mais attendez, je vais voir ce que ce peut être : j'avois depuis huit jours laissé sur ma toilette cette boîte d'or qui venoit de mon Pere, sans m'en servir; j'y courus, craignant qu'on ne me l'eût volée ; je la trouvai à sa place; j'ouvris mon écrin, & j'y vis mon agraffe, seuls effets de prix que j'eusse avec moi. Persuadée par un sentiment intérieur, & déterminée par un mot de Dufour, dont l'expérience me fut toujours utile, que c'étoit un piege qu'on me tendoit, je retournai à mon homme, & lui dis de garder son or, qu'il s'étoit assurément trompé, que sa restitution ne me regardoit pas, puisqu'avant mon départ on ne m'avoit rien dérobé, qu'en route je n'avois rien perdu, & que je venois de voir tout ce que j'avois apporté. Mais, Mademoiselle, reprit l'Orateur, que

dois-je donc faire de l'argent qu'on m'a confié, & que j'ai ordre de vous faire accepter ? irai-je porter la désolation dans le cœur d'un homme qui croit faire une action indispensable ? Il est un moyen de le consoler, répondis-je, c'est de lui rendre ceci, & de l'assurer de ma part, que de quelque somme qu'il me soit redevable, je l'en quitte; sa conscience sera tranquille, la mienne ne me permet pas de recevoir ce que je crois ne m'être pas dû. Malgré ses instances, il fut obligé de reprendre le rouleau, & de sortir.

Je fis des réflexions sur cette aventure; je ne savois sur quel objet les fixer; & si je n'eusse fait une seconde épreuve qui m'éclaira, je n'aurois pu me déterminer. Quelques jours après, une Revendeuse à la toilette vint m'offrir des dentelles & des bijoux; les dentelles étoient d'une grande beauté; je les regardois sans en demander le prix, quand la Marchande me dit qu'elle les tenoit d'une personne qui avoit besoin d'argent, & qu'elle me donneroit, pour trente pistoles, telle coëffure qu'elle me montroit, qui en avoit coûté cinquante.

Les bons marchés ruinent, mais je n'avois pas de quoi me ruiner; je m'arrêtai à un étui très-bien travaillé, que je payai comme de pinchebec doré, puisqu'on me le vendoit pour tel, & à plusieurs rangs de perles pour former des bracelets : je renvoyai la Marchande, très-mécontente de mes minces emplettes. Je me hâtai d'attacher mes perles à mes bracelets, dont l'un étoit le portrait de Madame de Longueil, & l'autre, celui d'une Princesse qui le lui avoit donné. J'allois serrer mon étui, lorsque Dufour, qui voulut le voir, fut surprise de son poids; elle le regarda avec attention, & s'apperçut la premiere de la supercherie qu'on m'avoit faite; on avoit mal-adroitement donné un coup de lime sur le contrôle pour l'effacer, il en restoit assez pour appuyer la conjecture de Dufour, qui me soutint que l'étui étoit d'or; je l'examinai, & vis qu'elle avoit raison: les perles se trouverent avoir la solidité de celles que la nature enfante, & leur orient; je les crus fines : j'envoyai Dufour chez un Jouaillier pour nous convaincre, il trouva les perles de toute beauté, les es-

tima cher, & offrit quatre cents francs de l'étui.

J'étois furieuſe de m'être laiſſée auſſi ſtupidement abuſer ; ce que je craignois le moins, c'étoit de paſſer pour mauvaiſe connoiſſeuſe; ce que je redoutois le plus, c'étoit qu'on crût que j'avois diſſimulé. Nous ne ſavions ni le nom ni la demeure de la Revendeuſe, mais j'avois retenu ſa phyſionomie. Nous réſolûmes d'acheter deux petites robes, pour qu'on ne reconnût pas celles que nous portions ordinairement ; de nous envelopper dans des peliſſes, & de courir les rues & les lieux publics pour y découvrir notre femme officieuſe. Le haſard me ſervit ; le lendemain je la rencontrai ſur la place Saint-Didier. Malgré notre déguiſement, elle nous reconnut ſans doute, puiſqu'elle ſe mit à fuir ; nous doublâmes le pas, elle tâcha pluſieurs fois de nous échapper, & l'ayant perdue de vue ſous une voûte de l'Hôtel-de-Ville, je croyois l'avoir manquée, mais je jugeai qu'elle étoit entrée chez les Dames de St. Laurent; en effet, nous la trouvâmes dans l'Egliſe, qui ſe

comptoit à l'abri de mes recherches. Il n'y avoit pas moyen de reculer, je m'en approchai; voilà, lui dis-je, ce que vous m'avez vendu, adressez-vous mieux une autre fois; gardez ce que je vous ai donné, sur-tout point de récidive. La Marchande interdite, n'osant profaner la sainteté du lieu, reprit les effets, & ne répondit rien. Je retournai chez moi, très-contente de ma journée.

Quelques jours après je vis ma Cuisiniere causer avec cette même femme; je lui demandai ce qu'elle lui vouloit : vous guérir, Mademoiselle, des soupçons que vous avez sur elle; il y a long-temps que je la connois, & depuis peu elle a quitté le service de Mr. de ***, qui en a toujours été content. Je ne pense rien de désavantageux sur son compte, lui répondis-je, je croirai même que je me suis trompée si elle justifie cette opinion par une conduite désormais moins hasardée. Le nom de ***, que j'appellerai Mont-d'or, me mit tout-à-coup au fait des deux essais qu'il avoit tentés; c'étoit lui qui m'avoit demandé à venir chez moi, qui m'avoit

offert ce qui dépendoit de lui, & qui s'étoit obstinément attaché à ma suite. Mon doute devint une certitude, je ne le regardai plus que comme un homme de qui je devois me méfier : une chose cependant calmoit mon inquiétude; je savois qu'il étoit galant sans être libertin, il avoit conservé sa réputation au milieu de ses écarts.

Une petite affaire me conduisit chez l'Auditeur-Général; je jugeai convenable de me parer plus qu'à l'ordinaire, je fis toilette entiere, & me rendis chez mon Juge; il étoit dans son cabinet, je l'attendis dans un sallon : à-peine m'étois-je assise, que Mont-d'or entra. Quelle fortune pour mon Ami, me dit-il, Mademoiselle, d'avoir à juger une aussi aimable plaideuse! si j'étois à sa place, & que vous eussiez tort, vous pourriez me faire commettre ma premiere injustice; mais il n'est pas possible que vous n'ayiez raison. Il le seroit aisément, répondis-je, Monsieur; personne ne se trompe aussi souvent que moi; & j'ai des preuves si fraîches de la foiblesse de mon raisonnement dans les choses qui m'intéressent le plus, qu'il est très-aisé que

je sois séduite dans de moins importantes. Je l'examinois en prononçant ces derniers mots, je le vis interdit, il ne pouvoit répondre ; sans doute différentes idées se présentoient à la fois à son imagination: après un moment de silence, dispensez-moi de vous croire, Mademoiselle, me dit-il, je sais discerner ce qui appartient à la modestie ou à la vérité ; mais étrangere en cette Ville, avez-vous cru n'y point trouver un Ami, dont les conseils ou les soins puissent vous être utiles? Plusieurs de mes pareils se trouveroient honorés de vous être bons à quelque chose; moi, par exemple, je serois enchanté de vous ménager l'attention du Juge, ou les bontés du Prince : instruisez-moi de ce qui vous amene, & soyez persuadée qu'on ne négligera rien pour assurer le succès de votre affaire. Je le remerciai, & j'allois lui en faire un précis, lorsque l'Auditeur entra. Bon jour mon Ami, dit-il à Montd'or, après m'avoir saluée ; plaidez-vous contre cette belle Dame? je crois trop vous connoître pour vous en soupçonner. Non, mon cher, répondit celui-ci; si nous

avions une discussion, ce ne seroit en vérité pas vous que je prendrois pour Juge; Mademoiselle le seroit dans sa propre cause; dussé-je être condamné, je le serois sans appel.

J'exposai le fait qui me conduisoit au Palais, je déduisis mes raisons, je les appuyai de ce qui les rendoit solides, & je finis par demander si je serois obligée de plaider dans les formes, ce que je desirois éviter. Jusques à présent la présomption est en votre faveur, me répondit le Magistrat, mais je ne puis prononcer sans avoir entendu votre Partie, je vais lui envoyer ordre de venir me parler; permettez-moi, en l'attendant, de vous laisser avec Montd'or, qui ne m'en voudra pas de le charger d'entretenir une aussi jolie solliciteuse; j'ai des affaires importantes, que je suis on ne peut pas plus pressé d'expédier.

Je dois donc à ma fortune, me dit Montd'or, dès qu'il fut seul avec moi, un bonheur que vous avez refusé à mes prieres répétées; vous voyez que je suis meilleure compagnie que vous ne l'avez cru, puisqu'un homme grave pense quelque bien de

moi. Si j'ai desiré de vous connoître, Mademoiselle, c'est que je sais qu'il y a beaucoup à gagner ; ce sentiment me regarde seul : une autre considération, qui n'a que vous pour objet, m'y engage. J'ai voyagé fort jeune, je me suis trouvé chez l'Etranger dans des temps de crise, sans appui, sans consolations, sans secours; ce que cet état a d'affreux se présente encore à mon imagination, & je ne vois point un malheureux livré à lui-même, éloigné de chez lui, en bütte à la curiosité publique, sans être ému, & sans le prévenir. Jugez quel droit a sur ma sensibilité une jeune personne que je crois dans l'une ou l'autre des situations que j'ai peintes. Tant que j'ai vu Mr. de St. Maurice (nom qu'avoit pris Fierval) avec vous, je ne me suis point donné de mouvements; depuis qu'il est parti, j'aurois tout fait si je n'eusse craint de vous déplaire. Je vous ai fait voir ce que je pense, je n'exige pas la même confiance, mais j'exige que vous me croyiez votre Serviteur, & que vous refusiez les services qui vous seront offerts, jusqu'à ce que les miens deviennent insuffisants.

Ce que vous venez de me dire, interrompis-je, Monſieur, mérite ma reconnoiſſance; je ſens même, par la façon dont vous préſentez vos bons offices, que je me déterminerois à en recevoir de vous de préférence à quiconque : mais ſoyez perſuadé de ma ſincérité, qui ſeule peut payer vos offres, & croyez que je n'ai nuls beſoins. Vivant dans la médiocrité, j'ai plus qu'il ne me faut pour ſoutenir l'état que j'ai pris; exilée pour peu de temps de ma Patrie, j'y ai des amis qui ne me laiſſent manquer de rien: il ne faut point de conſolations à un cœur exempt de remords & de deſirs. La ſeule abſence de deux objets, chéris également, me donne des ennuis, dont leurs Lettres calment la rigueur. Recevez mes remerciements, & trouvez bon que je n'employe votre crédit que dans le cas où, peu inſtruite des coutumes du Pays, je pourrois y manquer, & m'attirer quelqu'affaire; alors je le réclamerai volontiers, & je compte ſur lui.

On annonça Madame Pompon, Marchande de modes, avec qui je plaidois. Je prétendois qu'elle n'avoit pas ſuivi les

échantillons des étoffes que je lui avois donnés pour faire les garnitures de mes robes, qui se trouvoient de couleurs désassorties, & qu'elle vouloit me faire prendre malgré moi; je le prouvois par les robes mêmes que j'avois fait apporter. Je demandois ensuite qu'elle consentît que je fisse régler, par une ou plusieurs personnes de la même profession, le mémoire qu'elle m'avoit fourni, qui étoit triple de ce qu'il devoit être; sur mon refus de satisfaire à ses volontés usuraires, elle m'avoit fait assigner pour la premiere audience, comptant sur un défaut & sur une condamnation en conséquence; Dufour, dont le Pere étoit barbouilleur de papier timbré, me conseilla de paroître, je le pris sur moi. Madame Pompon dit beaucoup de mots, & pas une chose, mais avec une si prodigieuse volubilité, que personne ne s'entendoit plus, lorsque l'Auditeur lui imposa silence, & parla en ces termes: Je ne puis taxer la valeur des fournitures de cet état, elle est plus arbitraire qu'intrinseque; il en existe cependant une réelle dans le commerce, que je ne connois pas, & dont je me ferai ins-

truire : à l'égard de l'assortiment des garnitures, il est ridicule, & j'ai peine à croire qu'elles ayent été faites pour Mademoiselle, tant elles suivent mal les échantillons que vous convenez avoir reçus : je l'autorise donc à vous les rendre; & quant au prix de ce que vous lui avez fourni d'ailleurs, il ne vous sera payé que ce que deux Experts vous adjugeront, sauf à moi à trouver moyen de vous empêcher de vexer dans la suite les Etrangers avec qui on doit traiter avec honneur. Voyez, avant mon opération, ce que vous voulez diminuer, & tout sera fini. Madame Pompon étonnée, honteuse, confuse de l'avantage qu'un enfant avoit sur elle, laissa maître de la réduction le Juge, qui, tranchant par moitié, anéantit le différend : elle remporta ce que je voulus; je payai le reste; elle disparut.

Après mes remerciements au Magistrat, qui m'avoit été si favorable, il fut question de s'en aller. Il regne souvent à Avignon des vents impétueux, qui, pour être nécessaires à la salubrité de l'air, n'en sont pas moins incommodes; pendant mon audience

dience, il s'en éleva un si violent, que je craignois qu'il ne renversât ma chaise & mes Porteurs. Mont-d'or avoit son carrosse, il s'amusa de mon inquiétude; puis, trouvant l'occasion trop flatteuse pour la manquer, il me dit, en traversant la cour du Palais : prenez mon équipage, Mademoiselle, je vous en supplie, il y auroit du danger à retourner dans votre chaise; je le risquerai, & m'en servirai, à moins que vous ne me permettiez de vous accompagner. Il seroit bien singulier, répondis-je en souriant, que vous ne fussiez pas le maître de vos possessions.... Il ne tiendroit qu'à vous, me dit-il plus bas, que cela ne fût. Je feignis de ne le pas entendre; nous montâmes en voiture; il me descendit chez moi.

Il n'étoit pas praticable, après les politesses de toute espece de Mont-d'or, de le laisser à ma porte, sans lui permettre de me suivre, & sans le lui défendre; il me donna la main, je l'acceptai, & nous nous trouvâmes assis, sans trop savoir comment cela s'étoit fait. Dufour ne savoit que penser de me voir rentrer avec un homme sur

qui elle avoit des ſoupçons; elle ne pouvoit revenir de ſon étonnement, mais elle fut bientôt inſtruite de ce qui s'étoit paſſé. Mont-d'or, ſans ſortir des regles de la bienſéance, riſqua quelques propos vagues, cependant aſſez clairs pour être entendus; mais voyant qu'ils ne prenoient pas, & commençant à ſe détromper, il me parla d'affaires publiques, puis deſcendit aux ſiennes propres, & cela pour tomber ſur ce qui me regardoit. J'évitai, ſans affectation, de me laiſſer ſurprendre; je *lui* rendis un compte ſi exact de ce qu'il devoit ſavoir, & lui cachai avec tant d'adreſſe ce qu'il devoit ignorer, que cet entretien me l'attacha pour toujours.

Je ne pouvois le diſtraire de ſon objet; il vouloit m'être néceſſaire, il cherchoit mille formes différentes pour déguiſer ſes offres, mais j'y donnois le change: il craignoit peut-être que ce manege ne tendît à en tirer meilleur parti, quand, après avoir ôté mes gants, il regarda mes bracelets. Le premier qui le frappa, fut celui que formoit le portrait de la Princeſſe de***; que vois-je, me dit-il, Mademoiſelle, n'eſt-

te pas Madame l'Electrice de*** ? Par quel hasard avez-vous ce bijou ? J'ai l'honneur d'en être connu, mon Pere a eu celui de la servir. Il m'a été donné, répondis-je, par la personne du monde à qui je dois le plus, & qui me tient lieu de Mere. Je m'apperçus que la simple possession de ce bracelet lui avoit imprimé une sorte de respect : qu'eût fait une étourdie, une aventuriere, d'un portrait de femme, & sur-tout de celui d'une Princesse de la plus haute vertu ? Sa conversion fut entiere, lorsqu'il eut jetté les yeux sur celui de Madame de Longueil. Dieux, s'écria-t-il, quelle agréable illusion ! c'est vous que je revois, adorable Forville ; (nom de ma Protectrice, étant fille) je puis donc vous dire, sans vous faire rougir, que vingt ans d'éloignement n'ont point éteint un amour sacrifié à la plus affreuse politique, & que je vous adore pour jamais. Oui, c'est elle, poursuivit-il, appuyant ses levres sur la miniature ; puissent mes ardents baisers pénétrer ce crystal glacé, & porter leurs feux jusqu'à leur Auteur ! Mont-d'or étoit si occupé du nouveau sentiment que lui ins-

piroit un événement auſſi ineſpéré, & j'en étois ſi affectée, qu'il ne s'aviſa pas de prendre garde que je lui avois livré mon bras, ni moi de le retirer. Au nom de tout ce qui vous eſt le plus cher, au nom de cette Longueil, qui devoit couronner la flamme la plus conſtante, ſi elle en eût été maîtreſſe, pourſuivit ſon ancien Amant, cédez-moi ce portrait; permettez-moi de le faire copier, que je le vole, que je l'achete, faites-le-moi payer de tout mon bien: ſa vue enchantereſſe vient de renouveller mes bleſſures, elle peut en être le ſeul remede. Pardon, Mademoiſelle, je ſens que je perds la raiſon : ah! qui peut en faire parade dans de pareils moments? Périſſe le froid mortel dont le cœur inſenſible ne s'épanouit pas au ſouvenir de ce qui fit les charmes de ſa jeuneſſe. J'ai trop de graces à demander, trop de queſtions à faire, trop de choſes à raconter, pour m'en acquitter à la fois. A moins que vous ne chaſſiez l'Ami de votre Amie, il dîne ici; où pourroit-il cacher le trouble qui l'agite? Trouvez-bon que je renvoye mon carroſſe; notre connoiſſance débute d'une maniere uni-

que, elle ne doit pas être esclave de l'ordre méthodique que l'usage prescrit : quand je retrouve une Princesse pour qui je donnerois mon sang, une Maîtresse que j'adorai, une personne aimable, qui ne se dit que son Amie, & qui, peut-être, est plus que cela, ferois-je mon propre supplice, & me refuserois-je à la jouissance d'objets aussi enchanteurs ?

Dufour se trouva soulagée du poids qui l'accabloit : depuis quinze ans, au service de la Comtesse, elle avoit souvent entendu parler de Mont-d'or ; & sa digne Maîtresse lui avoit appris combien il lui avoit été attaché. Ma Gouvernante qui, un quart-d'heure avant, le *haïssoit* souverainement, passa rapidement à un sentiment contraire. Ah, Monsieur, lui dit-elle, c'est donc vous de qui j'ai entendu vanter les talents, la valeur & la constance ? Si vous n'avez pas joui, avec Madame, de tout le bonheur que vous espériez, jouissez au moins de celui d'être persuadé qu'elle vous a conservé dans son cœur autant de place qu'il lui est permis d'en céder : elle m'honore de sa confiance ; ce n'est point sans attendris-

ſement qu'elle me parle de la force de votre paſſion. Je regarde ce qui nous arrive comme un événement combiné par le Maître de toutes choſes : je ne penſois pas vous voir ici ſans allarmes; pardonnez à mon zele & au crédit que mon attachement & mes ſervices me donnent ſur Mademoiſelle, ce que je vais vous dire. Je n'ai l'honneur de vous parler que depuis une demi-heure, mais il y a quinze ans que je vous connois; & c'eſt ſur la certitude que j'ai de votre amour pour *la* vérité, fût-elle à votre déſavantage, que je haſarde de vous demander ſi ce n'eſt pas vous qui avez envoyé un homme offrir, ſous prétexte d'une reſtitution idéale, de l'argent à ma Maîtreſſe, & qui, peu ſatisfait de ſon ſuccès, nous avez détaché une femme, qui ne doit pas l'avoir été davantage.

L'homme foible commet des fautes, dit Mont-d'or d'un ton pénétré, ſe penchant ſur mes genoux, mais le méchant ſeul les déſavoue; oui, c'eſt moi qui me ſuis avili au point de manquer à ce que je devois reſpecter; je vous ai pris pour des femmes ordinaires, j'ai cru que l'or auroit pour vous

des appas : rougiſſez de la honteuſe conquête que vous aviez faite d'un malheureux, rendez-lui cependant la juſtice de croire qu'il eût toujours conſervé la même honnêteté de procédés avec laquelle il débuta.

Je l'interrompis, pour lui dire : ne parlons plus de ce qui s'eſt paſſé; le ſeul mal qui exiſte, c'eſt que nous ne nous connoiſſions ni les uns ni les autres : vous m'avez cru femme à recevoir des préſents, je vous ai cru plus capable de ruiner une réputation que de la ſoutenir; voilà le crime involontaire de tous deux. Quoique je paroiſſe ma maîtreſſe, je me garderois bien de vous donner l'entrée de ma maiſon, ſi je n'étois aſſurée, par ce que Dufour vient de dire, que Madame de Longueil le trouvera bon, & que St. Maurice ſera enchanté que la fortune m'ait fait rencontrer un Ami qui peut m'être utile; je leur écrirai demain cette bonne nouvelle. Il ſe fit un combat de politeſſes, qui fut interrompu par le dîner, qu'on ſervit.

Après le caffé, Mont-d'or nous propoſa de paſſer ſous un berceau qui terminoit un

un jardin, dont j'avois la jouissance; & nous étant assis, il adressa la parole à Dufour en ces termes:

Puisque la sensible Longueil vous a quelquefois parlé du plus tendre & du plus malheureux des hommes, elle l'aura fait sans doute avec cette vérité qui constitua toujours l'essence de son caractere, & vous pourriez être mon Juge si je m'en écartois; mais elle aura dissimulé ou peut-être supprimé certains faits qui font la preuve de son amour & mon triomphe. Je veux en instruire Mademoiselle, afin que, me jugeant digne de sa confiance, elle ne me cache plus qui elle est; qu'elle détruise ou justifie mes conjectures, & qu'elle me dise : je ne tiens à la Comtesse que par les nœuds de l'amitié, ou je suis sa *fille*.

Je commandois une Compagnie de Dragons à cette fameuse retraite (*a*) que fit le feu Maréchal de Belle-Isle sortant de Prague; & pendant cette savante manœuvre, j'eus l'avantage de remplir mes devoirs avec autant de zele qu'à cette (*b*) sortie

(*a*) Faite la nuit du seize au dix-sept Décembre 1742.
(*b*) Sortie du 22 Août, même année.

mémorable que fit le Duc de Biron, enfermé dans cette même Ville, où j'eus le bras cassé d'un coup de feu près de lui, dans l'instant qu'il en reçut un à la tête. Le froid excessif r'ouvrit ma blessure, je fus obligé de souffrir de nouvelles opérations à Egra. Dès que je fus en état de faire route, j'obtins permission de suivre le Comte de Saxe, qui venoit conférer avec les Ministres sur le projet de la Campagne prochaine, & solliciter près du Roi la levée d'un Régiment de Hullans. Je fus contraint, par les plus vives douleurs, de quitter ce grand homme près du Rhin, & de gagner Strasbourg pour m'y rétablir totalement.

La fortune, qui ne m'avoit point fait encore éprouver ses caprices, me choisit pour en être l'objet; je guéris, mais fus bientôt frappé d'une atteinte mortelle. On ne parloit que de la beauté & de la vertu de Mademoiselle de Forville; ces dons du Ciel unis méritent nos hommages. Je priai un Ami de me présenter chez elle; je fus reçu de son Pere avec cette froideur qui lui étoit si naturelle; & de sa Mere, avec cette

affabilité & cette douceur si nécessaires à une femme qui doit passer ses jours avec un mari du caractere du sien. Je trouvai dans leur fille beaucoup plus qu'on ne m'avoit dit; ce n'étoit point prévention de ma part, je voyois mieux que personne, & me pénétrai bientôt de l'impossibilité de vivre sans elle. Je n'étois pas encore parvenu à ce degré d'intimité qui semble autoriser les questions: je ne voyois point de Concurrents, j'en étois enchanté sans en être moins surpris. Comment se pouvoit-il que Mademoiselle de Forville ne fût pas recherchée de tous les connoisseurs? Se trouvoit-il pour ses Amants quelques obstacles difficiles? je me promettois de les franchir; avoient-ils des raisons de dégoût? je ne les concevois pas. Le Pere de ma Maîtresse refusoit-il indifféremment sa main? je le croyois austere, je ne le soupçonnois pas barbare. Il falloit cependant m'éclaircir; je n'osois mandier chez mes camarades des lumieres dont je ne pouvois me passer, & que je craignois qu'on ne me donnât sans ménagement; d'ailleurs mes informations auroient trahi

mon ſecret, je voulois qu'il fût impénétrable.

St. Martin, qui m'avoit vu naître, que je regardois moins comme un Valet-de-chambre que comme un Ami qui m'avoit ſauvé la vie, liſant dans mon ame, dont il avoit étudié les mouvements, me pria de ne lui point faire myſtere de ce qui l'agitoit : je vous parle de ce Domeſtique comme d'un homme honoré de la bienveillance de la Comteſſe, au ſort de qui elle s'intéreſſe, d'un homme au-deſſus de ſon état, que je veux vous préſenter, & à qui je vous prie de ne pas refuſer le bonheur de voir le portrait d'une Dame pour qui il a expoſé ſes jours. Je ne réſiſtai pas à ſes inſtances : j'aime, mon cher St. Martin, tu ſais que c'eſt pour la premiere fois, apprends auſſi que c'eſt le dernier de mes attachements. Quel qu'en ſoit le ſuccès, l'amour que m'inſpire l'adorable Forville ne peut être détruit ni remplacé : j'ai vu cette belle Fille, & lui ai rendu les armes. Long-temps je me ſuis paré d'une indifférence condamnable, j'avoue mon crime,

puiſſe l'objet de mes deſirs ne pas s'en venger. Je ne te charge point d'employer ton intelligence à t'inſtruire des talents, du caractere, des vertus de ma Maîtreſſe, ce ſoin me regarde; mais je veux que tu t'informes quelles ſont les raiſons qui éloignent de chez elle la Nobleſſe de la Province & ce qu'il y a de Militaires aimables ici. Preſque tous y ont été préſentés, preſque tous ſe ſont retirés; voilà ce qu'il m'importe de ſavoir avant de me déclarer: vas, ne perds pas un inſtant; mais ſurtout agis avec ta prudence ordinaire, je te confie le deſtin de mes jours.

Pendant que je me livrois à cette douce pareſſe, qui fait le bonheur des Amants, St. Martin travailloit; il recueillit des avis de toutes mains, il conſulta des gens graves, des étourdis, des hommes diſcrets, des babillards, & ne fut pas peu ſurpris de trouver leurs ſentiments unanimes ſur le compte de la belle Forville, dont ils chantoient les louanges avec la diverſité que leur prêtoit leur caractere. Il apprit que le Pere de cette Fille infortunée avoit décidé de ne la point marier, non-ſeulement

pour éviter de compter une dot, il eût trouvé des Gendres qui ne lui en eussent pas demandé, mais, pour ne point perdre une Fille qui attiroit chez lui la meilleure compagnie, qu'il sentoit apparemment ne pouvoir fixer. Le Vicomte de Forville avoit ajouté à cette ouverture des menaces assez redoutables contre celui qui tenteroit de le forcer; & le connoissant homme à tenir parole, plusieurs prétendants s'étoient retirés.

J'écoutai avidement l'instruction de St. Martin; après quoi je lui dis : tu vois si j'ai tort de déterminer mon choix en faveur de la fille du Vicomte, tu verras si les difficultés pourront m'effrayer; le bonheur dont je me flatte vaut bien qu'on l'achete. Je compte sur toi, agissons avec ménagements tant qu'il sera possible; lorsqu'ils deviendront inutiles, n'en connoissons plus.

Je me fis habiller, résolu d'aller à l'heure de l'assemblée chez Madame de Forville; mais instruit que son Mari étoit à la chasse, je pris sur moi d'y entrer plutôt. Ma Maîtresse & sa Mere étoient seules; je fei-

gnis de n'avoir consulté que mon empressement à leur faire ma cour, & point du tout ma montre, & parus surpris qu'elles n'eussent point encore compagnie. Tout le monde ne vous ressemble pas, Chevalier, me répondit la Vicomtesse, & n'est pas aussi distrait que vous; regardez ma pendule, on sort à peine de table. Cela peut être, Madame, pour les gens qui y trouvent des charmes, ou pour ceux qui sont obligés de représenter; mais un homme comme moi, incertain du sort qui l'attend, ne cede qu'au besoin, & n'en connoît pas les plaisirs. Vous m'étonnez, poursuivit Madame Forville; je vous croyois un Guerrier aimable, & vous jouez le Philosophe mécontent de son état; prenez garde d'adopter ce genre de misanthropie, il vous perdra: je ne connois point les malheurs qui vous menacent; c'est à vos Amis à y parer, &, pour y réussir, à vous demander quels ils peuvent être: nous sommes trop nouvelles connoissances pour vous faire cette question, quoique nous desirions fort vous donner des sujets de consolation. Que m'offrez-vous, Mada-

me, interrompis-je; ſe peut-il que, vous étant ſi peu connu, je vous intéreſſe en ma faveur? Ah! la voix publique eſt la ſeule que j'écoute déſormais; elle vous peint bienfaiſante, aimant à partager les maux de l'infortuné: recevez donc mon ſecret; peut-être la fortune, avare de ſes faveurs, me privera-t-elle long-temps d'un moment auſſi heureux.

Daignez vous rappeller, Madame, le jour où la Roche me préſenta chez vous, jour à jamais mémorable, qui me fit connoître la puiſſance d'un ſentiment ignoré juſques-là. Le Vicomte me parla guerre; &, ſans doute prévenu par les relations publiques, quelquefois payées à leur Auteur par des Particuliers, je fus le premier homme qu'il loua. J'allois me livrer au plaiſir d'avoir obtenu plus qu'aucun autre, quand tout-à-coup s'enfonçant dans cette gravité dont il ne ſe défait que rarement, il me glaça. Quelqu'un entra, je trouvai l'inſtant de vous offrir mes reſpects, & de parler à Mademoiſelle: j'avoue que je puis définir la ſenſation que produiſirent en moi la bonté avec laquelle vous reçûtes

mes hommages, & la douceur répandue sur vos discours; mais je ne puis rendre ce mouvement rapide qui suspendit toutes mes facultés, lorsque je me trouvai forcé d'entretenir votre belle Fille, restée un moment avec moi. Le son enchanteur de sa voix, l'expression de ses regards, l'air de sagesse que respiroit ce qu'elle disoit, m'anéantirent au point de lui paroître stupide; je ne pouvois qu'admirer. J'osai céder à la puissance invincible qui m'entraînoit, je devins épris pour jamais de la belle Forville, & sentis que le serment de l'adorer jusqu'au tombeau ne me coûteroit rien à prononcer : craignant de n'être plus le maître du trouble qui m'agitoit, je me retirai, & fus chez moi y méditer à la conduite que je devois tenir pour arriver à la félicité, ou marcher à la mort. J'eus l'honneur de vous revoir moins fréquemment que je le desirois; mais je forçois mon triste cœur à cet usage tyrannique qu'on nomme bienséance, qui semble condamner la liberté de voir ce qui plaît. Je crus m'appercevoir que vous me distinguiez

de

de la foule des jeunes gens qui vous avoient rendu leurs devoirs, je m'en applaudis; il me sembla que la vertueuse Forville me donnoit la préférence, j'en fus enchanté; il me parut que le Vicomte ne prenoit plus garde à moi, j'en fus désespéré. Etonné qu'il privât l'Univers d'un bien aussi précieux, & qu'il ne songeât point à établir sa Fille, je résolus de savoir quelles pouvoient en être les raisons; je craignois quelquefois qu'il n'eût rien à se reprocher, & que la beauté, à qui je consacrois ma liberté, ne se fût révoltée contre tout engagement; mais je m'arrêtai peu à cette idée. J'employai l'adresse & la discrétion possible à remplir mon objet; je n'ai que trop réussi : je sais les motifs des refus de votre Epoux; je condamne le premier, il ne veut point diminuer son revenu, qu'il le garde, je suis heureux de pouvoir m'en passer; il ne veut point se séparer de sa Fille, il a raison; quel homme refusera, pour l'obtenir, de vivre avec lui? Vous voyez, Madame, avec quelle franchise je vous parle; le temps, les lieux semblent autoriser la liberté que je prends; je vous

demande à la fois celle de parler de la flamme la plus respectueuse qui fût jamais, & celle de m'informer si elle trouvera grace.

Chevalier, vous n'êtes point le seul, me répondit la Vicomtesse, qui ait eu des vûes sur ma Fille, mais vous êtes le premier qui les ait expliquées avec cet air de persuasion qui me touche infiniment. Adelaïde (nom qu'elle lui donnoit ordinairement, & que vous devez lui connoître) pourra vous dire si je me trompe sur ce qui se passe dans son cœur. Vous avez eu raison de ne la pas croire insensible au mérite d'un honnête homme, uni aux autres qualités faites pour plaire; les femmes, vous le savez, se laissent souvent prévenir par un extérieur séduisant; ma Fille veut que l'Epoux qu'elle seroit maîtresse de choisir, soit chez lui ce qu'*il* est au-dehors. Nous avons refusé de belles figures sans ame, des gens vertueux, mais difformes, des riches ensevelis sous le poids de leur opulence: nous n'avons trouvé qu'un de vos amis qui avoit beaucoup de ce que nous cherchions; ce je ne sais quoi qui décide lui manquoit, nous ne l'avons pas

pris. Je ſuis plus clairvoyante que vous ne penſez, vous n'aviez pas beſoin de me parler de votre premiere viſite pour me rappeller les découvertes que je fis pour lors; je n'en dis rien à ma Fille, je l'étudiai. Accoutumée à verſer dans mon ſein ſes peines & ſes plaiſirs, elle ne me cacha point qu'elle vous diſtinguoit de tout autre : je vous examinai avec ſoin; je fis plus, je vous donnai un argus, & j'ai ſu par lui ce que vous venez de nous dire; cependant je n'ai rien négligé pour empêcher que la ſenſibilité d'Adélaïde n'augmentât au point de devenir de l'amour : ai-je réuſſi? je l'ignore; vous connoiſſez quel déſordre cette paſſion porte dans un cœur qui s'y livre pour la premiere fois; évitons les excès, ſoyons toujours maîtres de nous, ſi nous voulons l'être des événements. Si vous déterminez ma Fille à publier votre victoire, nous avons tous de grands combats à rendre; je ne dois rien vous diſſimuler. Mon Mari eſt le plus honnête homme du monde, mais c'eſt tout; à l'abri de ſon auſtere probité, il ſe croit tout permis; il a établi dans ſa maiſon un

defpotifme qui s'étend fur ceux qui ont à faire à lui; il ne connoît que fon opinion, qu'il débite pour maxime, & prétend que fes décifions ayent force de Loi: jamais il n'a varié. Mr. de Forville a refufé fa Fille à tous les partis qui fe font offerts, fans donner d'autres prétextes que des raifons dont il ne pouvoit faire part à perfonne; je le crois, car elles n'exiftent pas. Plus d'une fois j'ai rompu le filence & fait mes repréfentations, mais il m'a fermé la bouche avec un, je fais ce que j'ai à faire; concluant que, fi je le fatiguois davantage d'inutiles remontrances, il enfermeroit Adélaïde dans un Couvent, pour fe procurer le repos. Affurée que je ne pouvois détourner l'orage que par des prieres, je n'ai plus employé que leur fecours; & j'ai préféré avoir mon enfant avec moi, au rifque de le perdre. Quelques prétendants m'ont bien fait preffentir qu'ils n'avoient point de vues d'intérêts, & font convenus que ma Fille pouvoit faire la fortune d'un galant-homme; alors j'ai combattu mon Mari, qui m'a répondu: je confens à me décider, mais

prévenez que je ne veux pas m'en séparer, c'eſt mon dernier mot. Ce que je vais vous dire n'eſt pas engageant; n'importe, il eſt vrai : je n'ai trouvé perſonne qui ait tenu à cette propoſition; & la preuve la plus ſolide que je reçois de votre amour, c'eſt que vous me l'avez faite, connoiſſant le Vicomte mieux que perſonne; & que je la fais encore, interrompis-je, avec le plus grand plaiſir. Je ſens qu'on peut avoir à ſouffrir avec lui; mais quel ſacrifice ne doivent pas payer la poſſeſſion d'un objet unique, & vos bontés? Je forcerai Monſieur de Forville à m'être favorable, qu'il parle, qu'il deſire, qu'il exige, je ne demande rien, & je promets tout : cependant, avant de le voir, & d'eſſayer nos tentatives combinées, je dois obtenir de Mademoiſelle la permiſſion de les faire. Ce n'eſt qu'à celle que ma Mere vous donne que vous devez vous rendre, me dit-elle; ſi mon aveu vous eſt abſolument néceſſaire, ſoyez aſſuré que vous ne devrez point ma main à l'obéiſſance. Vous avez trouvé le ſeul moyen de me toucher; il m'eût été impoſſible de me ſéparer d'une mere ſi tendre,

je ne me fusse jamais donnée à qui eût voulu m'en arracher. Je vous seconderai dans les efforts que vous ferez près de mon Pere; s'il ne se rend pas, je lui parlerai pour la premiere fois en faveur d'un Amant : je ne vois point quels pourroient être les motifs de ses refus; mais avec lui nous avons tout à craindre, voyons nous comme si nous devions nous perdre pour jamais.... Quelle funeste précaution me prescrivez-vous, adorable Adélaïde, m'écriai-je, tombant à ses genoux! Seroit-ce un affreux présage? non, mon cœur s'y refuse, nous sommes faits pour être heureux. Levez-vous, me dit en souriant Madame de Forville, en voilà assez, peut-être trop; agissons demain, & sur-tout souvenez-vous de dîner plus tard.

L'assemblée commença, il ne fut plus question que de cacher la satisfaction que me causoit le succès de ma visite : le Vicomte arriva de la chasse, nous fîmes un trictrac, où je perdis, & fis des fautes exprès pour le dérider, mais il me battit à plates coutures, & prit mon argent sans sourire. Je ne fus point le lendemain chez

lui, pour donner le temps à Madame de Forville de le prévenir; je le trouvai à la Comédie, me plaçai à ses côtés, & fus très-étonné des prévenances qu'il me fit; je les prenois pour une sorte de consentement à la proposition qui lui avoit été faite : hélas! je donnois dans l'erreur. Impatient d'apprendre quel étoit mon sort, je volai le jour suivant chez la Vicomtesse, dès qu'il fut décent d'y paroître. Eh bien, Madame, lui demandai-je en l'abordant, avez-vous daigné penser à moi? n'êtes-vous point déjà fatiguée de vos travaux? Ah, de grace, achevez votre ouvrage! Voilà, me répondit-elle, la vivacité de votre pauvre Mere, qui fut mon intime Amie. Nous avons eu depuis peu tant de choses à nous dire, que je n'ai pas trouvé l'instant de vous apprendre que j'ai passé sept ans au Couvent avec elle, & que nous ne nous quittâmes que pour nous marier; si elle eût survécu à la perte de votre respectable Pere, elle nous seroit utile ici. Quoi qu'il en soit, j'ai fait ce que je vous avois promis; j'ai fait sentir à mon Mari l'importance de pourvoir sa Fille; j'ai flatté son orgueil en fai-

ſant briller les avantages de votre naiſſance, & ſon goût en faiſant valoir votre déſintéreſſement : j'ai dit ſur vos mœurs ce que j'en ai appris ; &, pour toute réponſe, je n'en ai tiré d'abord aucune, ce qui, vis-à-vis de lui, eſt un heureux augure ; puis prenant la parole, après un inſtant de réflexion : que le Chevalier vienne me parler demain matin, m'a-t-il dit, nous verrons ce qui peut ſe faire : c'eſt à vous à vous préparer à cette entrevue. Je remerciai ma Protectrice le moins mal que je pus, & j'exprimai à la belle Adélaïde ce qui ſe paſſoit dans mon cœur : enchanté de ſa complaiſance à écouter les lieux communs des Amants, qui croyent dire des choſes merveilleuſes, & des bontés de ſa Mere, j'attendis avec impatience le moment déterminé.

Il arriva, je fus annoncé au Vicomte, que je trouvai ſeul dans ſon cabinet ; il me dit, après des politeſſes gênées de part & d'autre : Madame de Forville m'a parlé, Monſieur, d'un entretien que vous avez eu avec elle ſur le goût que ma Fille vous a inſpiré ; eſtimant Adélaïde ce qu'elle vaut,

je crains de la perdre, & non pas de la confier à un homme qui jouit d'une aussi bonne réputation que vous, & qui tiendroit la convention que j'exige de vivre avec elle chez moi. Votre naissance m'est aussi connue que votre conduite; j'ai servi avec votre Pere, tout est en regle à cet égard; mais cela suffit-il pour assortir un mariage? Je ne suis point assez opulent pour me dessaisir d'une partie de mon bien, assez considérable pour former à ma Fille un état convenable : vous allez m'interrompre, & me dire que vous ne demandez rien; d'accord : mais vous n'êtes point assez riche pour soutenir, marié, ce même état dont je parle. Je sais que vous vous retrancherez sur les termes d'économie, d'arrangement, de précieuse médiocrité; excuses frivoles dans le temps où nous vivons : on veut de l'aisance; & telle est la perversité des hommes, que plus ou moins d'argent change leur existence : épousez ma Fille avec trente mille livres de rente, elle sera femme de qualité; vous n'en avez pas dix, elle ne sera qu'une Bourgeoise. Concluons donc; si votre fortune

approchoit de ce que je viens de vous dire, je terminerois, parce que vous me convenez mieux que ce que j'ai vu : ſi, par quelque haſard, vous devenez plus riche, & que vous penſiez encore à mon alliance, j'y donnerai les mains. Que je perde de vue l'eſpoir d'unir mon ſort à celui de votre Fille, Monſieur, le croyez-vous poſſible ? Ah ! que n'ai-je des millions, je les dépoſerois à ſes pieds. Je n'ai que deux moyens d'augmenter ma fortune ; le premier, de mériter, par d'heureux eſſais, la faveur du Roi en le ſervant avec éclat ; le ſecond, d'engager mon Frere à augmenter la penſion qu'il me fait. Soit, dit le Vicomte, ces moyens ſont honnêtes ; ſi vous réuſſiſſez, ma Fille eſt à vous. Vous m'animez à de grandes choſes, continuai-je ; je ſens que l'amour qu'inſpire une Fille telle que la vôtre, éleve l'ame au-deſſus de ſes forces ordinaires : mais ſi l'occaſion ſe refuſoit, ſi j'avois le malheur de ne pouvoir percer cette foule de braves Officiers, qui, moins excités que moi, ſe diſtinguent chaque jour, ſi.... Alors nous verrions, interrompit l'opiniâtre Forville ;

l'amitié de votre Frere ne vous resteroit-elle pas toujours? Vous ne pouvez réussir dans aucuns de ces projets avant la fin de la campagne; attendons l'hyver: voyez-nous jusqu'à votre départ, j'y consens, & soyez assuré qu'avant votre retour je ne donnerai ma Fille à personne.

Je sortis pénétré de l'appartement du Vicomte, & passai dans celui de Madame, où je puisai les consolations les plus propres à mon état. De nouvelles instances, près du Pere d'Adélaïde, ne le firent point changer; mais si son cœur de diamant ne put se laisser entamer, j'eus l'art d'attendrir celui de son aimable Fille, au point d'en recevoir l'aveu d'une flamme réciproque. Nous passions des jours sereins, s'il en est pour des Amants inquiets, avec autant de raisons de l'être; nous jurions à chaque instant de nous aimer jusqu'à la mort: serments redoutables, je ne vous ai point violés! Non, respectable Longueil, il n'est point de Loi qui autorise le parjure: je vous adorai, Fille chaste; je vous aime, Femme vertueuse: un autre est plus heureux que moi; mais vous aime-t-il mieux que je ne l'eusse

fait? Hélas! je m'égare; l'éloignement des temps, des lieux, de l'objet, l'éloignement de ces jours fortunés, de ceux de ma jeunesse, rien n'affoiblit la vivacité des images qui se peignent à mon imagination sensible: Mademoiselle, si vous aimez, je suis pardonné; si votre cœur ne connoît que foiblement la puissance de l'amour, pensez à ce qu'est votre Amie, & plaignez-moi.

Déjà la trompette sonnoit, la voix du devoir m'appelloit, celle du plaisir me retenoit; mais cédant à la premiere, qui, pour se conserver plus d'empire, se trouvoit conforme à mes intérêts, je me préparai à passer le Rhin. Madame de Forville ne me vit point partir sans attendrissement, j'eus le bonheur de recueillir les larmes précieuses dont Adélaïde arrosa nos adieux; tout devint sensible dans ce cruel moment: le croirez-vous, le Vicomte m'embrassa. Je pris la Poste, & joignis mon Régiment, qui servoit sous le Maréchal de Noailles; je me trouvai à plusieurs affaires, qui ne me fournirent pas les moyens de mériter de la distinction; & j'attendois un moment plus heureux, lorsque Mr. de

Grammont engagea la Bataille d'Ettingen. J'y chargeai tantôt à la ſuite, tantôt avec la Maiſon du Roi, qui renverſa, du premier choc, la premiere & la ſeconde ligne de la Cavalerie Angloiſe ; cette vaillante Troupe, expoſée à un feu continuel d'artillerie & de mouſqueterie, qui la prenoit par tous les points, n'en revint pas moins à la charge juſqu'à ſix fois, & ne fit ſa retraite qu'après avoir aſſuré celle de l'Armée. Un cheval fut tué ſous moi : je fus bleſſé ; mais j'eus, avant de l'être, le bonheur de rallier deux fois mon Régiment, & de lui conſerver ſon ancienne réputation. Quelques manœuvres qui roulerent ſur moi, dont je m'acquittai paſſablement, me valurent une penſion de la Cour, & le Roi me fit Colonel. Quand le Maréchal de Noailles eut partagé ſon Armée pour donner un Corps au Comte de Saxe, qui fut s'emparer des lignes de Lauterbourg, je rejoignis ce Général, qui m'honoroit de ſon amitié ; &, lorſqu'après différents mouvements, les Armées reſpectives ſongerent à ſe retirer dans des quartiers-d'hyver, je revins en France avec lui.

J'arrivai à Strasbourg, & descendis chez le Vicomte, qui m'avoit écrit de le faire; j'en fus accueilli plus que je ne l'avois espéré : la charmante Adélaïde parut sensible à la chaleur de mes expressions, & sa Mere me vit avec sa bonté ordinaire. Je remerciai Mr. de Forville de n'avoir point cédé aux sollicitations qui lui avoient été faites pendant mon absence, & le prévins que j'allois presser mon Frere de contribuer à ma félicité. Brûlant d'impatience d'arriver à N***, où il demeuroit, je courus jour & nuit. Je le trouvai dans les meilleures dispositions : il aimoit à vivre grandement, & son revenu lui suffisoit à peine; mais dès que je l'eus pénétré que lui seul étoit l'arbitre de mes jours, il se livra autant qu'il le put. Comme aîné, la Coutume de la Province lui adjugeoit presque tout le bien de mon Pere; il me faisoit une pension de deux mille écus, qui excédoit ce qui me revenoit de droit : elle & le produit de ma Compagnie, me suffisoient pour vivre honorablement; mon Frere la doubla de la meilleure grace, & me promit de faire mieux quand il auroit terminé

quelques arrangements. Il écrivit, à ma priere, au Vicomte, & l'assura que, n'ayant point de goût pour le mariage, il n'étoit pas homme à distraire un écu de sa succession, qui me rendroit le Gentilhomme le plus aisé du Pays : voyant mon impatience, il me chassa, & me souhaita le succès le plus complet.

Je revins chez Mr. de Forville, plus promptement encore que je ne m'en étois éloigné; je n'avois à la vérité pas plus de dix-huit mille livres de rente, y compris les bienfaits du Roi; je ne croyois pas que le Pere d'Adélaide exigeât absolument que j'en eusse trente : d'ailleurs, à mon âge, & connu, je pouvois les avoir avant la fin de la guerre. Je fis vainement valoir les bontés du Prince, la générosité de mon Frere, l'espoir que me donnoient mes Protecteurs, je n'obtins qu'un calcul arithmétique de la part du Vicomte, qui me dit : la différence de dix-huit à trente est douze, elle en vaut la peine ; parvenez au terme, ma parole est sacrée. Je ne répondis rien, la fureur m'échauffoit; je me serois perdu, je dévorai ma rage, & sortis. La Vicom-

tesse fit remarquer à son Mari que j'avois assez rapidement doublé ma fortune, & qu'il y avoit lieu de croire que je ne resterois pas en si beau chemin : eh bien, Madame, lui dit-il, attendons; rien ne presse.

Je voyois tous les jours ma *Maîtresse*, je la regardois comme une Epouse qui devoit couronner ma constance, & me faire oublier les affronts que j'avois reçus : nos cœurs, d'intelligence, ne pensoient qu'ensemble; jamais union ne fut plus tendre & plus digne d'un meilleur sort. L'hyver s'avançoit, Mr. de Forville me trouva un jour à la Garde, & me pria de venir dîner chez lui. Chevalier, me dit-il, je vous crois trop de nos amis pour vous opposer à ce qui nous est avantageux, & vous offenser d'une préférence que j'ai différé pendant un an de donner sur vous à un homme riche qui recherche Adélaïde; je veux vous consulter, que feriez-vous à ma place ? Le Comte de Longueil a beaucoup plus que je n'exigeois de vous, ses offres sont les mêmes que les vôtres; cependant, comme vous me paroissez convenir à la Mere & à la Fille, je me garde-
rois

rois bien de vous éloigner, si je voyois clairement que vous pussiez dans peu avoir plus qu'aujourd'hui; mais examinons : votre Frere a fait beaucoup, & s'en tiendra là; les occasions de s'avancer ne se présentent pas fréquemment : quand même vous les saisiriez toutes, les récompenses de la Cour ne sont pas toujours pécuniaires; la paix peut encore déranger vos plans, quelle certitude avez vous donc? Si j'avois la complaisance de suspendre ma réponse, & que la fortune vous devînt contraire, je ne retrouverois plus Mr. de Longueil, & je le mériterois : il y a plus, je passerois pour un homme avec qui il n'est pas possible de traiter. Prenez huit jours pour me convaincre de la possibilité où vous êtes de remplir mes intentions; si, après ce temps expiré, vous n'avez que des probabilités, trouvez bon que je vous prie de cesser de nous voir.

Longueil étoit de ma connoissance, je craignois plus ses qualités personnelles que le brillant de sa fortune : on l'attendoit; le moment de son arrivée eût été pour moi celui du désespoir; il fut suspendu, je

n'en devins pas plus tranquille. Je me présentai chez Madame de Forville avec toutes les marques de la douleur qui m'accabloit; pour la premiere fois mes yeux verserent des larmes, la tendre Adélaïde y mêla les siennes. Tous trois absorbés dans ce morne silence qui suit les grandes afflictions, nous semblions n'avoir plus de sentiment, quand, faisant tout-à-coup un effort sur moi : croyez-vous, dis-je à la Mere de ma Maîtresse, que je devienne impunément l'objet des caprices du Vicomte? Non, le temps de la condescendance est passé, je dois songer à mon honneur blessé; on m'oppose de vains raisonnements, je ne m'y rendrai point; ma naissance, ma fortune, mon rang doivent satisfaire votre Mari; il ne l'est pas, j'en suis désespéré : mais si mon amour vous inspire de la confiance, & de la force à votre charmante Fille, nous saurons le déterminer à nous rendre heureux.

Que nous proposez-vous? me dit la Vicomtesse : quels que soient vos projets, ils seroient dangereux vis-à-vis d'un homme qui sait agir, mais avec Mr. de Forville

ils sont impraticables ; il aura inceſſamment les yeux ouverts ſur notre conduite après votre réponſe, il ne vous ſera plus poſſible de nous voir ; d'ailleurs, malgré ma tendreſſe pour Adélaïde, n'eſpérez pas que je conſente à.... Il le faut cependant, interrompis-je, ſi vous ne voulez pas la voir tomber dans le plus profond abyme : vous penſez donc auſſi à me ſacrifier ? eh bien ! voyez ce qu'entraîne ma fuite, ou plutôt ma retraite, car je ne m'éloigne point de ces lieux. Adélaïde paſſe dans les bras d'un Epoux qu'elle ne connoît pas, & lui porte un cœur prévenu : delà les chagrins, les diſſentions, les peines domeſtiques ; vous êtes en proye à la douleur, la ſachant malheureuſe ; j'expire de regrets ; Forville a lui-même des remords. Mais, non, continuai-je, en me levant avec fureur, rien de tout ceci, je ſaurai oppoſer la force à la force ; quiconque m'empêchera de conduire votre Fille à l'Autel, devient mon ennemi capital ; je ne connois plus rien, & je tire, de qui m'outrage, une vengeance éclatante.

Cher Amant, calmez vos tranſports ; me

dit la sensible Adélaïde, en s'élançant dans mes bras; modérez cette ardeur qui ne peut que nous perdre; écoutons ce que ma Mere peut encore pour nous, & sur-tout ne la compromettons jamais. Ce que je puis, mes enfants! vous plaindre & pleurer avec vous. Je ne vois qu'un moyen de gagner du temps, qui ne sera peut-être pas de votre goût; j'y vois même du danger: il faut que ma Fille se retire dans un Couvent, & déclare à son Pere qu'elle préfere un voile à un engagement forcé. Forville ne tiendra point à cette attaque: ou si, par fierté, il permet qu'elle sorte de chez lui, il ne tardera pas à la rappeller, ne pouvant vivre sans elle; ce sera alors le moment de capituler. A merveille, répondis-je; mais si le Vicomte obtient un ordre, qui enjoigne à la Supérieure de la Maison qu'elle aura choisie, de la renvoyer, croyez-vous qu'elle y reste de force? Elle se trouvera plus exposée que jamais; la crainte de son Pere, l'amour de Longueil la feront trembler. Il s'agit d'un coup d'éclat, Madame; il faut forcer votre Mari à faire notre bonheur commun; la tendresse de deux

enfants respectueux, qui vous devront leur félicité, sera le prix de vos bontés. Il faut qu'après les ménagements les mieux pratiqués, Adélaïde suive mes pas; nous irons en Suisse, d'où nous sommerons son Pere de ne nous plus persécuter. Madame de Forville se révolta contre ma proposition, & la combattit long-temps : je ne demeurai pas sans repliques ; nous disputâmes avec une égale envie de nous persuader, & nous nous séparâmes sans avoir remporté ni l'un ni l'autre l'avantage.

On apprit que Longueil arrivoit dans deux jours, la crise doubloit, il n'y avoit plus à balancer; je pris mon parti. Avant d'en parler à ma Maîtresse, j'achetai six excellents chevaux, que je résolus de crever; j'en envoyai trois en relais à huit lieues par un Domestique fidele; je gardai les autres. Après avoir recueilli le plus d'argent que je pus, mis mes papiers en sûreté, & donné un certain ordre à mes affaires, je ne m'occupai que des moyens de fuir. J'avois un cabriolet extrêmement léger; je fis harnacher un de mes trotteurs, & seller les deux autres chevaux qui devoient mon-

ter St. Martin, & un Dragon de ma Compagnie, que j'avois avec moi, homme à me ſuivre aux enfers. Tout étant préparé, je me rendis chez le Vicomte. Je n'avois plus qu'un jour de délai pour faire cette réponſe, qu'il ſembloit attendre; je me trouvois on ne peut pas plus preſſé. J'affectai l'air d'un homme content de ce qu'il doit annoncer; & pendant que j'étois dévoré d'inquiétude, je paroiſſois tranquille. J'avois médité pluſieurs moyens d'enlever Adélaïde à mon rival, & je n'attendois que la circonſtance pour décider celui qui convenoit le mieux au moment, lorſqu'on forma une partie de bal pour la nuit même : on m'offrit d'en être, j'acceptai; je me chargeai de quelques arrangements d'habits; & jouant l'empreſſement, je fus donner des ordres : je feignis, en deſcendant l'eſcalier avec précipitation, d'avoir pris une entorſe & d'en ſentir beaucoup de douleur; je me fis porter chez moi.

Je n'avois pu inſtruire ma Maîtreſſe que par un coup d'œil; trop de monde m'entouroit dans l'inſtant de ma chûte, pour me laiſſer la liberté de lui dire un mot;

mais j'avois St. Martin. Je le détachai avec une corbeille remplie de fleurs d'Italie, que j'envoyois à Mademoiselle de Forville, pour en garnir son domino; & lui ordonnai de lui apprendre avec adresse que je serois au Bal, masqué en vieillard : il s'acquitta de sa commission; je redoublai mes précautions pour que rien ne me retardât.

Le Bal s'ouvrit, j'y parus; je fis quelques tours avec Adélaïde, & si je ne la persuadai pas, au moins ébranlai-je ses résolutions. Il falloit attendre l'instant de l'ouverture des portes; le jour commençant à paroître, chassoit beaucoup de Danseurs; je craignois que Madame de Forville ne s'ennuyât, & partît : je m'avisai, pour retenir tout le monde, de proposer des contre-danses nouvelles, que je fis exécuter : on ne songea plus à s'en aller, au contraire, on rentroit. Je causai long-temps avec la Vicomtesse, & lui parlai de moi comme d'un homme de qui j'enviois la fortune; elle ne reconnut ni ma taille ni mon accent déguisé par le fausset qu'on employe sous le masque : elle me laissa danser avec sa Fille tant que je voulus.

Cela ne me suffisoit pas, je prétendois faire donner dans le panneau Mr. de Forville, qui, pour la premiere fois depuis dix ans, passoit la nuit. Je dis à St. Martin, qui étoit aussi masqué, & que je traitois en camarade, de m'appeller Longueil, comme par distraction; en effet, dans un moment où j'applaudissois aux graces qu'Adélaïde venoit de faire briller dans un menuet, & que j'en faisois compliment à sa Mere : courage me dit-il, mon cher Longueil, d'une voix assez élevée pour être entendue, ma foi je te crois amoureux. Madame de Forville feignit de ne point entendre; mais elle fit part de sa découverte à son Mari, qui, riant en lui-même de l'essai que son prétendu Gendre faisoit des charmes de sa Fille, me laissa liberté entiere. J'en profitai; nous passâmes à un buffet pour prendre du chocolat; delà, gagnant un balcon, j'y peignis si fortement à votre Amie, que nous n'avions pas une seconde à perdre, que je la fis descendre; nous nous jettâmes dans un fiacre, qui nous conduisit à une maison dont St. Martin s'étoit assuré, & où tout étoit préparé:

nous montâmes en cabriolet, & partîmes aussi-tôt. Mon Valet-de-chambre & mon Dragon composoient mon escorte; nous étions résolus à périr plutôt qu'à nous rendre, & nous avions de bonnes armes cachées sous les manteaux qui nous enveloppoient. Je gagnai mon relais, j'y laissai mes chevaux, qui venoient de faire la course, à mon homme de confiance; je lui ordonnai de les sauver, s'il pouvoit, ou de les tuer, s'il le jugeoit nécessaire à sa sûreté, & de me venir trouver à Berne. Je poussai tant que je pus : la crainte de voir tomber Adélaïde sous la puissance d'un Pere irrité, m'auroit conduit aux bornes de l'Univers; mais peu accoutumée à des courses aussi rapides, il lui prit une sueur considérable, suivie d'évanouissements fréquents, qui me déterminerent, ayant déjà fait quinze lieues, à m'arrêter dans un Hameau. Je lui donnai les secours que je pus lui procurer dans un lieu dépourvu de tout; mais, loin que son état devînt meilleur, je lui trouvai une fievre brûlante, qui me força à y passer la nuit. Je ne m'occupai plus qu'à préparer une

vigoureuſe réſiſtance, perſuadé que nous ſerions inceſſamment attaqués. Il étoit ſimple de me ſoupçonner auteur de l'enlévement; la preuve étoit contre moi, ne me trouvant, ni aucuns de mes gens dans mon logement ; elle devenoit convaincante par la peinture de mon cabriolet, qui étoit connu, & que les Sentinelles & les Conſignes avoient vu paſſer. Je ne doutois pas que Mr. de Forville ne fît détacher ſur toutes les routes de la Maréchauſſée, & d'autres gens pour me joindre; j'étois quelquefois fâché de me trouver enfermé, quelquefois j'en tirois avantage, réfléchiſſant combien une voiture eſt embarraſſante lorſqu'il faut combattre. Mon arcenal conſiſtoit en ſix paires de piſtolets, deux fuſils à deux coups, & autant de ſabres : mes chevaux reſterent ſellés, je ne me couchai point, mes gens monterent la garde ; je fis barricader la porte, & j'élevai un échafaud qui dominoit le mur de la cour, que je perçai de meurtrieres en pluſieurs endroits. Nous découvrions un aſſez grand eſpace de terrein pour avoir le temps de nous préparer,

mais nous ne connoissions pas un chemin creux par lequel on pouvoit venir à nous.

Les précautions que je prenois me firent passer pour un homme dangereux : un enfant fut porter l'allarme dans le Village voisin, que nous avions traversé ; & ce fut lui qui, s'y trouvant lorsqu'on s'y informoit de moi, servit de guide à mes ennemis : ils investirent la maison, & me sommerent de me rendre. Je ne m'attendois pas à être enveloppé par quarante hommes ; c'étoient des Paysans, qui avoient donné main-forte au Vicomte, en vertu d'un ordre qu'il avoit obtenu pour les y forcer. Après avoir fait lier mon Hôte & sa femme, de peur d'être livré, ma réponse fut des coups de fusil ; je blessai deux ou trois malheureux, ne voulant tuer qu'à la derniere extrémité. J'entendis du bruit dans la grange voisine, je laissai mes gens défendre la porte, & j'y courus. La Maréchaussée s'étoit glissée par une ouverture que l'enfant avoit indiquée ; je me jettai dans un enfoncement, d'où je fis feu sur un Cavalier que j'étendis à terre ; ses camarades me voyant encore en dé-

fenſe, reculerent, & me donnerent l'inſtant de me ſauver, & de fermer la porte après moi. Je traverſai la chambre où étoit Adélaïde, ſon état affreux me pénétra de douleur & de rage; je volai la protéger: je m'élançai ſur mon échafaud, d'où je fis un feu excellent, auquel on commençoit à répondre, quand les Cavaliers de la grange, ſuivis d'une douzaine de Fuſiliers, ayant trouvé moyen de pénétrer dans la cour, où St. Martin, mon Dragon, & moi tenions ferme, il fallut empêcher qu'ils n'entraſſent dans la maiſon. Je ſautai de l'échafaud, mais avec tant de précipitation, que je tombai, & me fis une contuſion ſi ſenſible à la jambe, que je ne pus me relever aſſez vîte pour m'empêcher d'être pris: je ne le fus que pour un moment, mes gens me dégagerent; mais les Payſans, ayant arraché les blindages dont j'avois garni la grande porte, le Vicomte entra, ſuivi de cinq hommes à cheval, parmi leſquels je reconnus Longueil. Deſcendez, lui criai-je, vous ne m'enleverez le tréſor que je poſſede, qu'avec la vie. Je ne viens point le diſputer, me répondit le Comte,

je viens le conserver. Forville risqua des termes qui me parurent injurieux : arrêtez, lui dis-je, vous ne m'êtes rien, je ne vous connois plus; vous ne fûtes jamais mon Ami, aujourd'hui vous êtes mon persécuteur, & votre vie sacrifiée ne seroit qu'une représaille de la mienne, que vous attaquez. Monsieur, interrompit Longueil, les cœurs ne s'emportent point l'épée à la main; si vous ne me distinguez pas de ceux qui vous poursuivent, je suis prêt à vous en faire raison; mais si vous me regardez comme un homme ami de la paix, désolé d'être cause innocente de ce qui se passe, & qui ne se trouve ici que pour y mettre un peu de calme, nous entrerons, & chasserons cette soldatesque qui devient inutile.

Je le veux bien, répondis-je, mais vous entrerez seul dans la chambre d'Adélaïde, où vous me répondrez des fureurs de son Pere. J'y consens, reprit Longueil. Je les introduisis, nous trouvâmes cette belle Fille dans le plus terrible abattement. Longueil prenant la parole, & s'adressant au Vicomte, parla en ces termes : Nous avons

mérité tous deux ce qui arrive; moi, pour ne m'être pas informé des liaisons que Mademoiselle pouvoit avoir prises; vous, pour m'en avoir fait mystere. Quoique je blâme la conduite du Chevalier, comme intéressant le repos & la réputation de sa Maîtresse, je ne puis m'empêcher d'avouer que je serois devenu aussi coupable que lui en pareil cas : sans doute il est aimé; il apprend qu'il perd ce qu'il a de plus cher, il cherche à s'en assurer la possession : les Loix sont contre lui, voilà son crime; il n'est pas question de faire valoir leur puissance. Je ne cache point l'amour que votre Fille m'a inspiré à mon passage, lorsque je venois d'Allemagne; le Chevalier ne doit pas exiger que je le lui sacrifie, de même je ne prétends pas que *l'amitié d'Adélaïde* pour lui soit *immolée* : il faut que chacun rentre dans ses droits; vous êtes Pere, vous devez éclairer son choix; elle ne peut qu'en faire un également convenable, en prenant l'un de nous pour Epoux; mais c'est à son cœur à prononcer, & nous devons souscrire à l'arrêt qu'il rendra. Me croyez-vous assez peu

délicat pour attacher à mon ſort une femme qui gémiroit de le ſuivre : non, trop tendre Adélaïde, vous ne ſerez point contrainte ; ſi le Vicomte vous refuſe à votre premier Amant, je ne profiterai point de ſon malheur ; vous ſerez libre, & l'on verra, pour la premiere fois, deux Rivaux unis pour l'intérêt de ce qu'ils aiment. Oui, Monſieur, pourſuivit-il, je prétends faire valoir les droits que vous m'avez donnés, ſi vous ne cédez des vôtres ; j'ai votre parole, votre Fille eſt à moi ; ſi elle y conſent, elle eſt au Chevalier, à qui je la cede, ſi elle l'ordonne : vous trouvez en moi un ſecond raviſſeur ; nous ne vous rendrons Adélaïde qu'après avoir reçu votre ſerment de la traiter avec bonté, & d'oublier ce qui vient d'arriver. Ah, Comte, m'écriai-je en l'embraſſant, vous m'avez vaincu ! Hélas ! je crains qu'Adélaïde ne ſente comme moi ce que vous valez. Sans doute je conviens qu'il faut la laiſſer prononcer, diſputons par nos ſoins une auſſi brillante conquête, mais ne la remettons qu'avec ſûreté pour l'un & pour l'autre ; que Mr. de Forville ſe charge d'ap-

paiser cette affaire, qu'il nous jure que le repos intérieur de sa maison n'en sera pas troublé, qu'il nous en permette l'entrée ou nous en éloigne, qu'il nous traite également, alors je lui rends sa Fille, que je ne cede qu'avec la vie, s'il refuse mes propositions. Je les accepte, répondit le Vicomte, avec plus de joye que je n'aurois cru; je promets ce qu'on exige, on sait que ma parole est inviolable : mais je veux, puisque je pardonne, que ma Fille soit persuadée que je n'ai d'autres vues que de faire son bonheur. Qui pourroit en douter, mon Pere, lui dit cette infortunée ? ai-je donc eu besoin, pour le croire, de vous voir abaissé au point de vous disculper devant une criminelle qui doit rougir de vous avoir manqué ? Ordonnez, j'obéirai ; soyez assûré que c'est moins la circonstance que le repentir de ma faute qui m'y oblige. Seche tes pleurs, mon enfant, interrompit Forville, qu'il ne soit plus question que du tour que nous donnerons à cette affaire, qui fait actuellement beaucoup de bruit : voici ce que j'imagine, & ce qui s'est passé.

Après

Après avoir inutilement cherché ma Fille dans la salle, & m'être informé de ce qu'elle étoit devenue, j'appris qu'elle étoit sortie avec un Masque, habillé en vieillard, suivi d'un autre homme. J'avois entendu quelqu'un nommer ce Masque Longueil; je ne pouvois comprendre cette aventure, quand, me faisant mener au Louvre, où le Comte devoit mettre pied-à-terre, je le trouvai arrivant de Berry. Je lui dis qu'on avoit abusé de son nom, & lui rendis ce qui se passoit; il m'offrit de me suivre dans la recherche de ma Fille. Je fus chez moi donner des ordres, je courus chez le Commandant en prendre pour avoir main-forte; j'envoyai chez le Chevalier, & je sus que lui & ses Domestiques étoient sortis avant la nuit, & n'étoient point rentrés. Je détachai du monde sur plusieurs routes; mais, instruit que vous aviez pris celle-ci, j'ai couru avec autant de diligence que j'ai pu. La vîtesse avec laquelle vous fuyiez, me fit perdre l'espoir de vous joindre; mais j'étois sûr de marcher sur vos traces, & de vous trouver dans le Pays étranger, où je n'aurois pas eu moins

de crédit qu'en France. Le hasard nous a fait rencontrer, dans le Village voisin, un enfant qui nous a assuré que vous étiez ici. Le Gouverneur est seul informé de la vérité de l'événement; il est mon Ami & me gardera le secret. Je n'ai pas voul que Madame de Forville restât chez elle je l'ai fait partir pour ma Terre, près Phaltzbourg; il faut que sa Fille s'y rende par une route écartée: on ne m'a point di qu'une femme ait accompagné le Chevalier, on m'a dit qu'il étoit avec quelqu'u enveloppé dans un manteau; au moyen de quoi je trouve à propos de prétexter, avec cet homme prétendu, une querelle qui aura pris naissance au bal. Je dirai en avoir eu quelque connoissance; je dirai que j'ai su que, ne voulant pas vous battre sur Terres de France, vous étiez allé tous deux en Suisse, y terminer le différend; que, par l'intérêt qui m'attache à vous, j'ai volé sur vos pas pour concilier l'affaire; que j'ai trouvé le Comte, qui, charmé de vous rendre un bon office, a bien voulu me servir de second; & que nous avons obtenu ordre d'employer la force en cas que les

instances devinssent insuffisantes. Les Paysans ni les Cavaliers n'ont point vu de Femme; ils ne savent autre chose, sinon qu'il est question d'arrêter le Chevalier; ils ne pourront rien dire. Quant au Maître de cette maison, qu'il pense ce qu'il voudra, peu nous importe; engageons-le cependant au secret, en lui donnant de l'or. Il est simple que le Chevalier, dont nous débiterons que l'ennemi a disparu, se soit défendu, nous assoupirons aisément les suites des blessures qu'il a faites, par le crédit de nos Amis; & quand nous aurons généreusement dédommagé ceux qui les ont reçues, peut-être n'aurons-nous pas besoin d'y recourir.

Je ne pus qu'applaudir aux soins du Vicomte, que je ne croyois pas capable de ce trait de force. Tout fut arrangé, mes assaillants se retirerent, Adélaïde reprit un peu de santé; nous nous préparâmes au départ. Forville & elle prirent ma petite voiture, le Comte & moi marchions à cheval à leurs côtés; le reste de nos gens suivoit, & ne faisoit plus qu'une même Troupe. Les conventions respectives fu-

rent exactement obſervées, le Vicomte ne prononça pas un mot ſévere, mon Rival & moi nous ne ſongeâmes qu'à nous vaincre par de bons procédés, & à entraîner le ſuffrage d'un Pere à qui j'étois forcé de céder.

Madame de Forville ne put modérer ſa joye en nous voyant arriver à ſon Château; l'accord qui régnoit entre nous, la douleur de ſa Fille, peut-être celle de ſon Mari, l'inquiétude de Longueil, mon déſeſpoir, lui firent répandre des larmes que nous nous empreſſâmes d'eſſuyer. Le Vicomte me laiſſa chez lui avec mon Rival, & fut à Strasbourg aſſoupir mon affaire: il revint peu de jours après, & nous apprit que tout étoit tranquille. Plus je voyois l'Epoux de votre Amie, *plus je* me trouvois inférieur à lui; je lui aurois cédé ſa conquête, ſi j'en avois eu la force, ſentant qu'il avoit plus d'élévation que moi, puiſqu'il étoit prêt à ſacrifier ſa paſſion, qui s'accroiſſoit chaque jour, au bonheur de ſon objet.

Je n'avois plus qu'un inſtant à reſter avec ce que j'adorois, je devois me rendre en

Flandres, où mon Régiment servoit sous le Comte de Saxe, devenu Maréchal de France, dans l'Armée que le Roi commandoit en personne. Nous nous promîmes, sur ce qu'il y a de plus sacré, que la volonté d'Adélaïde ne seroit point forcée; que, s'il se pouvoit, on attendroit encore mon retour avant de conclure; & que s'il arrivoit quelqu'événement contraire à mes desirs qui décidât le mariage du Comte, on ne feroit rien sans m'en informer. Je ne pouvois rien attendre de mieux dans la circonstance actuelle, je laissai mes intérêts entre les mains de Madame de Forville, & partis pour être témoin de cette savante Campagne, où Menin, Ypres & Furnes tomberent sous la puissance du Roi, & où ce Monarque se rendit maître de Fribourg, après avoir causé les plus cruelles allarmes à ses Sujets consternés, qui avoient craint pour une tête si chere, & qui, par des prieres arrosées de leurs pleurs, forcerent l'Eternel à leur accorder des jours d'où dépend la félicité des leurs.

J'avois entretenu une correspondance réglée avec Madame de Forville; depuis

près d'un mois, je n'en recevois plus de nouvelles, & je m'en inquiétois, quand on m'en apporta du Vicomte. Il m'écrivoit qu'il avoit appris que mon Frere se marioit; que, n'en voulant rien croire, il avoit fait des informations, qu'elles avoient confirmé le bruit public, & l'assuroient qu'il avoit épousé Mademoiselle de Fontaine-Bernard. Vous voyez, ajoutoit-il, qu'il n'y a plus rien à espérer de son côté; l'augmentation de revenu, qu'il vous a promise, n'est que verbale, & me paroît douteuse; sa Femme n'a pas de bien, conséquemment il ne pourra que difficilement vous tenir parole: quoi qu'il en soit, pour dégager la mienne, je vous préviens que dans trois jours Mr. de Longueil épouse ma fille. Si vous pouvez me voir sans chagrin, si vous estimez Madame de Forville, vous viendrez passer l'hyver ici; loin d'y être redoutable, vous êtes desiré: vous trouverez dans Longueil & moi, deux amis, &, dans nos femmes, des sentiments dont vous n'aurez pas lieu de vous plaindre.

Je fus anéanti en lisant ce fatal écrit; je ne concevois pas mon Frere: pourquoi ne

m'avoit pas fait part de son mariage, n'étoit-il plus maître de ses actions? craignoit-il ma censure, ou vouloit-il ne pas m'affliger? Ne devois-je pas l'être plus sensiblement, n'étant pas prévenu par lui? Le Vicomte me parloit trop positivement pour me permettre des espérances; dans l'instant où je réfléchissois sur mon malheur, Adélaïde étoit Madame de Longueil. Je répondis à son Mari, ne pouvant prendre sur moi de faire à Mr. de Forville la réponse que sa Lettre sembloit mériter; je lui disois:

Si je connoissois moins votre façon de penser, Monsieur, je vous dirois: jouissez du désespoir d'un malheureux, pour qui la vie devient un supplice; mais je sais que ma douleur peut troubler vos plaisirs, & ma sensibilité me le fait craindre. Vous connoissez ce que vaut votre Epouse; possédez long-temps ce précieux trésor: n'oubliez pas, dans ces entretiens où regne le sentiment, un homme qu'elle a cru digne d'elle; aimez-la comme moi, voilà les seuls desirs de mon cœur. L'effort que vous avez fait en souffrant ma

concurrence, mérite la victoire que vous remportez; la fortune semble la décider, non, vos qualités la déterminent. J'ai reçu la Lettre du Vicomte, qui produira sans doute l'effet qu'il en peut attendre, ma mort. Je n'irai point porter la tristesse au sein de vos amusements; je n'irai point m'exposer à de nouveaux chagrins; je vivrai loin de vous. Que votre respectable Epouse reçoive ici un éternel adieu, & vous, la certitude d'une amitié sincere.

J'appris, pour achever de me désespérer, que ma Belle-Sœur étoit morte de la petite-vérole, quinze jours après son mariage. Six mois plus tard, mon Frere, s'étant excédé à la chasse, périt d'une fluxion de poitrine, & me laissa, avec son titre, deux fois plus de fortune qu'il n'en falloit pour satisfaire l'avarice de Forville. Je lui écrivis cet événement, & ne lui traçai que ces mots : *L'année derniere vous refusâtes votre Fille à un homme à qui vous la donneriez aujourd'hui : barbare, n'étoit-il pas le même? Non, il n'avoit pas alors soixante mille livres de rente. Puissiez-vous ne pas*

vous repentir d'avoir empoisonné mes jours, & peut-être les siens!

Voilà, Mademoiselle, comment je connus, j'aimai, & je perdis la Comtesse. Depuis ce moment cruel je n'ai point eu de vrais plaisirs : des raisons m'ont engagé à me marier, je n'ai pu m'y déterminer; j'ai craint de rendre une femme malheureuse; j'en voudrois une sensible, je ne pourrois que la tromper. Depuis vingt ans je me suis tenu parole, &, quoique suffisamment guéri par l'âge & la réflexion, je ne me suis point rendu aux différentes sollicitations de Longueil, qui m'appelloit chez lui; j'ai toujours répondu qu'il devoit au contraire me chasser si j'y paroissois : fatigué sans doute de mon austérité, qu'il aura pris pour rudesse, il a cessé, depuis cinq ans, de me donner de ses nouvelles, & j'avoue qu'un stupide orgueil m'a empêché de lui en demander.

Je remerciai Mont-d'or de la marque de confiance qu'il m'avoit donnée; je le plaignis de n'avoir point fait le bonheur de sa Maîtresse; & le consolai, en l'assurant qu'elle n'avoit que lieu de se louer du



choix de son Pere. Dufour nous dit qu'elle avoit appris de la Comtesse les mêmes particularités qu'elle venoit d'entendre, & qu'à très-peu de chose près, elle les lui avoit rendues avec la même sincérité. Nous ne vous quittons plus, dit-elle à Mont-d'or; nous vous avons fui comme un basilic, vengez-vous, & faites-nous payer le plaisir de vous voir. Je crus que je ne pouvois mieux répondre à la confidence de mon nouvel Ami, qu'en levant le doute où il étoit que je ne fusse une Fille de la Comtesse, qui, pour des raisons qu'il ignoroit, avoit pris la fuite, & dont on lui avoit caché la naissance. Je le détrompai, lui peignis l'accident qui m'avoit livrée aux soins de son Amie, celui de mon enlévement, & ne lui fis point mystere du nom de Fierval ni de son amour.

Je ne vous souffrirai point ici, me dit-il, après m'avoir remercié de l'estime que je lui témoignois; vous ne me ravirez pas le plaisir de faire une chose agréable à la Comtesse, en vous offrant un appartement chez moi, plus décent que celui-ci : je ne connois point Fierval, mais j'ai beaucoup

vécu avec sa Mere, il n'improuvera pas mon zele; & je suis persuadé que Madame de Longueil m'en voudroit, si je ne vous y engageois pas. J'eus beau me défendre, prétexter qu'il me falloit un ordre, qu'il n'étoit pas convenable que je logeasse chez un garçon; je fus contrainte, pour ne pas me brouiller avec lui, d'accepter ses offres. Dès cet instant, son carrosse & ses gens furent à mes ordres. Il repandit que j'étois la Niece d'un de ses Amis, qui, venant d'essuyer une banqueroute terrible, avoit été obligé de se cacher pour mettre plus aisément des arrangements à ses affaires, & m'avoit envoyée en avant à Avignon, en cas qu'il ne pût terminer convenablement.

J'écrivis à la Comtesse & à Fierval la découverte que j'avois faite; il me répondit qu'il en étoit enchanté, & qu'il espéroit incessamment, en venant me prendre, marquer sa reconnoissance à Mont-d'or. Peu de jours après je trouvai, dans une Lettre de Madame de Longueil, un Billet pour mon aimable Hôte; je le fis prier de descendre chez moi. J'ai un présent à vous

faire, lui dis-je, mais je n'en veux faire qu'un aujourd'hui; choisissez, une Lettre de la Comtesse, ou son portrait à faire copier, car je me doute qu'elle vous le permettra. Ah! donnez-moi la Lettre, s'écria-t-il, sans balancer; son portrait est enchanteur, mais il est l'ouvrage du Peintre, & la Lettre est celui d'une femme que j'adore. Lisez donc, répondis-je, la voilà: il ouvrit en tremblant, & lut.

Mon ancien, mon aimable, mon cher Ami, vous ne m'avez donc point oubliée? Je vois, par les soins que vous prenez de ma Susanne, que vous ne vous vengez de l'auteur de vos peines, qu'en l'engageant à la reconnoissance; vous savez si ce sentiment me coûte en votre faveur. Depuis que Mr. de Longueil sait que vous protégez notre enfant, il vous aime presqu'autant que vous m'avez aimée; il avoit résolu de ne vous pardonner de sa vie votre silence obstiné, mais le moyen de vous en vouloir! vous êtes toujours le même. Susanne me mande qu'elle vous a rassuré sur les inquiétudes que vous donnoit ma destinée; bénissez le Ciel qui m'a fait naître la femme du monde la plus fortunée. Il existoit deux

hommes faits pour créer mon bonheur, Longueil & vous : mon Pere a déterminé mon choix ; vous connoissant également l'un & l'autre, je n'aurois pu le faire. Je compte que vous n'aurez plus de prétextes pour refuser mon mari, qui vous écrit un mot, & que vous viendrez nous voir avec votre Pupille ; je ne sais qui sera le mieux reçu de la Comtesse de

LONGUEIL.

Si vous ne craignez plus les charmes d'une femme de quarante ans, si vous me pardonnez d'avoir été plus heureux que vous, sans le mériter, vous vous rendrez, Monsieur, aux instances de votre Amie, & aux miennes.

Mont-d'or ne pouvoit modérer l'excès de sa joye : une Lettre de la Comtesse, s'écrioit-il ! une Lettre de cette femme charmante ! Après vingt ans peut-on écrire avec ce sentiment ? Elle est contente.... elle me le mande.... Eh bien, je suis heureux. Sans doute je les verrai, ces Epoux satisfaits de leur sort, je puiserai près d'eux des consolations qui me fuyent ; je mérite les tourments que j'ai soufferts, sans avoir eu la force

de me guérir : hâtons-nous de répondre, &, s'il peut, de partir. Mont-d'or courut à son cabinet; &, pendant que je faisois ma réponse, il prépara celle-ci, qu'il me remit ouverte.

Vous oublier, Madame, ah, quel terme! vous oublier, l'avez-vous cru possible? Le malheureux qui a touché le but d'où dépendoit sa félicité, sans l'avoir saisi, perd-il le souvenir de l'instant qui l'en approcha? Hélas! si cette essence immortelle qui m'anime, conserve dans l'autre vie l'idée des affections qui la remplirent pendant celle-ci, votre image sera éternelle. J'ai trouvé par hasard un trésor fait pour vous appartenir, fait pour être conservé par moi, Susanne; puisque vous me permettez de vous la ramener, je serai son guide. Le Ciel que vous attestez, toujours infaillible dans ses décrets, a prononcé en faveur de votre Epoux; il valoit mieux que moi : votre Pere ne doit point jouir de la gloire de son choix, les motifs de ses refus ne devoient pas attendre cette récompense. J'espere que votre aimable Fille sera contente de moi, elle me devient chere à trop

de titres pour lui laisser rien à desirer; elle attend avec impatience le moment où elle embrassera sa chere Comtesse, je n'en ai pas moins qu'elle; vous ne laisserez pas triste spectateur votre Ami,

LE MARQUIS DE ***.

P. S. *Une femme, telle que la vôtre, seroit redoutable à tout âge, si elle n'étoit en vos mains. Dites-moi, Monsieur, n'aimez-vous pas en Berry comme en Alsace? Assurément; le temps ne détruit que les goûts, l'amour ne le craint point, mais l'honneur lui impose des Loix. Je ne me plains point de la préférence que vous avez eue, j'aurois été désespéré que ni vous ni moi n'eussions obtenu Mademoiselle de Forville. Je ne vous verrai point aussi-tôt que je le desire.*

Je fis mettre nos Lettres à la Poste, & nous ne cessâmes plus de nous occuper du plaisir de revoir des Amis qui nous étoient aussi attachés. Fierval arriva, mais ce ne fut que pour nous apprendre que, se trouvant, par la retraite d'un de ses Camarades, le plus ancien Capitaine de son Régiment,

qui venoit de recevoir ordre de ſe rendre à Metz, il en commandoit les Eſcadrons, & ne pouvoit s'empêcher d'en conduire la marche. Je fus déſeſpérée de ce contre-temps, qui l'empêchoit de me ramener à Longueil; Mont-d'or s'offrit de ſe charger de moi.

Nous fûmes paſſer quelques jours à la Campagne, chez notre Ami, qui en avoit une charmante ſur les bords de la Sorgue; delà nous rendîmes nos hommages à cette fontaine célebre, où l'amoureux Pétrarque ſoupira pour la belle Laure des vers élégants; nous allâmes à Vaucluſe, y remarquer les différents accroiſſements de la ſource, qui mérite curioſité. Le jour indiqué pour le départ du Régiment de Fierval, décida le nôtre; mon Amant nous accompagna juſqu'auprès du *Saint-Eſprit*, dont il paſſa le pont, après nous avoir promis de nous rejoindre en Berry, auſſi-tôt qu'il auroit remis ſon Corps à ſa deſtination. Nous dînâmes enſemble à la Paludornier, Village de ſa Sainteté; ce qu'ont de plus touchant l'amour & l'amitié fut prodigué dans ce repas! Hélas! mon bonheur

heur étoit trop grand pour être durable. Fierval prit enfin la route de Languedoc, & nous celle de Dauphiné.

Mont-d'or eut pour moi des attentions dont je ne perdrai jamais la mémoire; il les eût continuées jusques chez mes Protecteurs, s'il ne fût tombé dangereusement malade à Moulins. Je détachai un de ses gens, en Poste, avertir le Comte de l'état de notre Ami, qui ne me permettoit pas de le livrer à lui-même, & me forçoit à séjourner. Longueil approuva ma conduite, & me manda que, si l'ordinaire prochain je ne lui donnois pas de meilleures nouvelles, il viendroit partager mes soins. Mont-d'or se trouva mieux, j'en instruisis mon Pere, il resta chez lui.

Pour l'intelligence de ce que je vais raconter, il faut savoir que le Chevalier de St. Alban n'avoit pu arracher de son cœur le trait fatal qui l'avoit blessé, qu'il n'avoit cessé de me persécuter que parce que l'occasion s'étoit refusée, qu'il étoit porteur de la Lettre de cachet que son Pere avoit autrefois obtenue contre moi, dont il lui avoit dit avoir sollicité la levée, &

qu'il m'aimoit encore à la fureur, si sa passion pouvoit être de l'amour. St. Alban, qui avoit des Espions à Avignon, fut informé de mon départ; &, ne doutant pas que mon mariage avec le Marquis ne se fît dans peu de temps, il résolut de l'empêcher, ou tout au moins de le retarder. Il étoit à Paris quand un homme, qu'il avoit attaché à ma suite, lui manda où j'étois; sur le champ il fut trouver un Exempt, à qui il communiqua l'ordre qu'il avoit de me faire arrêter, qui n'avoit pu, disoit-il, avoir son exécution, parce que j'avois disparu; il monta en chaise avec lui, & vint se cacher à Moulins, ne voulant pas employer la force, s'il pouvoit s'en dispenser.

Je prenois l'air un soir hors de la Ville avec Dufour, lorsque trois hommes nous aborderent; je suis fâché, me dit l'un d'eux, que mon devoir m'oblige à troubler votre promenade, & à vous arrêter de par le Roi: la résistance seroit vaine, nous sommes les plus forts. Je ne pus répondre un seul mot, mes genoux plierent sous moi, je perdis l'usage des sens: Dufour parla seule. Rien n'est si juste, dit-elle à l'Exempt, que d'o-

sir au pouvoir suprême, mais je sais que
ous êtes obligé de montrer votre ordre
orsque vous en êtes requis; puis-je le voir?
eut-être vous trompez-vous. Volontiers,
épondit-il? ma Gouvernante vit par sa
ate qu'il n'étoit pas nouveau; ses soins
e firent sortir de l'état de stupéfaction
ù j'étois. Il faut céder, Mademoiselle, &
e faire avec courage; Monsieur va rem-
lir sa charge, comptez que je ferai la mien-
e, & que votre captivité coûtera cher à
on auteur. Non, reprit l'Exempt, vous
erez des nôtres; quoique vous ne soyez
as comprise dans la Lettre que voici, j'ai
les instructions particulieres, & je dois
ne saisir de tout ce qui accompagne ma
Prisonniere: partons, je n'ai pas le temps
le dialoguer. Sur un signal qu'il donna à
in de ceux qui le suivoient, on fit avancer
ine chaise embusquée dans un taillis.

Quelque désesperée que fût Dufour de
ne pouvoir courir informer Mont-d'or de
ma situation, elle se consoloit de partager
mes peines: on me porta dans la voiture,
qui partit aussi-tôt. Je n'avois pas fait deux
lieues, que, mettant la tête à la portiere

pour voir si je ne découvrirois personne qui me secourût, je reconnus le Chevalier qui suivoit. Ah, malheureux, lui criai-je, voilà donc l'usage que tu fais de la vie que tu méritas de perdre ? Mes cris ne l'attendrirent ni ne l'irriterent ; il en avoit trop fait pour ne pas achever ; il m'aimoit trop pour ne pas légitimer ma fureur. Nous courûmes jour & nuit, & ne nous arrêtâmes qu'un moment à Montargis, où le Chevalier prit, en passant, Ferrand, Valet si digne de son Maître, qui y étoit resté pour une commission que je n'ai pas connue.

Arrivés à Ville-Juif, St. Alban se fit remettre l'ordre qu'il avoit confié à l'Exempt, le récompensa généreusement, & lui dit qu'il n'avoit plus besoin de lui ; qu'avant de me mettre au Couvent, il alloit me conduire chez une de ses Parentes, où il me laisseroit si je me comportois bien ; qu'au contraire, si je persistois dans ce qu'il appelloit ma mauvaise conduite, il rempliroit son premier dessein.

Cette prétendue Parente, chez qui on me descendit, étoit une de ces femmes qui font pour de l'argent tout ce qu'on exige

d'elles. Le Chevalier osa se présenter devant moi, & rejetter sur le compte de l'amour l'insulte qu'il me faisoit pour la seconde fois. Le succès ne lui paroissoit pas douteux, il étoit persuadé que dans quelques jours il triompheroit de ma haine; &, se croyant à l'abri des recherches dans un quartier aussi reculé que celui que nous occupions, il s'étoit résolu à la patience, lorsqu'une Lettre du Baron, à qui il avoit expédié un Courier, lui apprit qu'on étoit instruit de son opération, qu'il s'attireroit de fâcheuses affaires, qu'il les méritoit, qu'il n'avoit donné sa parole à Mr. de Longueil que parce qu'il ne l'avoit pas cru assez hardi pour lui en imposer; que cependant il feroit ce qu'il pourroit pour lui sauver la vie, puisqu'il étoit son Pere, mais rien de plus, pour prouver qu'il étoit homme d'honneur.

Dufour, qui me servoit de Trésorier, avoit employé quelques louis à corrompre un des gens du Chevalier, qui lui apprit ces particularités; elle lui avoit promis ma bourse entiere s'il pouvoit nous rendre la liberté, à laquelle il travailloit déjà quand

ſon Maître prit le parti de ſe réfugier avec moi en Hollande. Il faut me ſuivre, me dit-il, Mademoiſelle, & cela tout-à-l'heure ; on veut me faire de mauvaiſes chicanes, je n'entends point les affaires. Le traître avoit laiſſé ſon épée ſur une table, je m'en ſaiſis, & m'élançai ſur lui pour l'en percer. Oui, m'écriai-je, je partirai, mais tu reſteras expirant à mes pieds. J'étois tranſportée d'une fureur légitime qui augmentoit mes forces ; elles furent cependant inſuffiſantes, il me ſaiſit le bras, je ne pus le frapper : Dufour accourut au bruit, & ne me reconnoiſſant plus, au tranſport qui m'agitoit, crut que St. Alban avoit tenté le dernier outrage.

Je faiſois en vain retentir la maiſon de mes cris, perſonne ne les entendoit ; elle étoit ſituée à l'extrémité d'un Fauxbourg, & n'avoit de vue que ſur la campagne. On me remit vers le milieu de la nuit, avec ma triſte & fidelle Compagne, dans la même chaiſe qui m'avoit amené de Bourbonnois; on eut la précaution de faire le tour de Paris par les dehors, au-lieu de le traverſer; crainte de ſurpriſe en route, je fus gardée

à vue : ceux que mes larmes & mes prieres pouvoient intéresser à ma liberté, cessoient d'y penser lorsqu'on leur disoit que je ne marchois que par ordre du Souverain ; il ne me restoit plus d'espoir. Nous arrivâmes, avec la plus grande vîtesse, à Bruxelles, où mes Ravisseurs se livrerent au repos, dont ils avoient autant besoin que moi. Malgré les soins de Dufour, & du Laquais qu'elle avoit débauché, je ne pus ni m'échapper ni faire parvenir mes plaintes au Prince, généreux & juste, qui gouverne le Flamand, heureux sous ses Loix ; il fallut partir pour Anvers, que nous ne fîmes que traverser pour aller passer la Meuse à Willemstadt, & de là nous rendre à Amsterdam. Nous descendîmes à l'Etoile d'Orient ; déjà je me flattois d'y trouver des vengeurs dans le nombre des François qui y arrivent journellement, lorsque le Chevalier m'en fit sortir pour me loger du côté du Plantage, dans une maison qu'il avoit louée d'un Juif. Je ne communiquois avec personne, je ne savois pas un mot de la Langue Nationale ; quelle espérance me restoit-il de sortir d'esclavage, la Hollande étant de tous

les Pays de l'Europe, celui d'où il est le plus difficile de se sauver, si on est poursuivi, à cause de la grande quantité des canaux qui la fertilisent & l'enrichissent, ou des barrieres qui coupent les chemins pour y percevoir les droits? Je ne voyois le Chevalier qu'avec horreur; depuis un mois il me pressoit de l'épouser, & cela, disoit-il, pour moi, puisque décidément je ne sortirois de prison qu'après lui avoir donné la main. Je lui répondois ce que mon cœur, tantôt pénétré de chagrins & tantôt de colere, dictoit à ma bouche; & je l'assurois que je périrois de misere plutôt que de me donner à un homme aussi criminel. Mais, avant de rapporter l'événement qui me rendit maîtresse de moi-même, il convient d'apprendre ce qui se passoit en France.

Des Laboureurs, qui travailloient sur les bords de la chaussée de Moulins à Nevers dans l'instant de mon enlévement, jugerent, quoique de loin, de quoi il étoit question: leur journée finie, ils rentrerent chez eux, ils demeuroient dans un Fauxbourg, & raconterent à leur famille qu'ils

avoient vu deux femmes, dont l'une étoit jeune & habillée de couleur de rose, & l'autre d'un certain âge, se promener quelque temps avec tranquillité; que tout-à-coup trois hommes les avoient jointes, qui sans doute avoient voulu les forcer à les suivre, puisque la jeune personne s'étoit mise à crier après s'être laissé tomber dans les bras de sa Compagne; qu'une chaise de Poste qu'ils avoient vue entrer depuis plus de trois heures dans un petit bois voisin, en étoit sortie, qu'on y avoit fait monter les femmes, & que ces mêmes hommes, ayant pris des chevaux, étoient partis au galop avec la voiture. Ces bonnes gens détaillerent ce fait devant un Médecin qui venoit d'être appellé pour un de leurs Parents; ce Médecin étoit celui de Montd'or, chez qui il m'avoit vue tous les jours: il n'y avoit qu'un instant qu'il le quittoit, & il l'avoit laissé dans la plus tendre inquiétude de ce qui pouvoit m'être arrivé, ne me voyant point paroître. Le Docteur, que mes soins pour son malade avoient gagné, vola l'instruire de mon malheur; la maniere d'annoncer cette nouvelle à un

ami, tel que Mont-d'or, l'embarrassoit: il craignoit une rechûte; mais réfléchissant que dans certains cas le doute est plus cruel que la certitude, il résolut de lui parler sans détour. Monsieur, lui dit-il avec sang-froid, vous attendez demain la fievre, je vous la donne aujourd'hui; je ne crains point les crises violentes, je n'aime pas les maladies de langueur. On a enlevé, depuis quatre heures, Mademoiselle Susanne; trois hommes l'ont forcée de monter en voiture avec sa Femme-de-chambre, je n'en sais pas davantage: le nom du Ravisseur, le but de sa course, je l'ignore; le crime s'est commis sur la chaussée de Nevers.

Que m'apprenez-vous, ô Ciel! s'écria Mont-d'or, votre avis me fait descendre au tombeau ou me ressuscite, je sens une révolution terrible.... Je connois le malheureux, entraîné par une passion aveugle; c'est le Chevalier de St. Alban, qui a déjà tenté le même forfait, & que trois coups d'épée reçus n'ont pas assez puni. Que je suis à plaindre; hélas! comment me présenter devant nos Amis communs, chez qui

je la conduisois? Non, je jure de ne point paroître devant eux, & de ne point retourner chez moi que je n'aye retrouvé l'infortunée Susanne. Robert, c'étoit son Valet-de-chambre, prends la poste, & suis les traces du Ravisseur jusqu'à ce que tu le trouves; voilà ma bourse, pars, cours, vole, sers-toi de mon nom & de mon crédit, & sur-tout donne-moi des nouvelles. Robert nous suivit avec tant de chaleur que, malgré l'avance considérable que nous avions sur lui, il étoit prêt à nous joindre à Fontainebleau, lorsque son cheval s'abattit, & lui cassa la cuisse. Ce fidele Domestique du plus généreux des Maîtres, fut plus sensible à la douleur de ne pouvoir exécuter ses ordres qu'à celle de son mal; tel est l'avantage dont jouissent les bons Maîtres: ils sont adorés, ils sont servis pour eux & non pour leur argent; ils ont presque toujours de bons Serviteurs, parce qu'ils les méritent. Dans le même instant que Mont-d'or avoit détaché Robert, il avoit envoyé un Laquais à toutes jambes au Château de Longueil; il mandoit ce qui venoit d'arriver, & donnoit rendez-vous au

Comte, malgré ſon mauvais état, dans deux jours à Orléans.

Mr. de Longueil devint furieux; il ſe crut joué par le Baron, &, réſolu à un éclairciſſement déciſif, il fit ſeller ſes chevaux, & marcha toute la nuit. St. Alban, homme vrai & ſenſible au ſoupçon, ſe trouva cruellement agité; la nature lui parloit pour ſon Fils, l'honneur s'élevoit contre lui; mais prenant ſon parti : Comte, dit-il à Longueil, vous êtes offenſé, il s'agit de vous donner ſatisfaction; celle que je vous offre, eſt de vous rendre Suſanne, & de punir le Chevalier de maniere à faire un exemple. Je ne vous quitte plus, cherchons-le enſemble, il pourroit vous échapper, j'ai des droits reſpectés dans tout l'Univers, je veux moi-même me venger des chagrins dont il empoiſonne ma vieilleſſe.

St. Alban & Longueil ſe rendirent à Orléans, où ils trouverent Mont-d'or dans un aſſez mauvais état; mais le zele de l'amitié, le deſir de ſe rendre utile, le plaiſir de revoir le Comte, qui lui marquoit une reconnoiſſance infinie de ce qu'il faiſoit, étoient ſupérieurs à la chaleur qui le con-

moit : ils consulterent ce qu'ils avoient faire, & se déciderent à partir pour Paris, où ils prendroient des instructions ultérieures. Le Baron ne perdit point de temps, & fut au Bureau éclaircir le doute où il étoit que son Fils ne lui eût pas accusé juste sur le sort de la Lettre de cachet; il y vit qu'elle avoit encore son entier effet, & qu'on n'avoit fait nulle démarche pour en obtenir la Contre-Lettre: il revint faire part de sa triste découverte à ses Camarades de voyage, on ne s'appliqua plus qu'à savoir qui l'avoit mise en exécution. Cela n'étoit pas aisé; le Chevalier pouvoit s'être servi d'un Exempt ou autre Officier de Justice en Province, il y avoit même lieu de croire qu'il ne l'avoit pas choisi à Paris : cela n'empêcha pas de voir ceux qui sont chargés de pareilles commissions; on ne rencontra pas mon homme, il étoit en campagne. Paris étant le théâtre des grandes aventures, on résolut d'y laisser Mont-d'or, qui se rétablissoit, à l'affût du Chevalier, qui pourroit y reparoître; le Baron partit pour Calais, où il se doutoit que son Fils avoit pu aller

pour passer en Angleterre, & fit des informations sur toute la Côte; le Comte fut à Strasbourg, d'où il se porta avec le signalement de celui qu'il cherchoit à tous les passages du Rhin, pour découvrir s'il ne s'étoit pas retiré en Allemagne. Tout le monde sait avec quelle intelligente exactitude la Police de Paris est tenue; Montd'or intéressa son premier Magistrat, &, par ses ordres, il fit de scrupuleuses recherches; il envoya jusqu'à Lille, St. Martin, qu'il avoit fait son Intendant, & qui n'apprit rien de conséquent à cause de la grande quantité de Couriers qui passent journellement sur cette route. Mais pendant que ces honnêtes gens se donnoient tant de peines pour me retrouver, je n'épargnois rien pour me procurer la liberté de les rejoindre.

La Maison que j'occupois touchoit au mur du jardin d'un Juif de la Synagogue Portugaise, prodigieusement riche; je le voyois quelquefois s'y promener, &, l'ayant entendu chanter des paroles françoises, sans le moindre accent, je me tins assurée qu'il savoit ma Langue; j'en parlai à Dufour,

qui ordonna à son Confident de s'informer du nom & du caractere de notre voisin : le lendemain nous sûmes que S*** étoit officieux, galant, & brave. Voilà, dis-je, à ma Gouvernante, un homme sur qui nous devons jetter les yeux, il faut lui parler, ou lui écrire; la chose étoit également difficile, je trouvai cependant plus aisé d'écrire. La chambre de Dufour étoit plus près du mur de l'Hébreu que la mienne; ce fut par sa fenêtre que je résolus de jetter ce Billet, quand je le verrois seul.

Nous ne sommes plus dans ces temps malheureux, Monsieur, où le fanatisme étouffant la voix de la nature, les hommes devenoient ennemis jurés de quiconque professoit une Religion différente de la leur. Vous n'êtes point né pour de pareilles erreurs; vous chérissez l'humanité, vous êtes généreux, & je sais combien vous vous applaudissez de trouver une bonne action à faire. Celle qui vous parle est une infortunée, qu'un lâche Ravisseur a enlevée à des Amis qui pleurent sa perte; gardée avec un soin trop exact, je ne puis me procurer la liberté de retourner en

France : j'ai risqué cet Ecrit pour implorer votre secours ; s'il ne vous est pas possible de rien tenter en ma faveur, promettez-moi au moins de faire partir une Lettre que je vous remettrai.

Mon Billet écrit, je pris un des plombs de manche de ma robe, je l'attachai à une espece de fleche, qui n'étoit qu'un petit bâton, j'y fixai mon papier, & risquai de lancer ce trait à la premiere occasion. Elle ne se fit pas attendre : je vis S***, en robe-de-chambre, seul dans son parterre; je montai sur le bord de la fenêtre, mon bras eut assez de force & d'adresse pour remplir mon objet; mon paquet tomba à ses pieds. Le Portugais le ramassa, & lut avidement ce qu'il voyoit à son adresse : après un moment de réflexion, se doutant que le Billet venoit de la maison où je logeois, il y porta ses regards, & m'apperçut. Je lui fis entendre, par des gestes, que j'en étois l'auteur, les siens me parurent répondre à mes desirs : nous finîmes cette scene pantomime. J'étois dans une impatience singuliere de recevoir de ses nouvelles, quand

quand je le vis entrer le surlendemain avec notre Propriétaire, à qui il s'étoit plaint d'une fumée affreuse, que certains vents rabattoient sur lui, & qui l'incommodoit beaucoup; cet homme, suivi d'un Architecte, visita toutes ses cheminées : pendant leur examen, S*** monta rapidement à ma chambre, où il entra avec un sang-froid, qui me prouva qu'il étoit accoutumé aux aventures. St. Alban se fût bien passé de sa visite, il craignoit que ma beauté ne frappât le Portugais ; ce qu'il put faire de mieux pour l'éloigner, ce fut d'ordonner qu'on allumât du feu par-tout, afin qu'il distinguât plus aisément d'où venoit l'incommodité dont il se plaignoit. Le Juif que S*** avoit amené, paroissoit soumis devant lui ; je jugeai qu'il avoit une sorte de supériorité sur ceux de sa Nation. L'Architecte apperçut heureusement une crevasse dans le corps de la cheminée de la chambre où j'étois, & décida que c'étoit delà que partoit la fumée, par des raisons dont je ne me souviens point ; tout le monde se courba pour reconnoître ; le Chevalier aussi curieux que les autres, se

prosterna; S*** saisissant la seconde favorable, me donna réponse, sans que mon persécuteur s'en doutât. Son objet rempli, il me demanda pardon d'avoir troublé ma retraite, fit des politesses à St. Alban, & se retira. Dès que je fus seule avec Dufour, j'ouvris, & je lus:

Qui que vous soyez, Mademoiselle, comptez sur moi; je sais déjà plus que vous ne m'en avez appris. Vous êtes d'une Nation à qui je dois ce que je suis; vous êtes femme; que de titres pour m'intéresser! Faites-moi part de vos dernieres intentions ce soir; servez-vous du même moyen que vous employâtes avant-hier: quant à mes réponses, j'ignore comment je vous les ferai tenir, la circonstance me décidera. Ne vous étonnez de rien, que votre Femme-de-chambre reçoive mes Billets de toutes mains. Avec un surveillant tel que le vôtre, il faut être intelligent. Quand le moment de votre liberté sera déterminé, rien de plus aisé que de briser vos fers.

Je conçus les espérances les plus flatteuses; je me hâtai de répondre à S***, que je me livrois à ses soins, & que je ne lui

demandois que la possibilité d'arriver en France, où je me mettrois en lieu de sûreté, en attendant que la protection de mes Amis m'ôtât tout sujet de crainte : je lui détaillai l'abus que le Chevalier faisoit de l'autorité du Roi; enfin je lui appris tout ce qu'il devoit savoir, & l'engageai à me servir par les motifs les plus puissants pour un homme d'honneur.

St. Alban se mêloit de Médecine & de Chymie, il croyoit que la nature n'avoit point de secrets pour lui ; l'étude qu'il avoit faite des simples & des minéraux, ayant assuré plusieurs cures assez brillantes, il cherchoit par-tout à se procurer des Sujets. Je ne sais par quel hasard S*** fut instruit du plaisir qu'il trouvoit à médicamenter son prochain, mais il s'en servit adroitement. Un Matelot se trouva mal à notre porte; puis, tombant insensiblement dans des accès d'épilepsie, le Peuple l'entoura. Le Chevalier, alerte comme un jaloux, entendit du bruit, & regarda ce que c'étoit. L'occasion étoit trop belle pour la manquer, il descendit, & fit entrer le malade. Dufour qui se trouvoit là, & qui n'a-

voit pas l'aveuglement du prétendu ſavoir contre elle, s'apperçut que l'Epileptique n'étoit qu'un Comédien; celui-ci continuant ſon rôle, fit des geſtes hideux. Notre Docteur courut à une petite Pharmacie, qui ne le quittoit jamais : pendant ſon abſence, Dufour, prétendant que la fievre augmentoit, tâta le pouls du fourbe, qui lui gliſſa un ſecond billet. L'Eſculape revint, donna des potions, & fit reſpirer des fumigations, qui eurent le meilleur effet; car une demi-heure après le Matelot, qui n'étoit, comme on s'en eſt douté, qu'un homme aux ordres de S***, s'en fut radicalement guéri.

Mon officieux Voiſin me diſoit qu'il étoit perſuadé de la vérité de ce que je lui apprenois, qu'il étoit réſolu à ouvrir ma priſon, qu'il alloit tout préparer pour me rendre la liberté, & qu'il ne m'écriroit plus que pour m'inſtruire du moment qu'il auroit choiſi. Je crus que pour être plus à portée de ſeconder S * * *, il étoit indiſpenſable que j'euſſe au moins permiſſion de me promener dans la cour, & dans un petit jardin qui y tenoit; pour

l'obtenir, il falloit être moins févere; je me permis cette fupercherie, je parlai à St. Alban avec plus de douceur; il fe rendit à mes defirs.

Nous étions à table, quand deux hommes, fe difant Meffagers de l'Etat, & en portant les marques, frapperent à la porte; ils demanderent à parler au Chevalier, & lui dirent qu'ils venoient favoir combien il y avoit chez lui de Maîtres & de Domeftiques, pour régler ce qu'il devoit payer de capitation. St. Alban répondit qu'il étoit feul avec trois Valets & une Cuifiniere. Eft-ce exactement tout? lui dit un des gens; il eft dangereux d'en impofer, & je viens d'entrevoir une Dame & une autre Femme, que nous favons demeurer avec vous. Tout en dialoguant, il entra dans la falle à manger, & s'approchant de moi, un papier à la main: Madame, me dit-il, donnez-moi votre nom; puis voyant que nous étions feuls, parce que fon Camarade occupoit St. Alban dans l'anti-chambre: prenez cette Lettre, ajouta-t-il, elle n'a pas befoin de réponfe. J'entendis le Chevalier difputer avec fon

Huissier; le mien le joignit, ils éleverent la voix, & sortirent faisant des menaces, dont je me moquois de tout mon cœur. S*** ne m'écrivoit que ces deux mots:

Je me sers de tous moyens, & j'ai raison; ce stratagême ne vaut-il pas les autres? Belle Françoise, vous êtes libre ce soir. A minuit je fais mettre le feu à votre maison, que je viens d'acheter; quatre Pompiers, qui seront moi, mon Secretaire & deux hommes fideles, courront à vous, & vous recevront dans leurs bras. L'incendie commencera par l'aile opposée à la partie que vous occupez, toutes les avenues seront gardées par des gens appostés; votre persécuteur tombera lui-même en ma puissance, & je le remets en votre si vous l'exigez.

Je me retirai dans mon appartement à l'heure ordinaire, & j'attendis, avec plus d'inquiétude que je ne le croyois, le moment qui me rendroit à moi-même. L'amour de la liberté, le plaisir de revoir mes Amis, l'espoir de retrouver Fierval, avoient étouffé toute réflexion. Je ne pensois pas

que S *** pût exécuter si promptement une chose qui me paroissoit difficile, & je ne me pressois point de méditer; mais quand j'examinai que dans une heure je serois entre les mains d'un homme, généreux à la vérité, mais homme & jeune, je tremblai de l'espece de reconnoissance qu'il pourroit exiger. Moins mon libérateur m'avoit paru galant, plus je craignois qu'il n'eût rien osé risquer de peur de m'effrayer, & qu'il eût attendu à se déclarer lorsque je serois sans défense. J'étois rassurée par la différence de notre Loi, qui ne lui permettoit pas des vues légitimes sur moi, par la demi-confidence que je lui avois faite de mon état, qui lui en imposoit assez pour ne me pas faire d'indécentes propositions, & par la présence de Dufour. Je discutois le pour & le contre, je faisois une juste balance de mes sujets d'espoir & de crainte, quand j'apperçus les premieres étincelles.

Le feu avoit été allumé par des matieres combustibles, jettées dans les soupiraux des caves, & par des saucissons que des Couvreurs avoient fait entrer dans les gre-

niers. L'incendie commença avec fureur, & bientôt les flammes, sortant par tourbillons épouvantables, porterent l'allarme dans le Quartier, & la désolation dans le cœur de St. Alban. Les pompes sont admirablement bien servies à Amsterdam, elles arriverent dans le moment; le Chevalier montoit chez moi pour me faire gagner le canal, quand les quatre Pompiers s'offrirent de me porter; il avoit perdu la tête, il les laissa faire: deux me souleverent, deux autres prirent Dufour, & nous traversâmes la foule des travailleurs & des curieux, dans laquelle nous nous perdîmes.

S*** me fit faire un léger détour, & je me trouvai à la porte de son jardin, qui s'ouvrit: j'entrai chez lui, & j'y vis ce que l'Europe & l'Asie ont de plus rare. Ne soyez point inquiete, me dit-il, Mademoiselle, du ravage que fera le feu que j'ai allumé; quand on a de l'or, on est maître des éléments: j'ai commandé un assez grand nombre d'Ouvriers, pour qu'il soit incessamment éteint; le bien public & le mien particulier l'exigent, puisque je suis assez voisin pour avoir à craindre s'il

s'étendoit. Je ne vois pas, pourſuivit-il, pourquoi nous partirions tout-à-l'heure, la nuit eſt obſcure; vous la craignez peut-être, attendons l'aurore. Mr. de St. Alban ne vous ſoupçonne pas ici; quand même il vous y verroit, nous n'en exécuterions pas moins vos volontés, il ne ſeroit pas le plus fort; & je ſuis aſſez ennemi du crime, pour ne pas ſouffrir qu'on me propoſe d'en être de moitié : je ne vous rendrai point à lui, il ne vous enlevera pas une troiſieme fois; un homme tel que lui doit craindre le ſoleil, mais je veux qu'il éclaire mes actions. Un moment après il fit ſervir un *Médianoche*, compoſé de choſes exquiſes. Je le priai vainement de ne point différer notre départ, de peur que le Chevalier, prenant des précautions, ne nous arrêtât à quelque paſſage, & ne tentât quelque violence, qui l'expoſeroit à des dangers que je ne voulois pas qu'il courût pour moi. Soyez auſſi tranquille pour vous que je le ſuis, me répondit l'obligeant Portugais : il faudroit au Chevalier un ordre poſitif pour ralentir notre marche, il ne peut en obtenir un pendant la nuit; &

fût-il midi, nos Magiſtrats n'en accorderont point à un homme qui n'a nuls droits ſur vous dans le Territoire de la République, & qui peut-être n'oſeroit ſe nommer à eux. Nous monterons en voiture à cinq heures, & nous ſerons ſuffiſamment accompagnés jusqu'aux Frontieres de France, pour n'avoir rien à redouter.

Dufour ne ſe fatiguoit point d'examiner la richeſſe des ameublements de S***; je ne pouvois me laſſer de bénir le Ciel, qui me devenoit propice; les heures ſembloient diſparoître, celle du départ arriva. Mon Conducteur me fit entrer dans un chariot léger, attelé des deux *plus* fameux trotteurs du Pays : on ſait qu'ils ſont fort chers quand ils ont une certaine ſupériorité; ceux dont je parle étoient excellents. Six de ſes gens, montés ſur des anglois, marchoient en avant : nous traverſâmes une partie de cette ſuperbe Ville, dont je ne vis preſque rien, & en ſortîmes pour ſuivre le chemin d'Utrecht, laiſſant l'Amſtel à notre gauche.

Vous ne ſerez ſans doute pas fâchée, me dit alors S***, que je vous ramene

en France par un chemin plus long, il eſt vrai, mais beaucoup plus beau, & qui ne ſera point coupé par ces paſſages de rivieres que les Dames craignent, & que je vous faſſe voir pluſieurs Villes de cet Etat; j'aurois deſiré vous garder quelques jours dans la Capitale, pour vous faire convenir qu'elle eſt une des plus belles de l'Univers. Nous entrâmes à Utrecht, dont nous examinâmes les curioſités, & où nous fûmes reçus, par un Ami de S***, avec la plus grande urbanité. Ce Hollandois avoit une maiſon charmante ſur le canal qui conduit à Viane, il nous pria d'y aller dans un yacht, galamment décoré, qui lui appartenoit : nous y reſpirâmes deux jours l'air d'aiſance & de liberté, qu'on ne trouve que chez les Républicains. Notre voyage reſſembloit plutôt à une promenade qu'à une fuite; je commençois à perdre l'inquiétude qui m'avoit ſuivie juſques-là; mais je ne m'en étois pas totalement défait, & je preſſai S*** de nous éloigner. Ceſſez de m'y engager, me répondit-il; trop de précipitation vous raviroit le plaiſir de connoître ce que peut le travail, uni à l'art,

dans des lieux aussi ingrats que ceux-ci; vous ne vous persuaderiez pas des ressources immenses que produit le Commerce où la probité préside, je perdrois peut-être l'occasion de vous prouver que je sais accompagner mes Amis; je paroîtrois enfin un homme foible, si j'évitois le danger: cependant, si le desir de revoir votre Patrie suspend en vous tout autre sentiment, nous partirons demain pour Nimegue, où j'ai quelques affaires, de là nous irons à Liege. Vous êtes maître de mon sort, lui dis-je; ce n'est pas aujourd'hui que je dois improuver ce que vous ferez.

Dufour, qui avoit banni *tous sujets* de crainte, & qui me voyoit déjà dans les bras de ses Maîtres, me proposa de leur écrire, & de les prévenir de ce qui m'étoit arrivé d'heureux, après les avoir instruits de l'événement qui m'avoit empêchée de jouir de leurs bontés. J'approuvai son conseil, je détaillai à la Comtesse mon aventure avec netteté; j'y peignis St. Alban & Mont-d'or; le généreux S*** eut des éloges proportionnés au service rendu, & la fidelle Dufour ne fut pas oubliée. Ne vou-

lant rien avoir de caché pour mon nouvel Ami, je lui fis part de ma Lettre, pour lui prouver au moins qu'il n'obligeoit pas une ingrate. Il me pria de lui permettre de faire connoissance avec des gens respectables, entre les mains de qui il étoit décidé de me remettre, ne sachant point faire les choses à demi; il écrivit de la maniere la plus conforme à mes desirs.

Il fallut quitter son opulent Patriote, qui nous avoit fait une réception si honorable, & partir pour Nimegue, où S*** avoit un Correspondant, chez qui nous logeâmes. Par-tout où nous passions, je remarquois avec sensibilité qu'on rendoit hommage à mon Libérateur, pour ses vertus personnelles, & non pour ses trésors immenses, & je m'applaudissois de ma fortune. Promettez-moi, me dit-il en souriant, après que je fus un peu reposée, de recevoir passablement une femme de ma connoissance, qui se rendra incessamment ici. Je ne crains point de pieges de votre part, répondis-je de même; tout ce qui me vient de vous, ne peut être que bien reçu. Il sortit; une demi-heure après je vis

entrer une Marchande, ſuivie de trois Garçons de magaſin, qui portoient des piles d'étoffes, & qui les étalerent pour les faire valoir à mes yeux. Je ne ſavois, ou plutôt je ne voulois pas ſavoir ce que ſes ſoins ſignifioient, quand S*** entra, & me pria de lui parler à l'oreille. Il n'eſt pas queſtion, me dit-il tout bas, de refuſer ces étoffes, il faut choiſir ce qui vous convient, ou prendre la partie entiere, cela vaudra mieux; loin d'ici toute fauſſe délicateſſe, la mienne en ſouffriroit. Vous n'avez qu'une robe, point de linge, mille choſes vous manquent; je connois la fortune & l'amitié du Comte & de la Comteſſe de Longueil, ils me rendront exactement les avances que j'aurai faites; je ne veux pas qu'ils ayent lieu de m'en vouloir en vous voyant paroître indécemment : ce ſont donc vos anciens amis qui vous donnent ceci; car je ſais bien que vous ne voudriez pas les recevoir de moi. Je n'eus pas le temps de répondre. Ma chere Madame Dierkoop, dit-il à la Marchande, Mademoiſelle n'a pas le temps d'examiner vos pieces; comme elle ne connoît ni la valeur

des marchandises, ni celle des monnoies du Pays, j'ai l'honneur de régler ses comptes. Elle choisira à tête reposée, vous n'aurez qu'à envoyer demain chercher le payement de ce qu'elle aura pris : la Dame satisfaite, offrit tout son magasin, & se retira.

Voilà donc encore un de vos stratagêmes, homme fécond en manieres d'offrir ? J'ai reçu vos billets, mais je n'aurois point accepté ce que vous me forcez de prendre, si je ne savois que la Comtesse acquittera ce que vous payez pour moi; je dois ménager des Amis aussi généreux, je reconnoîtrois mal leurs bontés si j'en abusois; je prendrai donc seulement deux robes. Vous en garderez au moins six, interrompit S***; voulez-vous que la Marchande me reproche de lui avoir donné des soins pour une misere ? Ne parlons plus de cela, & corrigeons, avant de partir, une erreur que je me rappelle. Quand nous avons écrit en Berry, vous n'avez point donné d'adresse pour vos réponses, vous avez simplement indiqué Paris; vos Amis vous y feront peut-être chercher long-temps

ſans ſuccès; que cette faute nous procure le plaiſir de leur apprendre que vous êtes hors de toute crainte, & que votre ſanté n'eſt point altérée de vos chagrins. Je convins de ma négligence; j'écrivis à ma Mere, & lui marquai que nous deſcendrions, rue de Tournon, à l'Hôtel d'Entragues. De Maeſtricht nous allâmes à Liege, où S*** voulut que je fiſſe employer les étoffes que j'avois choiſies; il avoit des Amis dans cette Ville, ils s'empreſſerent de m'y amuſer. Nous fîmes la partie de voir Spa, où je trouvai la meilleure compagnie, & me perſuadai que l'abſence de tout chagrin, la gayeté, les plaiſirs champêtres, font plus de cures que les eaux qu'on y boit.

Je n'ai point connu d'homme moins preſſé que mon Portugais, de ſe délivrer de la conduite d'une femme; je lui en parlai, & lui fis quelques plaiſanteries ſur la lenteur de notre route. Hélas! me répondit-il, ne m'enviez pas le ſeul bonheur dont mon ame ſe ſoit remplie; me forceriez-vous à ſortir de mon caractere & à me plaindre de vous? Fierval, le plus heureux

des hommes, eſt aimé ; St. Alban, le plus criminel, s'eſt raſſaſſié trop long-temps d'une vue qui n'eſt pas faite pour un traître ; & moi, qui, depuis vingt ans, cherche à jouir, je ne pourrois dire, au moins j'ai vécu quelques jours. Oui, Mademoiſelle, quoique vous puiſſiez juger de moi, quoique j'emprunte aujourd'hui le langage de la paſſion, que je vous jure ſur ce qui eſt de plus reſpectable que je vous aime, je ne ſuis point votre Amant : ceci vous paroît un paradoxe, je vais m'expliquer. Je ne vous ai point vue ſans éprouver un trouble nouveau ; je ne vous connoiſſois point encore, il m'étoit permis de donner carriere à mon imagination : mes idées ſe préſentant en foule, ne m'offrirent que des images agréables ; mais bientôt cette menſongere félicité fit place à un bonheur plus ſolide, celui de vous ſervir. Vous m'apprîtes qu'un homme aimable avoit trouvé le ſecret de vous plaire ; je vis que votre cœur étoit en proye aux paſſions oppoſées, l'amour & la haine. Fierval, fait pour réunir vos affections, jouit de ſa fortune ; St. Alban, né pour être déteſté,

remplit ſon deſtin : il ne me reſtoit qu'une place intermédiaire entre ces extrêmes, elle eſt remplie; Mont-d'or eſt votre Ami : quel titre peut donc m'être réſervé ? comment votre jeune cœur pourra-t-il ſuffire à acquitter les dettes de l'amour & de l'amitié ? Il lui reſte un ſentiment froid, ſtérile, inanimé; la reconnoiſſance : en feriez-vous mon triſte partage ? Je n'en veux point. Les foibles marques de ma généroſité ne ſont point des dons que je vous fais, je prétends être payé, & gagner beaucoup ; je veux que vous me mettiez au nombre de vos Amis. Ce n'eſt pas tout, je ſuis jaloux ; car il faut connoître mes caprices : que le Comte de Longueil ſoit un ſecond Pere, à qui vous deviez plus qu'à celui qui vous donna la vie, je l'approuve ; que Fierval ſoit l'heureux Tyran qui vous tienne aſſervie ſous ſes loix, je le vois ſans envie; mais que le fortuné Mont-d'or, qui, pour avoir fait beaucoup, n'eût peut-être pas tenté ce que j'aurois exécuté, & qui d'ailleurs étoit animé par le deſir de plaire à ſon ancienne Maîtreſſe, jouiſſe ſans partage de votre amitié, c'eſt

ce que je ne puis ſouffrir; c'eſt lui que je regarde comme un Rival que je veux chercher en France, c'eſt lui que je veux combattre, c'eſt lui que je veux vaincre. Ah! qu'il eſſaye, qu'il invente des moyens de vous prouver un attachement plus ſolide que le mien, il apprendra bientôt que cet art fut fait pour moi. Suſanne, vous ſaurez un jour, lorſque votre ame aura longtemps joui, qu'il eſt encore une félicité ſupérieure à celle qui aura fait le charme de votre jeuneſſe; vous voudrez avoir un Ami, pour en faire le dépoſitaire de vos plaiſirs paſſés, de vos chagrins; car qui peut en être exempt? de vos ſecrets. Plus faite que toute autre pour ne point trouver d'obſtacles, vous ne manquerez pas de Confidents, de gens intéreſſés à vous écouter ou à vous conſoler; il vous manquera toujours un homme qui n'aime de vous que vous-même; & cet homme eſt moi. Je me ſuis apperçu avec douleur, mais ſans en être ſurpris, que vous me craigniez; ne vous étant pas connu, vous ne voyez en moi que ma jeuneſſe, & ne ſavez pas que j'ai plus vu de choſes, plus éprouvé

de malheurs, que vingt de mes Concitoyens dans le cours de la plus longue vie. Soyez tranquille, vous êtes avec un Frere, vous me permettrez ce terme ; votre premier Billet m'aſſure que vous êtes auſſi éloignée que moi de l'intolérance. Vivez donc avec la plus grande ſécurité, & ſecouez le préjugé honteux qu'on reſpire dans certaines Contrées contre les Sectateurs de ma Loi.

Non, mon généreux Ami, vous n'aurez point lieu de vous plaindre du rang que je vous deſtine, répondis-je à l'honnête S***, ne ſoyez jaloux de perſonne; &, ſans diminuer le prix des ſervices que Mont-d'or m'a rendus, & de ceux qu'il ſe promettoit de me rendre, croyez que je dois aux vôtres une préférence diſtinguée. J'accepte avec grand plaiſir l'offre que vous me faites d'une amitié durable; ſans avoir comme vous une expérience conſommée, je n'ai pas tardé à connoître combien je ſerois heureuſe de la mériter; vous ſeul pourriez courir les riſques de proſtituer un bien précieux, ſi vous ne l'aviez préſenté à une Fille éclairée par la plus ſoigneuſe éducation. Mais ſi vous m'accordez plus

que de l'estime, comment me croyez-vous soumise à ces grossieres erreurs qui offensent l'Auteur de la nature dans son plus parfait ouvrage? Hélas! mon cher S***, si le Dieu de vos Peres & des miens a cessé de répandre sur vous des bénédictions qu'il a prodiguées aux enfants d'une nouvelle adoption, je dois vous plaindre, & non vous mépriser, encore moins vous haïr. Votre ignorance n'est-elle pas pour vous une tache originelle, qu'une longue suite d'Aïeux vous a transmise? Insultons-nous au malheureux, qui, dans notre Loi, n'a pu être régénéré dans les eaux salutaires du Baptême? Prosternée en esprit aux pieds du Trône redoutable de l'Eternel, je prierai pour vous, j'intéresserai sa miséricorde, sa clémence; ce Dieu bon, caractere qui fait sa plus sublime essence, verra mes larmes, entendra mes gémissements; &, ne méconnoissant pas en vous l'ouvrage de sa toute-puissance, il permettra qu'à la pratique des vertus morales, vous joigniez celle des vertus chrétiennes.

Si les Convertisseurs employoient comme vous la douceur du raisonnement, in-

terrompit mon Ami, leurs moiſſons évangéliques ſeroient plus abondantes ; ils auroient autant de Proſélytes que d'Auditeurs ; & moi-même, peut-être, ne tarderois-je pas à devenir Néophyte : mais, vous le ſavez, le cœur de l'homme s'irrite contre le mépris & les menaces, la perſuaſion ſeule y trouve un facile accès.

Nous aurions pouſſé plus loin notre converſation, ſans la chûte imprévue d'un agréable François qui vint nous demander à dîner. Eh! bon jour, dit-il en entrant à S* * *, mon cher Abraham ; j'ai fait un pari ce matin d'avoir une affaire aujourd'hui, & je crois que *c'eſt* avec toi. Qu'eſt devenue notre ancienne amitié ? as-tu perdu de vue ces parties délicieuſes que nous avons faites enſemble à Paris, où, chacun mettant du ſien, tout devenoit commun ? Je vois que tu as repris le goût du terroir ; tu ſens le Hollandois une lieue à la ronde ; tu veux jouir ſeul. J'apprends dans l'inſtant, d'un de mes Amis, que tu es ici *incognitò* depuis deux jours, avec la plus jolie Femme de l'Europe ; je ſuis étonné de cette réſerve : on me dit qu'elle eſt Fran-

çoiſe, j'en ſuis enchanté; on m'aſſure qu'elle ne voit perſonne, & je dis, je la verrai. Ne prétends pas cauſe d'ignorance ſur mon exiſtence à Spa, je vis hier ton Secretaire, à qui je demandai ce qu'il faiſoit ici, & qui m'a répondu qu'il ne ſe portoit pas bien; il t'aura ſans doute appris qu'il m'a rencontré. Point du tout, répondit S***; & je lui en veux de ne m'avoir pas prévenu: je vous aurois fait prier de paſſer chez moi pour vous engager à ne m'amener perſonne, parce que Mademoiſelle ne ſe ſoucie pas de faire des viſites qui conſommeroient en pur cérémonial le temps que nous voulons conſacrer au plaiſir. Ah! voilà qui eſt parler, interrompit le Marquis de Boisroſier, tu veux donc t'amuſer, & cela en petit comité, tu as raiſon; je reviens auſſi de ces cohues aſſommantes, d'où on ſort la tête pleine de bruit & vuide de ſenſations agréables.... Mais ma belle Patriote ne daigne pas nous honorer d'un mot? ſuis-je trop fou ou trop ſage pour elle; tu ſais que je ſuis un Caméléon; dis-moi, quelle forme dois-je prendre pour être ſouffert? Eh, gardez la vô-

tre, Marquis, répondit Abraham, les caracteres forcés ne sont pas soutenables: Mademoiselle connoît peu, ou je me trompe, ces folies, qui font courir certaines femmes après un homme à la mode; donnez-lui un essai de vos sublimes talens. Quoi, poursuivit l'Etourdi, une Françoise ne connoîtroit pas ces airs mystérieux, ces tons variés, ces termes inintelligibles, ces riens merveilleux qui font le brillant de la conversation? elle est donc née au fond d'une triste Province? En ce cas je distingue: les modes & les heureuses découvertes arrivent tard dans les Pays éloignés de la Capitale; quelquefois même *elles* n'y percent jamais. Malheur à tout être qui respire sous cette Zone malfaisante: point de salut pour qui ne vit point à Paris; voilà ma religion.

J'aime par fois les digressions, elles reposent & donnent le temps de prendre haleine, mais il n'en est pas question ici: mettons les instants à profit; tu ne fais que passer, & je pars dans deux jours pour joindre mon Régiment à Metz; jure-moi, sur le Talmud, de venir souper

chez moi; & je te fais ferment, fur la derniere Brochure qui vient de paroître, de n'avoir pour convives que ceux que tu nommeras. Pourrois-je favoir le nom du Corps dans lequel vous fervez, Monfieur, demandai-je au Marquis, avec plus d'empressement que je ne croyois? Dans * * *, me répondit-il, en remarquant mon embarras, & fixant infolemment fes regards fur moi. Ah, ceci eft fort plaifant, voilà une fcene excellente. Mademoifelle affurément a parmi nous quelqu'un avec qui elle n'eft pas mal; examinons. Primò, ce n'eft pas moi, à moins que mon étoile ne l'ait décidée depuis un moment : ce ne peut être le volage d'Oricour; feroit-ce le maniéré Surville, ou le précieux Méridor? Non; qui donc? Ah! il me refte encore le trifte Fierval, qui adore une petite Fille qui le fera enfermer ou tuer, s'il n'y prend garde; & Baumont, qui dit à toute la terre qu'il aime une beauté raviffante, & que toute la terre ne croit point. Vous ne me paroiffez pas jaloux, continua-t-il, mon cher S***, puifqu'on ne fe donne pas trop la peine de cacher des fentiments

qui ne vous font pas infiniment honneur. Qui m'en font beaucoup, interrompit mon Ami. Avez-vous donc oublié, puiſqu'il faut ſe rappeller nos anciennes époques, que la franchiſe & la vérité ſont mes divinités favorites ? comment pourrois-je donc m'offenſer d'un ſentiment qui m'auroit affecté, ſi on m'en avoit fait myſtere? Mademoiſelle a de l'amour pour un de vos Camarades, & n'a pour moi que de l'amitié. Je ne révélerois pas ſon ſecret, ſi elle ne l'avoit découvert, & ſi vous ne pouviez nous être utile; mais je ſais que vous dépouillez quand il vous plaît ces légéretés qui vous ſont étrangeres, & que l'on trouve en vous un homme ſolide quand vous vous croyez permis de le devenir. Oui, mon Ami, nous dit le Marquis, lorſqu'il n'eſt queſtion que d'amuſer des femmes oiſeuſes, & d'occuper des nigauds, je fais tout ce qui me vient dans la tête; mais quand il s'agit de me rendre néceſſaire, j'écoute, je parle peu, j'exécute. Si Mademoiſelle veut m'honorer de ſa confiance, que mon début ſemble peut-être ne pas mériter, elle n'aura pas lieu de

s'en repentir. Je n'ai d'autre parti à prendre que celui que me dictera Mr. S***, lui répondis-je : je ne vous connois point assez pour vous engager à prendre intérêt à ce qui me regarde ; cependant si notre Ami commun compte assez sur votre zele, il peut le mettre à l'épreuve.

Mon aimable Portugais, prenant la parole, dit au Marquis : je ne commencerai point par une mauvaise querelle ; je vous dirai, sans vous gronder, que vous voyez la tendre Susanne, l'Eleve de la Comtesse de Longueil, l'Amante de Fierval. Cet homme sensible doit être dans la plus cruelle inquiétude ; il ne sait pas que le Chevalier de St. Alban, qui tomba sous ses coups en Berry, lorsqu'il tentoit de lui ravir ce qui fait son bonheur, lui a enlevé une seconde fois sa Maîtresse qui venoit le rejoindre ; il n'est pas instruit du hasard qui m'a rendu dépositaire d'un bien aussi précieux ; il ignore ce qui s'est passé depuis son arrivée à Metz, on lui aura caché son infortune.... C'est vous-mêmes qui n'êtes au fait de rien, nous dit Boisrosier ; je vais vous apprendre ce que je sais, heureux si Mademoisellle

me pardonne mon étourderie en faveur des nouvelles que je lui donnerai.

Fierval eſt diſcret, & ne nous a jamais parlé de ſa Maîtreſſe que le moins qu'il a pu. Nous n'en avons pas moins ſu ſa rencontre avec St. Alban, ſa fuite à Avignon, les mouvements qu'on s'eſt donnés de part & d'autre, & les oppoſitions de ſa Mere à ſon mariage. Lorſqu'il revenoit du Comtat, il traverſa mon Quartier, que je faiſois replier pour me rendre à N***, où l'aſſemblée étoit indiquée. Fierval prit le commandement; nous vécûmes avec plus d'intimité que jamais pendant la route, ſans cependant qu'il fût queſtion de ſon amour. Sur la fin de notre marche, je le trouvai ſombre, rêveur, triſte; je ne pouvois en rien tirer : à force de l'exciter, il me dit : tu es heureux de ne pas connoître l'amour, il fait mes plus cheres délices, il fait mes tourments. Je ne le preſſai plus: je voyois que ce qui eſt mortel aux autres, lui devenoit ſalutaire; j'étois forcé de le livrer à lui-même, il fuyoit la ſociété. Arrivés à Metz, il ſollicita un congé pour terminer des affaires importantes; il l'ob-

tint. Il alloit partir, & j'étois avec lui, quand le Comte de Longueil entra ſans ſe faire annoncer. Fierval pâlit; puis ſautant au cou de ſon Ami, ne penſant plus à moi: ah, Monſieur, s'écria-t-il, votre amitié vient-elle me préparer au plus cruel revers? un ſecret preſſentiment m'annonce le plus grand des malheurs. Vous ne répondez point.... Suſanne n'eſt plus. Hélas! ſoyez tranquille, mon ſilence n'eſt que prudent. Je me retire, dis-je alors à Fierval, je ſens que je ſuis de trop; non, reſtez, reprit votre Amant, m'arrêtant par le bras, vous en avez trop vu pour ne pas entendre le reſte. Le Comte, croyant qu'il pouvoit parler devant moi, le fit en ces termes:

Vous laiſsâtes notre chere Fille entre les mains de Mont-d'or, qui s'étoit chargé de la conduire chez moi, & qui avoit pour elle des ſoins qui peuvent égaler les miens; leur route paroiſſoit heureuſe, quand tout-à-coup cet Ami eſt tombé dangereuſement malade à Moulins. Votre Amante le quittoit peu, & lui prouvoit, par des attentions, combien elle lui étoit attachée: ſol-

licitée de changer d'air, & de se distraire, elle fut se promener avec Dufour sur le grand chemin, où St. Alban, embusqué avec des gens de son espece, l'ont enlevée sans résistance. Mont-d'or est venu me joindre, malgré son état; j'ai couru chez le Baron, lui demander justice de l'attentat de son Fils; il en est indigné, & s'est uni à nous pour le poursuivre. Nous avons remué ciel & terre sans rien découvrir; le Pere de votre Rival est allé sur la Côte de Picardie, d'où peut-être poussera-t-il jusques en Angleterre, où il croit le Chevalier : je suis venu pour faire mes informations le long du Rhin. Mont-d'or, après avoir envoyé un homme à lui sur la route de Hollande, est resté à Paris, espérant y trouver des lumieres sur l'existence du Ravisseur, & peut-être lui-même. Ce qui nous affecte le plus, c'est la douleur profonde de la Comtesse, qui semble avoir perdu tout espoir de posséder encore l'objet de ses plaisirs : &, à vous parler vrai, Marquis, quoique je fasse meilleure contenance, je ne m'en flatte pas plus. Il nous est cependant venu différents avis que nous ne pou-

vons ſuivre à la fois, mais que nous ne négligerons pas; les uns nous apprenent qu'on a vu, à Geneve, les gens que nous cherchons; d'autres, qu'ils ſe ſont embarqués à Breſt : il eſt certain que le Chevalier a paſſé à Paris; & nous ſommes plus tentés de croire le dernier Bulletin, qui nous aſſure qu'on l'a rencontré à Amſterdam. Je me plais à cette aſſertion; & ſi mes recherches ne réuſſiſſent pas, je rentrerai en France par la voye de la Hollande, où je ferai de nouvelles enquêtes. Je vous ſomme, au nom de notre amitié, de nous laiſſer faire, de remettre à nos ſoins celui de votre vengeance, & de partir pour ma Terre, où Madame de Longueil vous attend pour la conſoler.

Fierval n'étoit plus maître de lui, différents mouvements agitoient ſon ame; l'amour, la reconnoiſſance, l'amitié, la haine, la fureur, lui livroient des combats tour-à-tour. Oui, dit-il, mon cher Comte, je ſervirai mieux Suſanne en lui conſervant une tendre Mere, qu'en parcourant divers climats; allez, puiſque votre tendreſſe ne connoît rien qui l'arrête, quel

que ſoit le ſuccès de vos travaux, ſoyez perſuadé qu'une éternelle reconnoiſſance m'attache à un auſſi généreux Protecteur. Je pars pour Longueil, j'y reſterai juſqu'à votre retour; &, dévorant mes ennuis, je ne négligerai rien de ce qui pourra calmer ceux de votre illuſtre Epouſe. Le Comte l'embraſſa, lui promit des nouvelles fréquentes, & remonta dans ſa chaiſe. Fierval & moi fîmes préparer les nôtres, & nous nous quittâmes; moi, pour venir ici, lui, pour ſe rendre en Berry.

Ce que Boiſroſier venoit de nous apprendre, nous fit le plus grand plaiſir, & me pénétra des obligations que *je devois* à mes fideles Amis. Eh bien, me dit Abraham, quelques jours plus tard, je n'aurois pas eu le bonheur de vous être utile; car en calculant le temps que le Marquis a paſſé ici, avec celui de la converſation de Metz, Mr. de Longueil ne doit pas tarder à ſe rendre en Hollande; avec le zele qui l'anime, & l'intelligence qu'il a, il vous auroit découverte, & le triſte *S**** n'eût eu que la déſolation de ſavoir qu'il s'étoit fait une bonne action à ſa porte ſans y avoir

eu part. Vous ferez déformais contente de moi, je ne m'oppofe plus à votre impatience : courons à Paris y trouver Mont-d'Or; rendons la vie à tous ceux qui vous aiment.

Le lendemain je foupai chez le Marquis; il ne voulut jamais nous difpenfer de la parole que nous lui avions donnée; je le vis, avec le plus grand étonnement, prudent, difcret, aimable, ce n'étoit plus l'homme de la veille; je reconnus combien celui qui vife aux prétentions, fe donne de foins pour être ridicule : il m'avoua qu'il feroit toujours décent & fenfé, s'il trouvoit des femmes qui puffent foutenir ce ton. Nous le quittâmes charmés de l'avoir rencontré, & revînmes à Liege, où je trouvai prêt ce que mes Couturieres m'avoient promis pour mon retour. Nous partîmes pour Bruxelles; je n'y entrai plus en efclave, mais en maîtreffe de mes actions : S***, auffi ardent que mes anciens Amis à venger mon injure, me laiffa pour faire des perquifitions contre mon Raviffeur; à force de mouvements, de peines & d'argent, il parvint à favoir que St. Al-

ban avoit repassé environ huit jours après ma fuite; qu'on l'avoit vu en très-mauvais équipage, & qu'il avoit disparu sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. Cette nouvelle, quoique peu détaillée, nous prouvoit cependant que nous n'avions rien à craindre de lui, & nous donnoit lieu de croire que le feu avoit consumé ses effets, que peut-être même n'avoit-il pas eu le temps de sauver son argent; & que, conséquemment obligé, pour subsister, de recourir à la clémence d'un Pere irrité, il ne seroit plus en état de tenter de nouveaux outrages.

Je m'attachois chaque jour plus tendrement à mon Portugais, à qui je découvrois des qualités; je me faisois un plaisir de le présenter à des Amis qui sauroient lui rendre justice; je ne pensois plus à précipiter ma course, je craignois que son terme ne me fît perdre S***, de qui les affaires devoient souffrir pendant son absence, quand il me dit: Susanne, il faut partir, vous préparer à revoir dans peu ce que vous avez de plus cher, & moi, à m'en éloigner; mais, si vous me le permettez, nous nous verrons quelquefois. Je lui répondis

de maniere à calmer les chagrins que l'idée de séparation sembloit faire naître; nous quittâmes la Flandre, nous arrivâmes enfin aux frontieres de France.

Nous entrions à M***, & ne voulions que traverser cette Ville sans arrêter, mais un incident en produisit un second. Un monde étonnant étoit assemblé; je demandai ce qui causoit cette réunion : on me répondit qu'on attendoit un criminel qui alloit passer, & qui méritoit curiosité. C'étoit un homme que les Magistrats venoient de condamner à un bannissement perpétuel, pour avoir été surpris, disant deux mots à la femme de son voisin, qui, aussi stupide que les Juges de sa Partie, étoit venu révéler sa turpitude. Le coupable devoit faire amende honorable avec tout le cérémonial usité en pareil cas; en effet, il parut pour étaler dans les rues l'ineptie des Echevins qui l'avoient jugé; car les rieurs étoient de son côté: lui-même rioit comme un fou, & le Peuple le suivoit à grands flots, faisant mille plaisanteries sur son aventure. Belle législation! s'écria S***; l'adultere, considéré sous ses

vraies faces, eſt le crime qui trouble le plus invinciblement l'ordre ſocial; il méritoit la mort chez les anciens Peuples, & pluſieurs modernes la décernent encore. Comme erreur, foibleſſe ou galanterie, il mérite indulgence, ou, tout au moins le voile du ſilence: une demi punition ne produit qu'un effet contraire au bien public; elle n'effraye perſonne, & perſuade que le crime, jadis capital, n'eſt plus qu'une miſere. Je ne ſais dans quelle claſſe d'hommes on cherchera des citadins, pour cette Ville, exempts de vices; mais je crois que, ſi on veut la purger de tous ceux qui en ſont imbus, il faut émigrer l'ancienne population: on prétend avoir fait un exemple; je parie que ce ſoir il eſt tourné en ridicule aux dépens de plus d'un Mari.

Nos réflexions finies, la multitude diſperſée, nous pourſuivions, quand nous entendîmes crier, arrête, arrête. Abraham met la tête à la portiere, & voit un jeune homme ſuivi d'une jolie femme, qui lui fait ſigne de l'attendre. Que nous veut-on, me dit-il? Je regarde, & je reconnois Nartel, que j'avois vu ſouvent à Lon-

gueil, & la charmante Sombreville, ma meilleure Amie; je descends, & me trouve dans les bras de la sensible Flore, nom que nous lui avions donné dans notre société. Nartel me dit, & à mon Ami, les choses les plus agréables, & nous pria de ne pas lui refuser un instant, ayant un détail important à me confier. Non, répondis-je, je ne vous quitterai point tant que je me croirai nécessaire; vous m'aurez tant que vous voudrez, quel que soit mon empressement de revoir la Patrie qu'il me semble que vous fuyez. Nous fîmes remiser notre chaise, & nous entrâmes dans leur Auberge.

Eh bien, ma chere Flore, lui dis-je, en la serrant dans mes bras avec les transports de la plus vive amitié, te voilà donc avec cet heureux Amant dont tu m'as si souvent parlé chez les Dames B..., & de qui j'ai entendu dire tant de choses flatteuses? J'en suis enchantée; une secrete inquiétude trouble cependant la satisfaction que me donne une rencontre aussi imprévue: tu me parois sans suite; Madame de Longueil ne m'a point écrit ton mariage; elle

ne m'a point dit que ton inflexible Pere eût accordé Nartel à tes ardents desirs; je sais qu'il est originaire de cette Province, mais il ne l'habite plus; quel dessein t'y amene? J'entrevois à ton embarras que mes conjectures sont vraies; mon Amie, tu suis sous la conduite de l'Amour. Ta Flore auroit-elle un secret pour toi? non, ma Susanne, répondit-elle, tu sauras de quel trait son sensible cœur fut déchiré; tu sauras quels combats ont merité la victoire dont je jouis, si toutefois c'est jouir que posséder un bien refusé par les Loix. Pendant que nous causions ensemble, Abraham & Nartel se faisoient des *politesses*, qui, d'abord ne paroissant rien signifier, leur firent connoître à tous deux ce qu'ils valoient, & furent le principe de l'intimité qui les unit. Ils s'approcherent de nous; j'assurai Flore que quelle que fût son aventure, S*** ne pouvoit que lui être utile, & que sa discrétion m'étoit connue. Puisque nous sommes avec des Amis qui s'intéressent au sort des malheureux, dit alors Nartel, chere Maîtresse, tu peux raconter ce qui vient de nous arriver. Si la

fidelle Susanne n'avoit pas d'indulgence pour des Amants persécutés, lui répondit son Amante, de qui devrions-nous en attendre? nous sommes instruits de sa tendresse pour Fierval, & des maux qu'elle a déjà soufferts pour lui; peut-être même pourroit-elle payer ma complaisance par le détail de ce qu'elle vient de faire; car il n'est pas plus singulier de me trouver ici, que de l'y rencontrer. Pour hâter la satisfaction que je demande, & me faire connoître de Monsieur, je commence:

Le Président de Sombreville est mon Pere; profond dans la science des Loix & du Droit des Gens, il rend justice à tout le monde, il en excepte sa famille; il a mille vertus, & n'a qu'un défaut, l'ambition; encore n'est-elle pas personnelle, son Fils en est l'objet. Assez souvent ces sujets de l'attention commune, ces Enfants dont on consacre les fantaisies, ces Héritiers, en un mot, sont de minces personnages; voilà mon Frere. Ivre de sa fortune, ne parlant que de milliers de louis, de Châteaux, de possessions, il néglige tout, il croit

tout emploi au-dessous de lui, & peut-être n'est-il pas digne du plus médiocre. A cette hauteur à perte de vue, il joint un souverain mépris pour les Femmes, &, ne me distinguant pas du reste de mon sexe, il croit infiniment m'honorer lorsqu'il daigne me parler. Ma Mere n'est pas aussi réservée; mais une longue habitude de prendre ce que dit & fait Mr. le Président pour des miracles de législation ou de sentences à graver sur le marbre & l'airain, la rend incapable de réflexion, encore plus insensible à toute représentation. Il fut d'abord question de me mettre dans le monde, ensuite de ne m'y pas *présenter*, & de me confiner dans *une Terre*; mais ces deux partis ayant leurs inconvénients, on décida qu'un voile iroit fort bien à ma physionomie. On craignoit que dans les sociétés je ne fisse quelque conquête qui m'eût mise en état d'être l'égale de mon Frere; on redoutoit qu'à la campagne je n'attachasse à mon char un Gentilhomme fouette-lievre, & que je ne fisse une alliance dont la décoration ne fût pas assez brillante : le Couvent paroit à tout, &

mon Aîné s'en trouvoit mieux de la partie de bien qui me revenoit.

Mon Pere, toujours enveloppé dans la gravité Magistrale, me fit un exorde magnifique, & m'amena à une division qui ne fut pas de mon goût; il falloit, disoit-il, entrer dans un Monastere, premier point: on m'en laissoit le choix, ce fut le second; on m'accordoit un mois, voici la conclusion. Vous vous doutez bien qu'avec une antipathie pour le Cloître, la mieux conditionnée, je me retournai sur tous les sens pour éviter ma prison perpétuelle. J'intéressai mes connoissances, elles n'oserent parler; mes parents, ils ne voulurent point agir; mes amis, je n'en trouvai plus lorsqu'il fut question d'attaquer mon Pere: je désespérai des secours étrangers, & ne pensai plus qu'à mes propres ressources. Nartel étoit aimé de mon Frere, il me parut qu'il ne seroit pas fâché que je le traitasse de même; j'en avois déjà eu quelqu'envie, la circonstance me décida; peut-être le força-t-elle à rompre le silence, ayant moins de risques à courir alors; en cas de refus de ma part, je n'aurois pas le temps d'en



tirer vanité. J'apprends avec douleur, me dit-il, me rencontrant seule auprès d'une voliere, que vous nous quittez; est-il possible? cela est affreux. Je ne le trouve pas fort amusant, lui répondis-je; mais qu'y faire? il faut s'exécuter. Je suis tenté de croire que ce sacrifice vous coûte peu, reprit-il, puisque vous prenez aussi facilement votre parti. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les autres, interrompis-je, qu'au défaut de vertu, je m'arme de courage. Comment, il ne vous en est pas resté un seul...? Non, pas un, je vous l'ai déjà dit. Hélas, que je suis malheureux...! je ne vous entends point...: quoi! *vous auriez aimé un lâche, un perfide, ou tout au moins un homme foible*, qui n'a pas eu la force de vous arracher au sort qui vous attend...? Moi, je n'ai aimé personne; j'ai eu tort, ce moyen me restoit; mais, pour son succès, il falloit que cet Amant généreux se présentât : on me fuit, aucun ne s'est offert : je ne me suis pas même flattée de trouver un cœur qui pût m'aimer autant que je l'exigerois; envain chercherois-je un homme qui voulût épouser

une fille dont la famille veut se défaire.... Il est à vos pieds, cet Amant plus connoisseur, s'écria Nartel, seul fait pour être heureux, si la justice qu'il vous rend est un titre pour plaire. Oui, c'est pour jamais que je m'attache à vous, si vos intérêts, d'accord avec mon amour, vous décident pour moi; si vous préférez ma tendresse à ce vuide immense qui entoure une triste Religieuse, parlez, & soyez assurée que je surmonterai tout obstacle. Quelle réponse vous ferai-je, lui dis-je, qui puisse être exempte de mauvaise interprétation? si je vous assure simplement que je suis touchée de la beauté de votre procédé, vous me trouverez trop peu sensible; si je vous apprends que depuis quelque temps je vous vois avec plaisir, vous soupçonnerez ma bonne-foi: quoi qu'il en soit, sachez que j'aime mieux avouer ma prompte défaite, que de blesser la vérité. Nartel, si votre bonheur dépend de mon consentement à le faire, vous n'aurez point à vous plaindre. Mon Amant, transporté de joye, se retira pour préparer ses attaques.

Le jour ſuivant il vint dîner chez mon Pere, & lui dit qu'il venoit de combattre un bruit injurieux qui l'offenſoit; on lui avoit aſſuré qu'il forçoit ſa Fille à ſe renfermer pour ſa vie, ſans aucun ſujet de mécontentement. Cela ne peut être, ai-je répondu; ſi Monſieur de Sombreville ſe décide à ce parti, qui coûte toujours infiniment à un Pere, il y eſt néceſſité par quelque raiſon puiſſante, dont il ne doit compte à perſonne. Je vous ſuis obligé, interrompit mon Pere, d'avoir épouſé ma querelle : &, pour vous en marquer ma gratitude, vous ſerez le ſeul à qui je ferai part de mes motifs. Ma Fille n'a point aſſez de bien pour trouver un établiſſement honorable : je pourrois faire quelque choſe en ſa faveur de plus que la Loi ne le permet; mais elle a un Frere qui devient l'appui de ma famille, & qui m'empêche de me dégarnir. Je vous arrête, Monſieur, dit alors Nartel; ſi vous trouviez un Gendre qui ne vous demandât que peu ou même rien, que feriez-vous ? Je ferois.... cela ne ſe trouvera pas; & ſi je le rencontrois, cet homme auroit une fortune mé-

diocre ou considérable : dans le premier cas, je le refuserois; dans le second, je le refuserois encore, parce que je ne veux pas qu'une Fille m'humilie par un faste indécent, ou se trouve l'égale de son Frere. Elle auroit tort sans doute, reprit mon Amant, de tirer vanité de l'opulence où son Mari pourroit la mettre; & si elle vous manquoit, je la trouverois impardonnable : mais je ne vois pas quel chagrin son Frere recevroit de l'aisance de sa Sœur; n'est-on pas toujours flatté de voir ses proches dans un état décent? & vous-même, ne devez-vous pas être enchanté, ne pouvant créer une fortune à votre Fille, de la voir honorablement pourvue? Un Ami, pour qui je parle, m'a chargé de sonder vos intentions; vous trouverez, dans son alliance, tous les avantages que vous exigerez, & peut-être sera-t-elle la seule qui ne déplaira pas à votre Fils. Vous excitez ma curiosité, interrompit mon Pere; si l'homme dont vous me parlez convenoit à ma Femme & à mon Fils, je m'en accommoderois : il faudroit pour cela une combinaison bien trouvée; car je vous avertis qu'ils seront difficiles.

A l'égard de ma Fille, c'eſt un Enfant qui n'aura d'autre volonté que la mienne; elle aimera quand je le lui ordonnerai. Dans huit jours il ne ſera plus queſtion de propoſition; ainſi, pour abréger, je vous conſeille de nommer le Maſque, ſi vous voulez le ſervir avec chaleur; il vous ſaura gré d'avoir ſaiſi le moment. C'eſt moi, Monſieur, répondit Nartel, qui, ſous un nom emprunté, ai voulu connoître vos ſentiments; vous ſavez les miens, vous connoiſſez mon rang, & mon état, je ne vous demande rien actuellement; vous conſerverez la même autorité que vous avez aujourd'hui; les goûts de Madame de Sombreville ſeront les miens; les nœuds de mon amitié avec votre Fils deviendront indiſſolubles : au-lieu de deux enfants, vous en aurez trois, & je ne ſerai aſſurément pas celui qui aura le moins de déférence pour vos ordres. Ceci mérite réflexion, reprit mon Pere, dans deux jours je vous rendrai réponſe; la ſeule choſe que je vous recommande, c'eſt de ne point vous déclarer à ma Fille, du conſentement de qui vous n'avez que faire. Nartel pro-

mit ce qu'on voulut, & mentit pour la premiere fois de sa vie; il vint sans perdre un moment m'informer de ce qui se passoit.

On tint chez mon Pere un grand conseil, où je ne fus point appellée: il proposa la chose; ma Mere ne dit ni oui ni non; mon Frere, changeant tout-à-coup de caractere, ou plutôt n'en ayant jamais eu de décidé, déclara que, si j'épousois Nartel, pour en punir la famille entiere, il alloit prendre un esponton, & commettre aux hasards de la guerre, des jours aussi précieux. On pâlit, on trembla, on résolut de me faire partir sur le champ pour ma retraite: les chevaux furent mis, & j'eus ordre de me tenir prête pour une promenade. Vous savez, ma chere Susanne, qu'il n'y a que deux petites lieues de Sombreville à l'Abbaye de B***; ce fut dans ce Monastere que je fus conduite, en attendant qu'on me transférât plus loin: j'y avois une Parente, que je voyois souvent; je ne fus point surprise d'entendre dire au Cocher de nous y mener: nous arrivâmes, & je fus reçue de façon à ne me donner au-

cun ſoupçon ſur ce qui m'étoit préparé. Je me promenois avec des Religieuſes de ma connoiſſance, quand, regardant à ma montre, je vis qu'il étoit tard, & que l'heure de la retraite étoit déjà paſſée; je demandai pourquoi la récréation étoit plus longue qu'à l'ordinaire : ces Dames me répondirent que c'étoit en ma faveur, & que l'Abbeſſe avoit recommandé de m'amuſer. Cette attention me fit ouvrir les yeux; je dis aux jolies Recluſes que j'étois charmée de leur avoir procuré ce léger délaſſement, qu'elles étoient maîtreſſes d'en profiter, mais qu'il falloit que je rejoigniſſe mes Parents, que *j'avois laiſſés* avec Madame. Eh quoi! me répondirent-elles, en ſe regardant avec étonnement, ne ſavez-vous donc pas que vous êtes des nôtres? votre Pere eſt parti depuis deux heures.

Je fus outrée du prétexte qu'on avoit pris pour me ſéduire, prétexte dont on avoit d'autant moins beſoin que je n'avois pas fait la moindre difficulté d'obéir : il eſt vrai qu'alors je n'aimois, ni n'étois aimée; &, que depuis la déclaration de Nar-

tel,

tel, mon ſacrifice m'eût infiniment coûté, ſi je n'euſſe été aſſurée qu'il empêcheroit qu'il ne fût conſommé. J'allois céder à ma douleur, quand, réfléchiſſant qu'on me priveroit de la liberté, ſi néceſſaire à mes vues, ſi on s'en appercevoit, je feignis d'être enchantée de ce qui me déſeſpéroit. Il y a long-temps, dis-je à mes nouvelles Compagnes, que je ſuis préparée à ce qui m'arrive; croyez que vous ne vous repentirez pas de partager avec moi vos jeux & vos plaiſirs, je les préfere à ceux que j'ai connus; & ſi vous me voyez affectée de quelque chagrin, la foibleſſe que mes parents m'ont prêtée le fait naître; ils ont cru devoir me forcer à faire mon bonheur. Oui, Meſdames, initiez-moi à vos pratiques, inſtruiſez-moi de mes obligations, admettez-moi à votre confidence, je me flatte que vous ne me trouverez pas indigne de votre amitié. Ces charmantes Solitaires firent un chœur autour de moi, & bénirent le Ciel de la réſignation qui brilloit dans mes regards, qui fut priſe pour un coup de la grace néceſſitante. Elles me conduiſirent chez l'Abbeſſe, qui me reçut avec bonté,

& me promit tous les agréments de mon nouvel état : passant ensuite aux intentions de ma famille, elle me dit que les intérêts de la Religion, d'accord avec ceux du siecle, demandoient, qu'évitant les dangers que les mondains tendent à l'innocence, je me misse à l'abri des orages dans un port assuré. Vous trouverez ici plus de délices que vous ne croyez ; depuis cinquante ans je jouis d'une félicité inconnue à mes Sœurs, qui tiennent, à la Cour, un rang distingué ; soyez certaine d'obtenir de moi ce qui en dépendra. Il me resteroit à vous offrir des réflexions sur le parti que vous prenez, mais on m'a assuré que vous en aviez fait, & que la méditation avoit pour vous des charmes ; d'ailleurs, la Supérieure de la Maison où vous ferez profession, ne vous épargnera pas ses avis : je voudrois que vos Parents se déterminassent pour celle-ci ; mais ils m'en paroissent éloignés. Je remerciai l'Abbesse, & lui répondis de maniere à la persuader que j'étois la brebis la plus fidelle de son troupeau : nous nous séparâmes, contentes l'une de l'autre en apparence, car nous nous trompions toutes deux.

Nartel fut exact, & se rendit chez mon Pere le jour qu'il avoit déterminé pour sa réponse : il le trouva fort embarrassé d'en faire une; mais prenant son parti, vous venez, lui dit-il, me parler de ma Fille, je voudrois qu'elle fût ici, elle m'éviteroit la peine d'écouter vos plaintes : sur la proposition que je lui ai faite hier de la marier, elle m'a conjuré de lui ouvrir un Cloître, m'a forcé de l'y conduire sur l'heure, & a exigé que je prisse des précautions pour vous empêcher de troubler sa solitude. Vous m'affligez autant que vous m'étonnez, répondit mon Amant, qui ne vouloit pas révéler notre intelligence; de vos Amis, qui prétendent être instruits, m'avoient assuré que votre Fille ne voyoit un Couvent qu'avec horreur; & si ce n'étoit un homme tel que vous qui m'affirme le contraire, j'en douterois encore. Je chercherois en vain à m'éclaircir des raisons qui l'ont forcée à cette préférence : un Juge, accoutumé à interroger, se défendroit aisément de mes pieges; mais je vais trouver votre Fils, qui ne saura, ni n'osera me déguiser la vérité. Il passa dans l'apparte-

ment de mon Frere; vous avez ſu, lui dit-il, la propoſition que je fis avant-hier de partager ma fortune avec votre Sœur, & de vous laiſſer jouir de la vôtre; le Préſident m'avoit donné parole que j'aurois aujourd'hui une réponſe ſatisfaiſante, & que mon amour ſeroit inceſſamment couronné, ſi j'avois l'honneur de plaire à votre Mere & à vous. Ce n'eſt point à votre Pere, homme foible & aveugle, que je demande raiſon du procédé injurieux dont on paye ma démarche; je ne m'adreſſerai pas à une femme, qui en eſt quitte pour charger ſon mari, de qui ſes volontés dépendent; mais à vous-même, qui avez été conſulté. Moi, répondit mon Frere, je ne ſais rien.... Arrêtez, reprit Nartel; quiconque eſt un menteur, car je ne connois point de termes plus honnêtes, n'eſt plus mon Ami : je ſais que vous vous êtes érigé en tyran, que vous régnez avec un ſceptre de fer ſur des imbécilles, qui le ſont d'autant plus qu'ils ſont gouvernés par qui l'eſt plus qu'eux; je n'ai rien de commun avec vos tracaſſeries domeſtiques, je briſe là-deſſus : mais votre Pere, qui de-

vroit rougir de l'être, m'a précisément accordé votre Sœur, si j'avois la fortune de vous convenir. Je voudrois bien savoir en quoi vous ne vous êtes pas trouvé honoré de mon alliance ? Il me semble que vous deviez être enchanté de rencontrer un homme de condition aussi riche que moi, qui voulût épouser une Fille sans dot, un Pere sans jugement, un Beau-frere sans ame. Doucement, j'aime à parler seul, & sans être interrompu; si mes phrases vous fatiguent autant que vous me déplaisez, il sera aisé dans peu de condamner l'un de nous à un éternel silence. Ecoutez-moi : je veux que dans quatre heures votre Sœur soit ici, que dans six mon contract avec elle soit signé, & que mon mariage se fasse ce soir; si un seul de ces articles souffre difficulté, je vous tue avant la nuit.

Mon Frere voulut s'échauffer; les passions ne sont pas toujours à nos ordres, il ne put que balbutier des mots inintelligibles, que mon Amant méprisa comme celui qui les prononçoit : Nartel ne poussa pas plus loin ses menaces, ni leurs effets, & employa tous ses soins à briser mes fers.

Il confia ſes chagrins à ſa reſpectable Mere, qui fit auprès du Préſident les plus vives ſollicitations; mais tout étoit chez lui dans la douleur, elle n'en put rien obtenir. Il pleuroit la perte de ſon Héritier, qui venoit de prendre des chevaux de Poſte pour éviter les étrivieres qu'on lui avoit promiſe; on ignoroit où il porteroit ſa précieuſe exiſtence, & la maiſon retentiſſoit des plus lugubres accents.

Nartel fut bientôt informé que j'étois à l'Abbaye de B***, il ne s'occupa plus que des moyens de m'en arracher; mais, pour y parvenir, il falloit m'inſtruire de ſes démarches, afin de les combiner *enſemble*, & amener leur ſuccès. Je montois ſouvent dans un grenier, d'où on découvroit le Château de Sombreville, ſous prétexte de voir avec plaiſir un lieu qui renfermoit des Parents chéris; ce n'étoit que pour tâcher d'appercevoir mon Amant, qui venoit ſouvent chaſſer dans la plaine qui nous ſéparoit. Mes peines furent inutiles pendant pluſieurs jours, il travailloit à s'attacher une perſonne ſûre, & ne vouloit me voir que lorſqu'il auroit quelque choſe de con-

séquent à m'apprendre. Malgré mes mauvais succès, je n'en habitois pas moins mon grenier le plus que je pouvois; j'étois prête à en descendre sur le déclin d'un jour, lorsque je reconnus mon Amant, suivi de quatre hommes, portant de grosses barres de fer, que je jugeai être des leviers. Je fis des signes; on m'y répondit : je ne doutai plus qu'on ne vînt travailler à ma liberté, mais je n'en étois que plus affligée; ne connoissant pas son dessein, je ne pouvois le seconder. Nartel étoit venu plusieurs fois dans la Maison, & savoit que le Jeudi étoit jour de promenade; vers les quatre heures nous allions toutes dans le jardin nous y amuser; il savoit encore qu'on peut entrer dans un Monastere lorsqu'il y a breche. Il attacha ses mineurs au mur du jardin, ils en arracherent les fondements, & soutinrent la maçonnerie avec des étançons revêtus de terre, dont la solidité dépendoit d'une piece de bois mobile, où tenoit une corde qui, vigoureusement tirée à l'heure convenue, romproit l'union de celles qui étayoient, & feroit ébouler deux toises de murailles. Tout

étant disposé, il fut trouver le Comte de Vertefeuille, son Ami, & lui fit part du projet qu'il avoit de s'introduire dans la Maison au moyen de son stratagême, & lui dit qu'il lui étoit nécessaire. Le Comte s'offrit de la meilleure grace; ils convinrent de s'approcher, en chassant, de la trouée, & de faire breche lorsqu'ils auroient entendu les voix où les ris des Religieuses: ils se glisserent, s'assurerent que nous y étions toutes, en faisant monter un de leurs gens sur un chêne, d'où il nous découvroit, & firent jouer la mine, qui réussit à merveille. Les plâtras éboulés couvrirent la charpente qui les avoit *soutenus*, & ce ne fut qu'en relevant le mur qu'on s'apperçut du piege, qu'on mit sur le compte de l'Amant d'une Pensionnaire.

Vertefeuille & Nartel approcherent de la breche, que nous considérions avec plaisir, comme devant nous procurer quelques visites, dont les pauvres Cloîtrées sont toujours si avides; ils entrerent, & nous dirent ce qui convenoit au moment. Les Dames savoient que j'étois connue de Nartel; le Comte avoit eu du goût pour une

Religieuſe, nommée Roſalie, dont le caractere étoit excellent; elles ne trouverent pas mauvais qu'ils nous adreſſaſſent leurs premieres politeſſes. Pendant que nous nous promenions, on étoit allé porter l'allarme au Quartier de l'Abbeſſe: mon Amant, qui ne vouloit pas ſe trouver avec elle, prit congé, après nous avoir forcées d'accepter le gibier qu'ils avoient tué, & m'avoir donné un Billet, en me préſentant deux cailles qu'il avoit dans ſa poche. Madame arriva, & prit de l'humeur en voyant la ſolution de continuité; puis jettant les yeux ſur la chaſſe de ces Meſſieurs, qui étoit heureuſe, elle s'adoucit, & la fit porter à ſa cuiſine. Chacun ſe retira, on ſe barricada comme on put, perſonne ne fut au fait du vrai de l'aventure que moi. Voici ce que Nartel m'écrivoit.

L'amour ne connoît point d'obſtacles, c'eſt moi qui ai fait la breche; mais comme on m'a vu ici, & que déſormais on aura les yeux ouverts ſur ma conduite, je remettrai mes intérêts & mes Lettres entre les mains de la Sœur de mon Laquais, qui ſe préſen-

tera pour être Converse : la dot qu'elle offrira engagera à la recevoir ; vous sentez de quelle utilité elle nous sera. Voyons-nous très-peu, & ne le faisons qu'avec sûreté. Obtenez de votre Pere de rester ici, vous y êtes mieux qu'ailleurs ; je sacrifie mon ressentiment, il n'est question que de vous sauver.

Je m'attachai à l'Abbesse, de qui je gagnai la confiance ; elle ne voulut point me rendre à mon Pere, qui vint me chercher pour me conduire en Périgord, & lui persuada que j'étois l'exemple de sa Maison. Le bon Président, qui m'aimoit autant à B*** qu'ailleurs, pourvu qu'il n'entendît plus parler de moi, me laissa, à condition que je prendrois l'habit ; je le demandai avec instance, je fus couverte du voile sacré. On avoit détaché un Ami à la suite de mon Frere, pour l'engager au retour, Nartel n'étant plus à craindre, puisqu'on ne le voyoit plus : devineriez-vous où on le trouva ? à Calais ; toujours prêt à mettre à la voile, en cas qu'il apprît que mon Amant le cherchât : mais il avoit autre chose à faire.

Une Dame reſpectable, qui n'étoit pour rien dans la convention de trômper l'Abbeſſe, lui préſenta la jeune Fille que j'attendois ; elle répondit de ſa ferveur, & en fut la premiere dupe. Mon habile Agente feignit de ne me pas diſtinguer des autres Novices, quoiqu'elle me connût très-bien ; elle avoit ſa leçon faite. Comme elle étoit adroite, Madame lui permit de nous montrer à broder, & à faire pluſieurs autres ouvrages utiles à la Sacriſtie. Sœur Balſamie, nom qu'elle porta juſqu'à mon évaſion, entraîna bientôt les ſuffrages, & toute la Communauté ſe loua de ſon acquiſition. La Prieure, ayant remarqué ſon goût pour l'aumône, & la façon douce & chrétienne avec laquelle elle traitoit les pauvres, la chargea de la diſtribution qui ſe faiſoit à la porte du Couvent, emploi qui étoit le ſeul qu'elle briguât pour mes intérêts. Au moyen de la liberté qu'elle avoit de ſe trouver hors de la Clôture, elle recevoit les Billets de Nartel, lui parloit quelquefois, & ſouvent à ſon Frere, qui ſe déguiſoit en mendiant. Notre commerce n'avoit point d'indiſcrétion à craindre, je m'y li-

vrois avec délices, mais je craignois qu'il ne fît qu'irriter mon amour; je n'entrevoyois aucune poſſibilité de m'échapper, les Profeſſes avoient des facilités qui ne m'étoient point offertes; je peignois mes appréhenſions à mon Amant, qui m'engageoit à la patience, & m'aſſuroit qu'il trouveroit moyen de m'ouvrir la porte.

Il y avoit déjà ſix mois que j'étois dans l'Abbaye, lorſque Nartel me prépara à une abſence de quelque temps; il ſervoit dans la Maiſon du Roi, il alloit paſſer ſa revue : je ne pus m'oppoſer à ce départ, qui fut précédé des Lettres les *plus* touchantes. Pendant ſon ſéjour à *Paris*, j'eus exactement de ſes nouvelles par ſon fidele Domeſtique, qu'il avoit laiſſé chez lui, & qui remettoit ſes paquets à Sœur Balſamie. Tout concouroit à charmer les ennuis de ma ſolitude, j'avois un Amant digne de ma tendreſſe, une Confidente, dans le ſein de qui je verſois mes chagrins, & qui me prouvoit aſſez ſon attachement par la priſon volontaire où elle s'étoit jettée pour m'obliger. Nartel fut près de quatre mois à Paris, je le conjurois en vain de revenir,

il ne le vouloit pas, comme il me l'a dit depuis; son éloignement le faisoit oublier, & produisoit un excellent effet : il avoit formé son projet, & calculoit l'instant de l'exécuter. Je tremblois qu'il n'arrivât point avant mon année révolue; je craignois que Sœur Balsamie, qui aimoit le Fils d'un des Fermiers du Monastere, ne put taire mon secret, & que son indiscrétion ne me fît éprouver le sort de Rosalie, avec qui j'avois vécu dans la plus grande intimité tant qu'elle avoit été libre : je savois que l'Abbesse ne pardonnoit jamais lorsqu'elle se croyoit offensée; quiconque trompa sa vigilance, le paya toujours cher. J'étois dans cette terrible anxiété, lorsque la fuite de Rosalie devint publique; en voici l'histoire, où j'ai eu quelque part, elle vous amusera.

Rosalie, gourmande comme toutes les Religieuses, avoit essayé une de ses clefs à la serrure d'une armoire où Madame renfermoit ses liqueurs, elle l'ouvroit à merveille, & ne les épargnoit pas; souvent elle m'en régaloit; & son manege eût encore duré long-temps, si la Propriétaire ne l'eût prise sur le fait. Il n'y avoit pas moyen

de s'en dédire ; c'étoit ſe charger d'un des ſept péchés capitaux, c'étoit violer les Loix civiles, & qui pis eſt, voler une Supérieure. L'Abbeſſe s'échauffa, & dit à Roſalie les choſes les plus fortes ; celle-ci, qui n'avoit plus rien à diſſimuler, répondit ce qui lui parut fait pour la forcer à ſe taire, & ſortant du reſpect dû à la croſſe, elle s'en ſeroit volontiers ſervie pour étriller la porte-croix. On accourut ; Dame Pacifique, la Prieure, & Dame Sophie, Maîtreſſe des Novices, ramenerent l'ordre : l'Abbeſſe prit deux partis, celui de boire elle-même, de peur d'un nouvel accident, & celui de punir *la téméraire* qui avoit oſé goûter *du nectar* abbatial. On mit la pauvre *Roſalie* dans une eſpece de cachot, éloigné des dortoirs, où elle avoit du pain & de l'eau pour toute nourriture. Livrée à ſes réflexions, à l'oubli de ſes Compagnes & à la vengeance de l'Abbeſſe, qui ſe promettoit de la tenir plus d'un an en cage, elle étoit un exemple funeſte du pouvoir deſpotique ; elle eût pu même y finir ſes jours, qu'une fievre lente menaçoit, ſans le ſecours que je lui fournis. Madame n'avoit voulu con-

sier le soin de lui porter à manger qu'à Sœur Ours, qui depuis long-temps étoit en possession d'exécuter ses commissions secretes. J'avois plus d'une fois essayé d'approcher de sa prison, sans avoir pu réussir; j'employai Balsamie. Tu gémis comme moi, lui dis-je, de l'état de mon Amie, ne pourrois-tu pas l'adoucir ou le changer? Je puis tenter quelque chose en sa faveur, me répondit-elle, mais je n'ose; si nous venions à être découvertes, tout seroit perdu: vous seriez transférée dans une autre Maison; je serois chassée; & Mr. de Nartel ne me pardonneroit jamais. Ne crains rien, repris-je; on ne doit point balancer à faire une bonne action; elle ne sera pas suivie des maux que tu présages: en un mot, je te l'ordonne; je prends tout sur moi: j'obéis, me dit-elle, je vais mettre les fers au feu. Elle trouva moyen de jetter à Rosalie un petit Billet, enfermé dans une noix, qui lui apprenoit qu'il falloit qu'elle feignît d'être devenue folle, & que dans ses accès elle criât sans cesse: *Dame Rosalie n'est plus ici; c'est Sœur Ours qui est à sa place, ouvrez-lui la porte*; elle ajoutoit qu'on

lui fourniroit des armes, que c'étoit à elle à s'en servir contre sa Géoliere, & qu'elle trouveroit des chevaux à la breche, par où Nartel s'étoit introduit. Après ce premier essai, elle confia la chose à son frere, & lui demanda une paire de pistolets, un poignard & une lime; lui recommanda de les lui apporter le lendemain de grand matin, & de se tenir prêt avec deux chevaux à l'entrée du bois, près de la breche que son Maître avoit faite, vers la chûte du jour. Le Domestique de mon Amant fut exact, il remit ses armes à ma Confidente, qui ne s'occupa plus que de les faire passer à la Prisonniere; elle les lui donna cachées dans un pain creusé, & lui recommanda de se tenir prête pour l'heure du souper. Rosalie se mit au travail; elle se servit si bien de sa lime, qu'elle coupa les anneaux de sa chaîne; elle s'arma de son poignard, attacha ses pistolets à la ceinture de sa jupe, & attendit que la cruelle Sœur lui apportât le pain d'affliction. Elle ne cessa de crier pendant ce jour comme les précédents: *Dame Rosalie n'est plus ici*, & le reste; on la crut devenue totalement insen-

insensée. Sœur Ours ouvrit la porte à l'heure ordinaire pour lui donner à manger; &, la croyant toujours solidement attachée, elle s'en approcha pour la traiter avec dureté: mais Rosalie la saisissant d'un bras animé par l'espoir de la liberté, lui appuya le pistolet sur la gorge, & lui dit : prends mes habits & ma place, ou je te tue; il n'y a point à balancer: tu ne cours aucuns risques si tu m'obéis; & moi, si tu m'échappois, j'aurois tout à craindre; mais tu n'en feras rien. Sœur Ours, intimidée, prit les habits de Dame; je ne sais si sa vanité en fut flattée, ce n'étoit pas trop le cas: Rosalie se revêtit des siens; à la faveur de son déguisement elle traversa les cours sans obstacle, étant prise pour une Converse, & arriva au rendez-vous du Laquais de Nartel, à qui j'avois fait remettre tout l'argent qui me restoit, & celui que Balsamie avoit pu assembler: elle fut assez heureuse pour gagner le pont de Beauvoisin sous la conduite de ce fidele Serviteur, & de se retirer en Savoye, chez des Parents qui la reçurent à bras ouverts.

La Protégée de l'Abbesse, que la fugitive

avoit bien enfermée, crioit de toutes ses forces; venez m'ouvrir, Dame Rosalie n'est plus ici, Sœur Ours a pris sa place: on rioit de ses clameurs; personne ne soupçonnoit la vérité, & on croyoit que c'étoit toujours le même accès de démence qui agitoit la Captive. On ne fut pas plus inquiet de la Sœur que de ses cris redoublés; il étoit nuit: on ne la voyoit point paroître, il est vrai, mais on la croyoit retirée dans sa cellule. Le lendemain, même bruit; quelqu'un crut entendre un son de voix différent de celui de Rosalie; on fut au cachot, où on trouva exactement Sœur Ours, qui avoit passé une *très-mauvaise* nuit. On la délivra, & on ne fit aucunes perquisitions sur la fuite de mon Amie; outre qu'elles eussent été inutiles par l'avance qu'elle avoit déjà prise, elles eussent mis au jour la vengeance cruelle que l'Abbesse avoit tirée d'un crime assez léger. J'eus donc la satisfaction de jouir sans crainte de la liberté de Rosalie, qui depuis ayant remontré au Pape qu'elle avoit prononcé ses vœux malgré elle, & qu'il se trouvoit nullité dans son engage-

ment, en a été relevée, & a pris pour Epoux un Amant qui l'adoroit lorſqu'elle étoit dans le monde, & qui l'aime encore.

Nartel m'annonça ſon retour, & ne ſe fit plus attendre; il arriva, réſolu à de nouvelles tentatives auprès de mon Pere. Vertefeuille, qui avoit quelque crédit dans la Maiſon, ſe chargea de l'employer près de l'un ou de l'autre des Arbitres de mon ſort; mais, malgré ſes talents pour la négociation, il ne put réuſſir. On lui oppoſa que j'étois ſur le point de faire profeſſion; que mon état paroiſſoit me convenir, & qu'il n'étoit plus queſtion de me ſortir du Couvent, ce qui paſſeroit pour une légéreté de conduite. Mon Amant, bien perſuadé qu'il n'avoit point de ſuccès à eſpérer, que le Préſident ne reviendroit point de ſes préventions, & que ſon Fils ne ſe détermineroit pas pour lui, s'il lui faiſoit une ſeconde peur, attendit l'inſtant de la priſe du voile noir pour éclater. Il m'inſtruiſoit, par ſes Lettres, que Balſamie me donnoit avec adreſſe, de ce qui ſe paſſoit; & moins les choſes étoient conſolantes, plus il me paroiſſoit conſolé : il les finiſ-

soit toutes par me dire qu'il n'auroit jamais d'autre Epouse que moi, & que son plan ne pouvoit manquer. La curiosité m'étoit bien pardonnable, je le pressai vivement de m'en faire part : il me répondit qu'il étoit d'une trop grande importance pour le confier par écrit aux mains de Balsamie, non qu'il ne fût assuré de sa fidélité, mais elle pouvoit être surprise & obligée de céder à l'adresse ou à la force; il n'étoit pas prudent de courir d'aussi grands dangers : il me prévint en même-temps qu'il avoit mis dans ses intérêts le Médecin de la Maison, qui lui permettoit de le suivre; que je n'avois qu'à jouer la malade, & qu'il seroit bientôt appellé. En effet, j'eus des maux de tête affreux, & un dégoût de commande qui m'empêchoit de rien manger au Réfectoire; abstinence qui aiguisoit mon appétit, à qui je donnois carriere dans ma chambre, par les soins de ma Confidente. On manda le Docteur, qui parut, suivi d'un second : venez donc, Monsieur Blandus, lui dit l'Abbesse, j'ai une Novice dont je fais grand cas, qui se trouve assez mal depuis quelques jours,

hâtez-vous de la guérir; elle doit faire incessamment profession, vous sentez qu'il est important de la tirer d'affaire.... Mais quel est ce jeune-homme qui vous suit? C'est mon Neveu, Madame, Fils du Directeur de l'Académie de Montpellier, le meilleur Botaniste que nous ayions, qui revient d'herboriser dans les montagnes de Suisse & dans les Alpes; il s'est détourné de sa route pour me voir: la grande connoissance des simples qu'il a acquise à son âge, me devenant nécessaire, je le prie de m'accompagner dans mes visites; & je dois à ses lumieres des cures assez brillantes. Il est miraculeux, s'écria l'Abbesse, de joindre, à l'âge de Monsieur, l'expérience à la théorie; si nous pouvions le fixer dans cette Province, ce seroit une excellente acquisition. Cela n'est pas praticable, interrompit Blandus; je suis un peu pressé, voudriez-vous nous faire voir la Malade?

On introduisit le Médecin en titre, suivi de son Collegue postiche, que je reconnus à peine; affublé d'une perruque doctorale, l'air grave, le maintien composé,

l'accent emprunté, du Latin, à moins d'être moi, on ne l'eût point deviné. Les gens de la profession se font les honneurs en pareil cas, & donnent le Malade à expédier à celui qui est nouvellement présenté : le Médecin ordinaire chargea son Neveu de me demander le principe & l'état actuel de ma maladie. Nartel s'approcha de moi; je feignis une extinction de voix totale, pour avoir droit de parler bas; il me répondit de même, pour ne pas augmenter le mal de tête dont je m'étois plaint : le Docteur occupa l'Abbesse de petits soins indispensables à sa santé; il fit plus, il trouva le secret de l'entraîner dans une chambre voisine, où il y avoit ce qui étoit nécessaire pour écrire une consultation.

Mon Amant mit leur absence à profit; il me jura d'être fidele à ses engagements, & me pria d'être maîtresse de moi, de voir les préparatifs de mon sacrifice sans effroi, d'en marquer même de la joye, & de me livrer en entier à sa prudence & à son courage : il alloit me confier ce qu'il avoit déjà fait pour assurer le succès de

son entreprise, quand l'Abbesse rentra. Je réponds, lui dit-il, sur ma tête, de la vie de Mademoiselle; qu'elle suive mes avis, elle sera dans huit jours en état de soutenir la fatigue d'un jour de cérémonie : si mon Oncle le trouve bon, je lui enverrai des extraits, que j'ai faits sur les lieux, des simples les plus puissants, qui rendront l'appetit, & calmeront l'inflammation de tête dont elle se plaint. Le fourbe & le complaisant Médecin sortirent, je fus guérie quand il me plut.

Je devois prononcer les fatales paroles la semaine suivante : mes Parents vinrent me voir, & m'exalterent les douceurs dont j'allois jouir; ils m'en parurent jaloux. Mon Pere engagea l'Abbesse à rendre le jour de ma profession mémorable par l'abondance de toutes choses, qu'il promit de payer; il envoya en conséquence plusieurs Cuisiniers, qui préparerent plus d'une indigestion : s'il eût été question de ma noce, le Président eût été avare; il s'agissoit de se défaire de moi, & de donner à ma perte un vernis de regret, il fit tout avec magnificence.

Il arriva, ce moment désiré par mon frere & par mon Amant; le premier l'attendoit avec impatience, pour jouir de mon bien, le second, de ma tendresse; je ne le vis pas approcher sans inquiétude : les combinaisons les plus justes manquent quelquefois; je craignois que mon espérance ne fût déçue, je tremblois d'être forçée de prononcer des vœux démentis dans mon cœur. Déjà j'étois superbement parée, déjà les Amis assemblés me prodiguoient de fades compliments, dictés par l'usage ou par mon Pere, une symphonie brillante annonçoit l'approche de la Victime, je marchois à l'Autel, je ne voyois rien paroître. J'étois cependant rassurée par un mot de Balsamie, qui m'avoit dit, en passant, bon courage, nous couchons ce soir à vingt lieues. Je me doutai qu'elle étoit plus instruite, & qu'elle n'avoit pas trouvé la possibilité de m'en faire savoir davantage; je pris cependant le parti de me consacrer, si mon Amant ne réussissoit pas, plutôt que de le compromettre vainement. Après un froid Sermon, prononcé par un homme qui n'étoit pas plus pénétré que moi de

la valeur des biens dont il me vantoit l'importance, je m'avançois vers le Sanctuaire, lorſque Balſamie me dit tout bas : placez-vous exactement ſur la tombe de la derniere Abbeſſe, qui ſe trouve au milieu, & ne craignez rien. Sans trop prévoir ce qui devoit arriver, je me doutai, à l'air de myſtere de mon Agente, qu'elle avoit ſes ordres, je les exécutai; je me mis préciſément ſur l'épitaphe. Le Célébrant commença la cérémonie : il en étoit à la prononciation des vœux, quand tout-à-coup le Comte de Vertefeuille s'avança, & s'adreſſant à mon Pere, qui me ſuivoit : Pour la derniere fois, lui dit-il, Monſieur, je vous demande votre Fille pour mon Ami, dont les ſentiments, auſſi purs que les miens, ne craignent point le grand jour; il en eſt temps encore, accordez-lui une Femme, qui ſera une excellente Mere de famille, & une médiocre Religieuſe. Mon Pere lui répondit : Savez-vous que vous offenſez les Loix Civiles? Savez-vous, interrompit le Comte, que vous outragez les Divines? je ne ſais point diſputer; conſentez-vous à ma propoſition? Son zele

fut payé d'un non très-décidé. Vous, Mademoiselle, me dit-il en se tournant vers moi, si vous étiez maîtresse de votre sort, donneriez-vous les mains aux desseins de Nartel, ou à ceux de votre Pere ; parlez. Je m'unirois à votre Ami, répondis-je sans hésiter. Eh bien, reprit-il, vous l'avez entendu ; j'ai fait ma charge, qu'il fasse la sienne. Je me sentis ébranlée ; mais soutenue par un regard de Balsamie, je me tins ferme : la tombe s'enfonça par le moyen d'une machine, & je me trouvai dans les bras de Nartel & de plusieurs gens à ses ordres. Le caveau dans lequel j'étois descendue, n'avoit point d'*issue* ; mon Amant en avoit fait une, qui lui avoit servi d'entrée, & qui donnoit dans le clos : il m'enleva ; des hommes robustes me porterent, & je montai dans une chaise, sans pouvoir revenir de mon étonnement. Ce qui l'augmenta plus encore, ce fut de voir Balsamie à mes côtés ; c'est elle que vous voyez ici, & qui ne me quittera jamais. Nous partîmes avec la plus grande célérité : Vertefeuille n'avoit pas fait une moindre diligence ; il se retira après ma dispa-

rition, & monta à cheval, pour nous couper à un carrefour, où il nous fit de tendres adieux, & nous dit qu'il restoit pour nous servir, en imposer, par son crédit, à Mr. de Sombreville, & l'empêcher de faire d'inutiles poursuites.

Dès que je fus revenue de ma premiere frayeur, je priai Nartel de m'expliquer comment il avoit pu réussir aussi parfaitement. Persuadé, me dit-il, que je ne pourrois vaincre l'obstination de votre Pere, j'ai balancé à employer la force ou l'adresse, j'ai préféré celle-ci. J'ai gagné, au moyen d'une récompense considérable, le Maréchal de la Maison, qui m'a donné son Frere, Charpentier de son métier. J'ai su par eux que le Sanctuaire étoit voûté, & le caveau spacieux; j'ai résolu d'y faire une ouverture du côté de la Campagne, qu'ils ont percée avec art, & masquée de façon à ne pouvoir la découvrir. Le Serrurier a mangé au ciseau les bords de la tombe, de maniere qu'elle seroit tombée d'elle-même si elle n'eût été soutenue; le Charpentier a fait sceller aux angles quatre anneaux, auxquels il a attaché autant de cordes, qui ré-

pondoient à des grues armées de poulies, qui avoient leurs contre-poids proportionnés, au moyen desquels on pouvoit faire descendre & monter la tombe horizontalement & à volonté; nous avons fait l'essai de notre machine pendant la nuit, elle a joué à notre gré : voilà comment vous êtes passée en ma puissance; Balsamie, à qui j'avois confié, deux heures avant, mon dessein, n'ayant pu vous parler, a feint de vouloir vous arrêter par la robe, & s'est élancée après vous sans rien craindre : je l'avois assurée que nous serions prêts à la recevoir, elle ne s'est pas fait le moindre mal. J'ai jugé qu'elle seroit trop occupée pour avoir soin des aumônes extérieures : j'ai pris un habit de Garçon Marechal, à la faveur duquel je me suis glissé; il m'étoit indispensable de la prévenir, pour qu'elle vous préparât à la fermeté. J'espérois percer jusqu'à vous, quoique mon déguisement y fût peu propre; mais n'ayant pu y parvenir, je m'en suis consolé; & sachant bien que je serois exactement servi, je me suis retiré dans le caveau funebre, que je préfere au plus beau lieu du monde.

Vertefeuille nous dit, avant de nous quitter, que mes Parents avoient joué une ſcene aſſez plaiſante : mon Pere crioit au ſcandale ; &, ſe doutant du tour, commanda à ſon Fils de me ſuivre : celui-ci, qui n'en avoit nulle envie, me ſouhaita bon voyage, & refuſa de le faire ; ma Mere pleuroit, les Aſſiſtants étoient affectés ſelon leurs diverſes préventions, les Religieuſes fâchées de me perdre, l'Abbeſſe encore davantage de ne pas toucher ma dot. Sans doute, après la retraite de mon Pere, la Communauté ſe mit à table, parce qu'il en étoit temps, qu'un dîner retardé ne vaut rien, & que ces Dames ne perdent pas volontiers une ſi bonne occaſion ; ſi elles burent à ma ſanté, je ſuis payée des fraix. Voilà, ma chere Suſanne, tout ce que je ſais : je dois trouver à La Haye un détail plus circonſtancié du Comte. Nous avons couru ſans arrêter, de crainte que mon Pere ne détachât à notre ſuite ; mais, excédée de fatigue, & prête à ſortir du Royaume, j'ai cru pouvoir prendre quelques heures de repos. J'ai été forcée de vous redire des choſes dont vous avez été

témoin quand vous veniez me voir, mais il falloit mettre Monsieur au fait des détails de mon Histoire.

Je remerciai Flore de la vérité de son récit; je la plaignis, & lui offris les services de Mr. & de Madame de Longueil, qui étoient bien avec le Président. Abraham m'interrompit, & dit à Nartel : Je crois que l'intimité qui regne entre votre belle Maîtresse & la charmante Susanne, peut autoriser la proposition que j'ai à vous faire. Avez-vous des Amis en Hollande? avez-vous précisément affaire à La Haye? Non, répondit l'Amant de Flore, *j'y vais* pour jouir de la liberté, & *pour pouvoir* terminer avec Monsieur de Sombreville, qui ne se rendra pas sans doute difficile à la négotiation. Eh bien, reprit S***, il est plus décent, & plus convenable à vos intérêts, que vous deviez à l'amitié de Susanne des soins que vous ne trouveriez pas chez des inconnus, ou qui vous les feroient payer un prix excessif. Faites-moi le plaisir de prendre ma maison à Amsterdam; vous y serez Maîtres; je crois y avoir ce qui peut fournir l'utile & l'agréable; vous y

resterez aussi long-temps qu'il vous plaira, trop heureux si je vous y retrouve encore à mon retour pour vous en mieux faire les honneurs : je vais écrire à mon Caissier, qui commande en mon absence, de vous recevoir avec la distinction que vous méritez. Je ne pus m'empêcher de me jetter dans les bras de mon généreux Ami ; je l'embrassai pour la premiere fois, tant il est vrai qu'un bienfait rendu à ce qu'on aime touche plus vivement que s'il l'étoit à soi-même. Nartel & Flore accepterent ; S*** écrivit ; ils partirent après nous avoir prodigué ce que la reconnoissance a de plus tendre.

Nous continuâmes notre route, dès que nous les eûmes perdus de vue ; nous arrivâmes à ce Village infect qui annonce si mal la magnificence de Paris, nous passâmes sous ce portique admirable, dont le Badaud ne connoît pas les beautés, & mîmes enfin pied-à-terre à l'Hôtel indiqué, après avoir payé à la mémoire du grand Henri, le tribut d'amour que tout François lui accorde en voyant son élégante statue.

S***, auſſi empreſſé que moi de trouver Mont-d'or pour apprendre des nouvelles, envoya chercher des Domeſtiques de louage qui l'avoient déjà ſervi, & leur ordonna de trouver ceux de mon Ami, dont je leurs peignis la livrée ; je courus les promenades & les Egliſes, pendant qu'il fut au Bureau de la police s'informer dans quel appartement il étoit logé. Il m'avoit dit de l'attendre aux Thuileries, où il devoit me rejoindre à une heure, & m'apporter au moins des indices; je ne le voyois point arriver, je craignois qu'il ne ſe donnât des mouvements inutiles pour dégager ſa parole, lorſque je l'apperçus avec Mont-d'or au bout de l'allée où j'étois: il l'avoit rencontré dans la rue St. Honoré, ayant derriere ſon carroſſe un des gens qu'il avoit mis en campagne. La joye de cet Ami fut inexprimable, la mienne l'égaloit; le lieu n'étant pas fait pour ſe livrer à ſes tranſports, je propoſai de retourner au logis.

Mont-d'or ne fut pas plutôt libre, que me ſerrant contre ſon ſein, il s'écria : je la tiens donc, cette chere Suſanne, cet enfant

de

de mon Amie, cette Epouse du plus aimable des hommes! Me voilà parvenu au comble du bonheur : ah! elle ne m'échappera plus. Fatale maladie par qui je la perdis, vous m'avez cruellement fait sentir les foiblesses de l'humanité. Vous, Monsieur, s'adressant à S * * *, & lui prenant les mains avec expression, vous êtes un Ange tutélaire, vous êtes une Divinité; que pourront faire trois Maisons unies pour vous prouver dignement leur reconnoissance? Parlez, nos fortunes & nos vies sont à vous. Si vous connoissiez mon Libérateur, interrompis-je, vous ne lui offririez pas des richesses, les siennes sont immenses : nous avons cependant dequoi le payer; son ame noble & grande, satisfaite du tribut de nos cœurs, trouve la récompense de ses bienfaits dans le bonheur qu'il nous procure. Abraham se défendit poliment, & prétendit en vain n'avoir fait que ce que tout autre eût exécuté. Je fis à Mont-d'or le détail des soins, de l'intelligence, des bontés de mon nouvel Ami, au point de l'en rendre jaloux; il ne le cacha point : j'en pris occasion de

dire que ce ſentiment leur étoit commun; ils ſe le pardonnerent, & finirent par ſe promettre une amitié ſincere.

Je ne perdis pas un inſtant; j'écrivis à la Comteſſe & à mon cher Fierval, que j'attendois leurs ordres, & leur donnai l'abrégé de ce qui m'étoit arrivé. Le même jour nous reçûmes des Lettres de Mr. de Longueil, qui mandoit à Mont-d'or qu'il quittoit Amſterdam extrêmement ſatiſfait, qu'il y avoit appris que j'en étois partie pour Paris avec Mr. S***, le plus honnête homme du monde. Arrêtez-le, ajoutoit-il, car je le crois actuellement chez vous; je ne vous pardonnerois pas de le laiſſer échapper ſans me le faire connoître.

Il fallut reſter quelques jours dans cette Ville, dont tant d'Ecrivains ont fait l'éloge & la critique, en attendant les réponſes de mes Amis, & le retour du Comte; S*** & Mont-d'or ajouterent aux plaiſirs ſans nombre qu'on y trouve, des plaiſirs nouveaux, aſſaiſonnés par le deſir de m'en occuper. L'ardent Baron étoit à Londres à la pourſuite de ſon Fils; je le

priai de le laisser en proie à ses remords, qui devoient être pour lui un supplice assez cruel, sans le charger de son indignation; il me suffisoit de n'en avoir plus rien à craindre : car comment eussé-je pu prévoir retomber en ses mains, étant au milieu de mes Protecteurs, & prête à passer dans les bras de mon Amant? Longueil nous surprit à table, nous prodigua les plus tendres caresses, & fit connoître à mon généreux Portugais quel étoit mon bonheur d'avoir été élevée par un homme tel que lui. Fierval vola sur les aîles de l'Amour & fit une diligence incroyable; je le trouvai à mes pieds sans l'avoir vu paroître : le Comte ayant entendu du bruit dans la cour, l'avoit apperçu, & nous avoit dit, c'est le Marquis. Mon ame émue de tant d'assauts différents ne put soutenir ce dernier, le nom de mon Amant me fit une sensation si vive que j'en perdis connoissance : il n'étoit dû qu'à lui de me rendre à moi-même; un baiser plein de flamme fut le remede dont il se servit; j'ouvris les yeux, & me trouvai la plus heureuse des femmes. Les fêtes, les jeux,

les amusements continuerent jusqu'au retour du Baron de St. Alban, qui nous avoit mandé son départ. Nous étions impatients de le revoir, & plus impatients encore de nous réunir à la Comtesse, qui attendoit ses Amis & sa Fille; elle étoit si pénétrée du procédé de S***, qu'elle lui écrivit ce Billet par le Marquis.

Venez, homme extraordinaire, venez chez une femme qui, sans vous, n'auroit plus goûté de plaisirs; jeune & prudent, voluptueux & sage, généreux pour qui est dans le malheur, ardent à obliger, quelques en puissent être les suites, vous êtes fait pour être adoré; je suis persuadée que mon Mari vous marquera sa reconnoissance, mais il n'y a que moi qui puisse vous la prouver.... Avoir sauvé l'honneur & la vie de ma Susanne; ah, Monsieur, que ne vous dois-je point!

Le Pere de mon persécuteur arriva pour me faire les excuses qui dépendent en pareil cas d'un homme d'honneur pénétré des maux dont il est la cause innocente;

je le reçus avec la diſtinction que méritoit ſon ardeur à épouſer ma querelle, & le conſolai par l'eſpoir du retour de ſon Fils aux ſentiments dignes de ſa naiſſance. Il nous apprit que ſes recherches avoient été infructueuſes, & qu'il étoit perſuadé que le Chevalier étoit à Paris, point de réunion des gens qui comme lui ont perdu toute reſſource.

Sa conjecture étoit vraie ; deux jours après on nous annonça un Prêtre, qui demandoit à lui parler ; on voulut le faire entrer, il refuſa, & inſiſta à n'avoir point de témoins. St. Alban paſſa dans un cabinet ; l'Eccléſiaſtique lui dit : Vous me voyez, Monſieur, chargé d'une miſſion dont je me ſerois acquitté avec plaiſir quand même elle ne feroit pas partie de mon miniſtere ; il s'agit d'une réconciliation. Je n'ai point d'ennemis, interrompit le Baron. D'accord, reprit le charitable Négociateur, il n'en eſt pas moins queſtion de pardonner.... A qui ? à mon Fils ? A lui-même ; c'eſt ce triſte Fils qui m'envoye auprès du meilleur des Peres ſolliciter une grace dont il ſe reconnoît indigne ;

c'est lui qui, désolé de vous avoir offensé, vous supplie de lui imposer un châtiment proportionné au crime; c'est lui que vous réduisez au désespoir si vous n'exaucez ma priere. Mr. l'Abbé, poursuivit St. Alban, votre œuvre est méritoire: je suis plus reconnoissant des soins que vous prenez, que mon Fils qui vous les a donnés. Vous ne nous connoissez ni l'un ni l'autre; s'il n'eût manqué qu'à moi, peut-être me laisserois-je fléchir : mais il a outragé les Loix divines & humaines, il a violé les droits de l'amitié, il a encouru l'indignation du Roi; je ne fais point de grace à des récidives aussi criminelles: quoi qu'il *en soit, je* sens ma tendresse se ranimer à votre voix, mais elle ne sortira pas des bornes de l'équité. Le Chevalier est misérable, il le mérite; l'argent qu'il m'avoit distrait est dissipé ou perdu, je m'y attendois; il faut qu'il existe, puisse-t-il le faire sans me forcer d'en rougir! Apportez-moi demain une promesse signée de lui, de sortir de France sous huit jours, & de n'y jamais rentrer sans ma permission, je vous remets mille louis; assurez-le que je le forcerai à

me tenir parole, s'il eſt aſſez hardi pour y manquer encore : je vous remercie, plus de propoſitions, je n'en ai peut-être que trop fait. L'Abbé ſe retira, & vint chercher à l'heure preſcrite le dépôt qui lui fut confié. Le Chevalier partit, & laiſſa ſon Pere déſolé d'avoir connu trop tard un Fils ſur qui il fondoit ſes plus douces eſpérances.

Fin de la premiére Partie.





